

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN T5DV W

C 614.26.40

**HARVARD COLLEGE  
LIBRARY**



**FROM THE  
PHILOSOPHICAL LIBRARY  
OF  
WILLIAM JAMES  
INSTRUCTOR AND PROFESSOR AT HARVARD  
FROM 1872 TO 1910**

**THE GIFT OF HIS FAMILY  
1923**





# SAINT ANTOINE

DE PADOUE

Propriété de .



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Saint François d'Assise** (1182-1226). 6<sup>e</sup> édition. In-18  
jésus avec portrait. (*Ch. Poussielgue.*) . . . . . 2 fr. 50
- Saint François d'Assise.** In-4<sup>o</sup> magnifiquement illustré.  
(*Plon.*) . . . . . 50 fr. »
- In-8<sup>o</sup> illustré. (*Plon.*) . . . . . 4 fr. »
- Sainte Marguerite de Cortone.** In-8<sup>o</sup> ill. (*Plon.*) 40 fr. »
- Le bienheureux Diégo de Cadix**, vie et panégyrique, par  
les PP. LÉOPOLD et LÉON. In-8<sup>o</sup>. (Boulevard de la Reine, 4,  
*Versailles*). . . . . 1 fr. 25
-





*Vision de Châteauneuf*

Murillo pinx<sup>t</sup>

A. W. Schulgen, éditeur, 25, rue St-Sulpice, Paris

Héliog Dujardin

Ch. Poussiegue, éditeur, rue Cassette, 15, Paris.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

SANT ANTONIO

1880

LIBRARY



RIGHTS OF TRANSLATION AND REPRODUCTION RESERVED.



*Vision de Châteauneuf*

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

---

# SAINT ANTOINE

## DE PADOUE

PAR

LE R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

O. M. C.

---

TREIZIÈME MILLE



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

—  
1895

Droits de traduction et de reproduction réservés.

614.26.40  
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
FROM THE  
PHILOSOPHICAL LIBRARY  
OF  
WILLIAM JAMES  
1923

## APPROBATIONS

---

Sur l'ordre du Très Révérend Père Timothée de Puylobier, Ministre provincial de la Province de Paris, j'ai lu la Vie populaire de *saint Antoine de Padoue*. Je n'ai rien trouvé dans cet ouvrage qui ne soit de nature à édifier les personnes pieuses appelées à le lire. Ce livre contribuera certainement à mieux faire connaître le Saint déjà si populaire.

Fr. ETIENNE, Miss. cap.

Reims, 15 juillet 1891.

---

J'ai lu, par ordre du Très Révérend Père Timothée de Puylobier, Ministre provincial des Frères-Mineurs Capucins de la Province de Paris, l'ouvrage intitulé : Vie populaire de *saint Antoine de Padoue*, composé par le Révérend Père Léopold de Chérancé. Tout dans ce travail m'a paru conforme à la foi catholique et à la morale. Les personnes pieuses liront avec beaucoup de profit et de charme les belles pages qui abondent dans ce livre, et le succès qu'il ne peut manquer d'obtenir, servira à développer encore le culte du grand thaumaturge.

Fr. CAMILLE, Miss. cap.

Calais, 15 juillet 1891.

---

Sur le rapport qui a été fait par les deux Pères auxquels nous en avons confié l'examen, nous approuvons volontiers la *Vie de saint Antoine de Padoue*, composée par le P. Léopold de Chérancé. Nous sommes persuadé que la lecture de cette vie inspirera aux fidèles une dévotion plus grande envers l'illustre thaumaturge.

Donné en notre couvent de Saint-Antoine de Padoue de Nantes, le 19 juillet 1894.

FR. TIMOTHÉE,  
Min. prov. des FF. MM. Capucins.

---

#### Approbation du Révérendissime Père général.

Permittimus Reverendo Patri Leopoldo a Chérancé ut, servatis servandis, typis denuo mandare possit *Saint Antoine de Padoue*.

Datum e Conventu Oriolensi, in S. Visitatione, hac die 1<sup>a</sup> Martii 1895.

FR. BERNARDUS AB ANDERMATT,  
Min. glis. Cap.

---

#### Lettre de Mgr Laroche, évêque de Nantes.

Nantes, le 5 décembre 1894.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

En écrivant la Vie populaire de *saint Antoine de Padoue*, vous avez cédé à l'attrait qui porte de plus en plus les âmes pieuses vers ce grand Saint, et répondu au vœu du Souverain Pontife, qui voudrait le voir glorifié dans tout l'univers.

Cette vie, je viens de la parcourir. Il n'y faut pas chercher, sans doute, ces détails intimes qui font le charme de la vie de certains Saints, ces luttes de l'âme contre elle-même et contre

tous les obstacles intérieurs et extérieurs, qui en font comme un drame émouvant, et qui font assister au développement continu et progressif en elle de la sainteté.

En saint Antoine de Padoue, tel, du moins, que nous l'ont révélé les chroniques du moyen âge, le thaumaturge absorbe le Saint, ou plutôt le Saint n'apparaît que derrière le thaumaturge, l'expliquant et le soutenant par sa foi profonde, sa virginalité pureté, son ardent amour des âmes et de Dieu.

C'est sous ces traits que vous nous le présentez : instruit, savant même, pur, généreux, enflammé de toutes les ardeurs de l'apostolat, mais, avant tout, revêtu d'une sorte de toute-puissance. A sa parole, les miracles se multiplient, et, en France comme en Italie, forcent toutes les résistances et subjuguent toutes les âmes.

Ces miracles, vous les racontez en des récits rapides, dans un style élégant et clair qui ne laisse pas un instant languir l'intérêt; et de toutes vos pages s'exhale un parfum de piété qui ne peut qu'attirer les âmes vers Dieu et vers votre grand et aimable Saint.

Aussi j'en recommande la lecture aux âmes pieuses et aux membres de mes communautés religieuses; et en souhaitant succès à l'œuvre, j'en bénis cordialement l'auteur.

† LÉOPOLD, évêque de Nantes.

### Lettre de Mgr Gilbert, évêque du Mans.

Le Mans, 15 décembre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Après un retard bien involontaire, j'ai pu enfin lire votre vie de saint Antoine de Padoue : aimable livre sur un si aimable Saint! Il contribuera sans nul doute à accentuer cet étonnant réveil d'une dévotion autrefois si populaire et qui sera comme autrefois si féconde; car déjà, chaque jour, des grâces très nombreuses et indiscutablement certaines répondent aux premiers développements du culte qui renaît.

Votre récit, vivant, bien éclairé, sagement documenté, rétablissant avec précision et exactitude des faits assez connus dans les milieux chrétiens, mais parfois un peu altérés par les légendes, contribuera beaucoup à accroître cette dévotion, en montrant combien elle est fondée et efficace. Assurément, mon Révérend Père, ce sera pour votre cœur la plus précieuse des récompenses.

Agréez, je vous prie, mes sentiments bien respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† ABEL.

## PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

---

« D'où êtes-vous, demandait Léon XIII à don Locatelli, agenouillé à ses pieds? — De Padoue, Saint-Père. — De Padoue! Quel bonheur! Aimez-vous beaucoup votre Saint, votre grand saint Antoine? — Ah! Saint-Père, si je l'aime! Je suis né, j'ai grandi près de son tombeau, et j'ai le bonheur de porter son nom. — Mon fils, vous ne l'aimez pas encore assez! Il faut l'aimer, il faut le faire aimer; car saint Antoine, sachez-le bien, n'est pas seulement le Saint de Padoue, il est le Saint de tout l'univers (1). »

Pour répondre aux désirs du Souverain Pontife, don Locatelli, chanoine de Padoue et docteur en théologie, a fondé dans sa ville natale la *Croisade de Saint-Antoine*. Et nous, pour faire connaître « le Saint de tout l'univers » et répondre aux besoins des âmes, nous avons, malgré nos incessantes prédications, entrepris une croisade d'un

1. *Les grandes gloires de saint Antoine*, par le R. P. Marie-Antoine.

autre genre. Nous avons composé une histoire populaire d'un thaumaturge populaire entre tous.

Le moment est favorable. Les événements de Toulon ont réveillé la dévotion à saint Antoine ; on veut connaître sa vie, on veut connaître ses vertus. Nous osons espérer qu'après avoir lu ces pages, on le connaîtra mieux, on l'aimera davantage, conformément au vœu de Léon XIII.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas inutile, il est même nécessaire, d'indiquer les sources où nous avons puisé nos renseignements et d'en apprécier la valeur ; il ne sera pas inutile non plus d'en expliquer le caractère mystique.

#### 1° LES SOURCES

Il y en a de deux sortes. Les unes sont contemporaines ; les autres appartiennent aux âges postérieurs.

En tête des premières, il faut placer la Chronique récemment publiée par le R. P. Hilaire de Paris, et intitulée : *Saint Antoine de Padoue*. Sa légende primitive. Montreuil-sur-mer, 1890.

Le savant religieux a découvert ce précieux trésor en Suisse, au couvent des Capucins de Lucerne. Le manuscrit est du xiv<sup>e</sup> siècle ; le sceau de l'évêque de Constance, avec la signature de plusieurs témoins, y est apposé : ce qui lui donne toutes les garanties désirables d'authenticité. De plus, il est conforme aux manuscrits de Paris et de Lisbonne (1).

1. Bibl. nat. de Paris, ms. n° 14.363, fonds latin ; — *Monumenta Portugallia historica*, Olisipone, 1856.

Ce n'est qu'une copie, mais une copie où l'on a transcrit mot pour mot le texte original, avec le religieux respect qu'exigent les actes des Saints. La légende contenue dans ces pages méritait ce luxe de soins et d'attention. Composée sur les documents de la première heure, elle avait été approuvée au commencement du même siècle (1316) par le Chapitre général de Vérone.

L'auteur n'a pas signé son œuvre, mais des écrivains postérieurs nous ont révélé son nom. Un écrivain du xv<sup>e</sup> siècle, d'ordinaire bien renseigné sur les affaires de l'Ordre, Glassberger, l'a imprimé en toutes lettres dans sa Chronique : c'est Jean de Peckam. « Jean de Peckam, nous dit-il, fut chargé par Jérôme d'Ascoli, alors Ministre général, d'écrire la vie de saint Antoine de Padoue. Il le fit dans un style d'une merveilleuse élégance (1). » Glassberger ne fait du reste que préciser ce qu'avait dit en termes plus oratoires une chronique anonyme du siècle précédent, le *Firmamentum trium Ordinum*, où nous lisons : « Jérôme d'Ascoli, dixième Général de l'Ordre, chargea un docteur renommé pour sa science comme pour sa vertu, et connu par trois livres excellents, l'un sur le Maître des sentences, l'autre sur la Perfection évangélique, le troisième sur le Miroir de la discipline monastique, d'écrire la vie de saint Antoine de Padoue (2). » L'auteur de ces trois

1. *De mandato Fratris Hieronymi, generalis ministri, vitam B. Antonii Paduani miro stylo conscripsit (Fr. Joannes). (Analecta franciscana, t. II, p. 91).*

2. *Magister multum famosus... Vitam B. Antonii Paduani*

livres est précisément le docteur dont Glassberger nous a livré le nom.

« Non, il n'y a pas d'hésitation possible, conclut un juge compétent dans la matière, Sbaraglia; l'historien de saint Antoine de Padoue est Jean de Peckam, et pas un autre. » C'est donc faire acte de justice que de lui restituer ce qui lui appartient. Voilà pourquoi, toutes les fois que nous aurons l'occasion de le citer, nous imprimerons en toutes lettres : *Chronique de Jean de Peckam*.

Ce docteur, chargé officiellement d'écrire la vie ou, comme on disait alors, la légende de saint Antoine de Padoue, n'est pas seulement le premier de ses historiens, il en est aussi le plus autorisé. Il possède toutes sortes de titres à l'estime des savants du xix<sup>e</sup> siècle, comme il en avait à celle de ses contemporains. Voici, en deux mots, le résumé de sa vie. Né dans le comté de Sussex, en Angleterre, vers l'an 1240, il s'enrôla de bonne heure dans la milice franciscaine, suivit les leçons de saint Bonaventure à l'Université de Paris (1256), y soutint une thèse contre saint Thomas (1269), fut successivement lecteur du Sacré-Palais et archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1292, « léguant à son Ordre un nom couronné d'une double auréole, celle de la science et celle de la sainteté (2) ».

Sa Chronique est une des perles du moyen âge,

*composuit.* (*Firmamentum trium Ordinum*, incunable, 1512, fol. xxix.)

1. *Supplementum*, Romæ, 1806, art. *Joannes Peckam*.
2. R. P. Hilaire, *Saint Antoine*, p. xxv.

« une œuvre de maître », dit le *Firmamentum* : *Miro stylo composuit*. Aussi nous plaçons-nous à déclarer que le R. P. Hilaire a bien mérité de la science, en la publiant dans son intégrité.

Elle formera la base de notre récit. Elle est, malheureusement, le seul document un peu considérable qui ait échappé aux ravages du temps, à moins qu'on ne lui donne pour complément la *Chronique de Jean Rigaud*, le *Livre des miracles*, la *Liturgie franciscaine* et les *Œuvres* du Saint.

Jean Rigaud, cordelier limousin, mort évêque de Tréguier, appartient au XIII<sup>e</sup> siècle. Sa chronique, inédite jusqu'ici, renferme quatre beaux miracles que M. l'abbé Arbellot a insérés dans sa notice sur *Saint Antoine en Limousin* (1), et dont voici les titres : un acte de bilocation, le vin miraculeux, la fantasmagorie diabolique et la pluie suspendue. Le lecteur les retrouvera à leur place dans le corps de l'ouvrage.

Le *Livre des miracles* ou recueil des principaux prodiges du thaumaturge pendant sa vie et après sa mort, fait suite, dans les Bollandistes, à son histoire par un auteur anonyme. Il est extrait de Wadding, qui lui-même l'a composé sur les archives des monastères franciscains ou sur les registres des évêchés.

La *Liturgie franciscaine* nous fournit, divisée en leçons, l'histoire abrégée du Saint. Les antiennes rythmées de l'office révèlent l'époque à laquelle

1. Paris, 1880, p. 65-68; et bibl. nation. ms. latin, n° 5.407, fol. CVII.

il remonte. Composé en majeure partie par le Fr. Julien de Spire, lecteur de théologie et ancien maître de chapelle de saint Louis, il était, dès 1249, en usage dans tout l'Ordre de Saint-François (1). C'est, au témoignage de dom Guéranger, « une des richesses littéraires du XIII<sup>e</sup> siècle ». Il est plein d'une onction naïve, comme toutes les œuvres de l'Ordre séraphique à l'époque de sa grande gloire (2).

Les *Œuvres* du Saint comprennent quatre parties différentes : les *Sermons du temps*, les *Panegyriques des Saints*, la *Concordance morale de la Bible*, publiés par le R. P. Jean de la Haye, Lyon, 1653; et les *Sermons sur les Psaumes*, découverts et édités par le P. Azzoguidi, Bologne, 1757, et insérés dans la *Bibliotheca patristica* d'Horoy, t. VI, Paris, 1880.

Ces monuments authentiques et si vénérables par leur antiquité ont eu nos préférences, et nous nous sommes efforcé, en les traduisant, de leur conserver leur cachet d'onction et de belle simplicité.

Quant aux historiens des âges postérieurs, il nous suffira de dresser la liste de ceux qui sont les plus rapprochés des événements ou les mieux renseignés.

*Chronique des vingt-quatre Généraux*, ms., Florence, Laurenz : travail attribué à un Franciscain du XIV<sup>e</sup> siècle, le Fr. Arnould de Serrano.

*Firmamentum trium Ordinum*, ouvrage anonyme du XIV<sup>e</sup> siècle, édité par Jean Petit, Paris, 1512.

SICCO POLENTONE, illustre citoyen de Padoue, litté-

1. Glassberger, *Analecta Franciscana*, t. II, p. 46.

2. *Institutions liturgiques*, l. I, ch. XII.

rateur du xv<sup>e</sup> siècle, abrégiateur de Jean de Peckam ; Horoy, t. VI, p. 470-494.

AZZOGUIDI, conventuel bolonais et critique très judicieux, a placé cet opuscule en tête des *Sermons sur les Psaumes* et l'a enrichi d'annotations courtes, mais lumineuses, qui éclairent les points controversés et empêchent le chercheur de s'égarer dans le dédale des faits. Son nom sera souvent prononcé dans cette histoire, et ses données chronologiques nous guideront dans notre marche.

MARC DE LISBONNE, *Chronique*, liv. IV et V, Venise, 1625. Célèbre historiographe de l'Ordre au xvi<sup>e</sup> siècle.

SURIUS, *Vie des Saints*. Surius appartient au même siècle que Marc de Lisbonne. Esprit droit et consciencieux, mais qui s'est laissé induire çà et là en erreur par le parti des Spirituels, et qui s'est donné le tort de vouloir traduire en meilleur style la légende de Jean de Peckam.

WADDING, *Annales des Frères-Mineurs*, Rome, 1731, t. II et III. Au lieu de s'inspirer des documents originaux qu'il avait sous la main, Wadding a suivi Surius, Mariano de Florence et autres auteurs de seconde main. Pour les miracles, il a quelquefois accepté sans contrôle des faits contraires à l'histoire ou dénués de toute probabilité, tels que la dispute de saint Antoine avec le Fr. Élie et l'accusation de meurtre portée contre Martin de Bouillon : deux problèmes historiques qui ont exercé la critique des historiens et dont il est bon de dire un mot. Nous résoudrons le premier quand il se présentera dans le

cours du récit. Quant au second, l'accusation de meurtre portée contre don Martin de Bouillon, nous préférons nous en occuper immédiatement, afin de n'avoir pas à y revenir.

Barthélemy de Pise est le premier qui ait parlé de ce fait. Il raconte que le père de saint Antoine fut accusé du meurtre d'un jeune homme et traduit devant les tribunaux, et que saint Antoine averti par révélation du danger que courait son père et de la fausseté de l'inculpation, fut miraculeusement transporté à Lisbonne, ressuscita la victime, la força à proclamer l'innocence de l'accusé, et sauva ainsi du même coup les jours de son père et l'honneur de sa famille. Mais le chroniqueur ajoute qu'il relate ce fait sur le simple récit d'un Frère! Surlius et Wadding suivent Barthélemy de Pise; Michel Pachéco prétend qu'il ne s'agit que d'une accusation de péculat. Les actes du Bienheureux se taisent entièrement sur l'accusation comme sur le miracle. Concluons. La scène est tragique; mais elle ne repose sur aucun document sérieux, et Wadding nous semble s'être montré trop crédule, en l'insérant dans ses Annales. Nous ne l'imiterons pas.

A part ces quelques taches, les Annales de Wadding sont une mine d'or où l'on peut puiser à pleines mains.

LELIO MANCINI, *Relaz. di S. Ant.*, Padova, 1654. Ouvrage qui renferme une riche collection de miracles.

MICHEL PACHÉCO, *Saint Antoine*, Madrid, 1647. Religieux de l'Ordre du Christ.

DAMIEN COMEGIO, *Chronica seraphica*, 1684. Fran-

ciscain de l'Observance. Tous deux abrégiateurs de Marc de Lisbonne.

*Acta Sanctorum*, Paris, 1867. Sauf la légende de Jean de Peckam, qu'ils ont longtemps et vainement cherchée, les Bollandistes ont recueilli, en l'accompagnant de notes critiques, tout ce qui concerne le héros portugais : sa *Vie*, par un auteur anonyme ; les réflexions de Surius ; le *Livre des miracles*, extrait de Wadding ; des collections de phénomènes surnaturels (France, Italie, Espagne, Portugal, Belgique) ; enfin l'historique des reliques du Saint.

ANGE DE VICENCE, Bassano, 1748.

LOUIS DE MISSAGALIA, Parme, 1776.

EMMANUEL AZÉVÉDO, S. J., *Fasti Antoniani*, Venise, 1786 ; et *Vita del Taumaturgo portoghese*, Bologne, 1790. — Azévêdo suit Wadding et les Bollandistes. Il nous a fourni des détails intéressants sur la famille et la patrie du héros portugais.

## 2° CARACTÈRE MYSTIQUE DES SOURCES

Les sources que nous venons de citer, ont les qualités et les défauts du moyen âge. L'idée mystique y domine. Les premiers biographes ont cédé à la passion de leur temps, à ce besoin de merveilleux qui distingue les peuples simples et croyants. Ils ont mis en relief l'ascète, l'apôtre et le thaumaturge ; ils ont raconté avec complaisance les prodiges les plus variés, les plus extraordinaires. Ils ont laissé tout le reste dans l'ombre ; tout le reste, c'est-à-dire les origines de la famille, l'enfance du Bienheureux, les divers incidents de ses missions, ces mille détails

qui font le charme d'une vie et nous révèlent l'âme d'un héros. Omissions irréparables! Lacunes que nous ne saurions trop regretter et que les écrivains postérieurs n'ont pu combler! Nous marchons, pour ainsi dire, entre deux haies d'aubépine, plantées par la main des anges. A droite comme à gauche, c'est toujours du merveilleux. Du merveilleux, mais non du romantique, ni du faux! Car le miracle, pour être surnaturel dans son principe, n'en est pas moins un fait visible, qui se prouve comme les autres par le témoignage; et le rôle de l'historien consiste précisément à peser la valeur des témoignages et à faire, en toutes choses, un judicieux discernement.

Nous avons sous la main, dans la *Chronique de Jean de Peckam* et dans le *Livre des miracles*, deux sortes de faits. Les uns font partie des pièces du procès de canonisation, et ils méritent une créance absolue. Les autres, ceux qui n'ont pas été examinés par l'autorité pontificale, sont des additions postérieures, qui n'ont d'autre valeur que celle qu'ils tiennent de la sincérité des déposants et de la véracité des narrateurs. On doit donc, avant de les admettre, les faire passer par le creuset d'une critique sévère et impartiale. Cette obligation de l'historien, nous l'avons consciencieusement remplie, sans système préconçu, sans chercher à entasser des miracles qui ne sont nullement nécessaires à la gloire de notre héros, mais aussi sans crainte d'aborder le surnaturel, et toujours avec le respect dû à une si grande mémoire.

Un auteur moderne, protestant, admirateur et

disciple de Renan, a osé écrire, à propos de saint Antoine de Padoue : « Ouvrez sa vie : c'est un fastidieux catalogue de prodiges, de guérisons, de résurrections. On dirait un prospectus d'un pharmacien inventeur d'une drogue nouvelle, plutôt qu'un appel à la conversion et à une vie supérieure. Cela peut intéresser des malades ou des dévots; mais ni le cœur, ni la conscience n'y sont saisis (1). »

Nous reproduisons ces lignes où il entre plus de fiel que de critique, pour montrer jusqu'où peuvent quelquefois vous entraîner les préventions, la peur du surnaturel ou la méconnaissance d'une mission extraordinaire. Le lecteur jugera s'il n'y a rien, dans la vie du thaumaturge portugais, qui saisisse la conscience, rien qui émeuve le cœur.

L'ouvrage que nous offrons au public sera goûté, nous l'espérons, par ceux qui ont la foi, par ceux qui ont si favorablement accueilli notre *Saint François d'Assise* et notre *Sainte Marguerite de Cortone*. C'est à eux que nous avons pensé; c'est pour eux que nous avons écrit. Quant aux autres, disciples de Renan, libres-penseurs à outrance, nous les arrêtons, avant qu'ils aient ouvert ce livre, et nous les prions de méditer les lignes suivantes, que lord Byron a tracées de sa propre main en tête de sa Bible :

« Dans ce livre auguste est le mystère des mystères. Ah! Heureux entre tous les mortels ceux à qui Dieu a fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en prières et de respecter les paroles de ce livre!

1. Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise*; ouvrage à l'index.

Heureux ceux qui savent forcer la porte et entrer violemment dans les sentiers! Mais il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés, que de lire pour douter ou pour mépriser! »

Nous soumettons le présent volume, comme ses aînés, au jugement du docteur infallible, et sommes heureux, à la veille des fêtes du septième centenaire de la naissance du thaumaturge portugais, de pouvoir l'offrir à Sa Sainteté Léon XIII, en témoignage de notre reconnaissance et de notre filiale vénération.

FR. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ,

PRÊTRE DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS CAPUCINS.

*Paris, 12 juin 1894.*

P. S. — Nous recommandons volontiers à nos lecteurs deux associations récemment fondées et approuvées par le Souverain Pontife : l'*Association universelle de Saint-Antoine de Padoue*, dont le siège est à Padoue; et la *Pieuse union en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, qui a pour centre le couvent généralice des Franciscains de l'Observance (Rome).

\*  
\*\*

Nous leur recommandons également les Revues antoniennes, dont voici les principales.

*La Voix de saint Antoine*, Vanves.

*L'Écho de saint François et de saint Antoine de Padoue*, Toulouse.

*Les Échos des grottes de saint Antoine*, Brive.

*Les Annales Franciscaines*, Paris.

*Le Saint aux miracles*, Padoue.

\*  
\*\*

Dans cette seconde édition, révisée avec soin et plus complète que la première, nous avons eu à cœur, en nous conformant aux règles de la critique, de citer les sources, d'éclaircir les points controversés et de ne rien avancer sans preuves.

# SAINT ANTOINE

## DE PADOUE

---

---

### CHAPITRE PREMIER

#### RADIEUSE ENFANCE

(1193-1210)

Saint François d'Assise, ce grand initiateur monastique du moyen âge, a laissé une postérité plus nombreuse que les étoiles du firmament, une famille spirituelle qui s'attache à reproduire ses vertus et continue sa mission aussi éminemment civilisatrice qu'elle est pacifique. Il nous apparaît, dans l'histoire, entouré d'une pléiade de grands hommes et de Saints qui lui font cortège sans l'éclipser. Mais de tous ses fils, celui qui a le plus hérité de son zèle apostolique comme de sa douceur, est l'aimable Saint dont Montalembert a dit : « A peine le Séraphin d'Assise a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier-né, saint Antoine de Padoue, célèbre comme son père spirituel par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de thaumaturge (1). »

1. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, Introduction, p. 73.

Saint Antoine de Padoue, le contemporain et l'émule du patriarche des pauvres, la perle de l'Ordre séraphique, telle est la belle et ravissante figure que nous voulons dessiner dans ces pages.

Padoue eut l'honneur de l'enfanter à la vie de l'éternité, mais non à la vie du temps. C'est loin de là, sous un ciel non moins fortuné, en face de l'Océan, dans un royaume de formation alors toute récente, le Portugal, qu'il vint au monde, sur le déclin du xii<sup>e</sup> siècle.

Les climats et les milieux ont leurs influences. Aussi nous semble-t-il nécessaire, pour expliquer la trempe de caractère de notre Bienheureux et faire connaître le point de départ d'une existence toute merveilleuse d'un bout à l'autre, de dire un mot de la situation politique du pays où s'écoulèrent ses premières années.

Il est peu d'histoires aussi tourmentées que celle du Portugal. Tour à tour ravagé par les Vandales, les Suèves, les Alains, les Visigoths, il était tombé au viii<sup>e</sup> siècle au pouvoir des Arabes et avait gémi pendant quatre siècles sous leur domination. Enfin vint un chevalier de race franque, Henri de Bourgogne, allié aux rois de France et neveu d'Henri I<sup>er</sup>, qui aida les souverains d'Espagne à refouler l'envahisseur. Admirateur et émule du Cid, il livra aux musulmans dix-sept batailles qui furent pour lui autant de victoires, et mourut, couvert de lauriers, au siège d'Astorga (1112). Son fils, Alphonse I<sup>er</sup>, acheva l'œuvre de la libération, abattit l'empire mauresque dans les champs de Castro-Verde, fut acclamé roi par ses troupes et fit hommage de ses États au pape Innocent II, qui lui confirma le titre et les droits de souverain, malgré les réclamations de l'Espagne (1142). Il ne laissait aux sectateurs du Prophète que la pointe de la péninsule ibérique, la province des Algarves. Il effaça peu à peu, par une administra-

tion aussi ferme que sage, les traces d'une invasion à jamais abhorrée, remplaça les mosquées par des églises et, pour perpétuer le souvenir d'une délivrance inespérée, fit bâtir plusieurs monastères, entr'autres ceux de Sainte-Croix de Coïmbre (1134) et de Saint-Vincent de Lisbonne (1147), qu'occupèrent les chanoines réguliers de Saint-Augustin (1).

Coïmbre était la résidence de la cour. Une autre ville, Lisbonne, cité antique, gracieusement assise sur la rive droite du Tage, port de mer où commençaient à affluer les richesses de l'Orient et de l'Occident, s'appêtait à lui ravir son titre de capitale du royaume. Le peuple avait le génie des conquêtes; ce petit royaume était déjà florissant, et une fois affermi dans son indépendance, il allait lancer sur toutes les mers ses flottes ombragées par la croix.

Ainsi le Portugal est né d'un acte de foi sur un champ de bataille; ainsi il grandit sous l'auguste protection du Pontife romain, dont il se déclare hautement le tributaire et le vassal. Nation fière, jeune et pleine de vie, dont toutes les qualités vont resplendir au front du héros chrétien qui est la plus noble et la plus haute personnification de l'âme de sa patrie. Ce héros, nous l'avons nommé. C'est lui qui nous occupe d'un bout à l'autre de cet ouvrage; il est temps de le faire connaître.

Il naquit à Lisbonne, le 15 août 1195 (2). « Son père s'appelait Martin de Bouillon, sa mère Thérèse Tavéra, issus l'un et l'autre de lignées antiques où le courage des preux et la foi des croisés s'alliaient à la noblesse du sang (3). »

1. De la Clède, *Hist. génér. du Portugal*, 1828.

2. Azévêdo, *Vie du Thaumaturge portugais*, ch. 1.

3. Pachéco, *Epitome S. Antonii*, n. 5. — Cf. Marc de Lisbonne, *Chron.*, liv. V, ch. 1. — Voici, d'après Azévêdo, les armes de

Don Martin descendait de Godefroy de Bouillon, le chef de la première croisade et le premier roi franc de Jérusalem. Il était le petit-fils de ce Vincent de Bouillon qui, après avoir suivi Alphonse I<sup>er</sup> dans sa campagne contre les Maures, avait été nommé, en récompense de ses hauts faits d'armes, gouverneur de Lisbonne. Héritage d'honneur et de gloire que don Martin recueillait avec respect et qu'il portait sans fléchir; car lui-même, au témoignage des vieilles chroniques du temps (1), était un des plus brillants chevaliers d'Alphonse II.

Le blason de dona Thérèse n'était pas moins riche. Les Fruéla, ses ancêtres, avaient régné sur les Asturies au VIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'invasion des Arabes (2). En dehors de ce détail, nous la connaissons peu; assez pourtant pour savoir qu'aux charmes de la jeunesse et aux grâces de l'esprit, elle joignait ces qualités morales qui sont l'arome et la joie des foyers, un cœur généreux, une âme ouverte à tous les dévouements, une piété tendre et sincère.

Le premier biographe du Saint ne mentionne que d'un mot la haute situation des Bouillon et des Tavéra. « Ils habitaient, dit-il, un somptueux palais, proche de la cathédrale de Lisbonne (3) », Notre-Dame del Pilar. Il se tait absolument sur leurs origines et leurs illustrations familiales. C'est qu'à ses yeux, leur gloire la plus pure ne leur vient pas de leurs aïeux, mais de leur fils,

don Martin de Bouillon : *D'argent, à la croix alaisée de gueules, terminée de trois glands d'or avec cupules de sinople.* — Voici les armes de dona Thérèse Tavéra : *D'or, à 9 tourteaux de gueules, 3. 3. 3, en trois fasces.* (Azévédo, l. I, ch. 1.)

1. *Nobili regis Alphonso militi*, écrit Wadding (ann. 1220, n. 55). — *Inter precipuos nobiles*, affirme également Michel Pachéco. (*Epitome S. Antonii*, n. 5.)

2. *Matrona nobilissima*. (Pachéco, n. 41.)

3. Jean de Peckam, p. I, ch. 1.

cette fleur de la chevalerie monastique comme Godefroy de Bouillon est la fleur de la chevalerie militaire.

Tous deux rayonnaient de jeunesse et de confiance dans l'avenir. Dieu bénit leur union, dont notre Bienheureux fut le premier fruit; c'est du moins ce qu'insinue, en termes suffisamment clairs, la vieille chronique qui nous sert de guide (1). Le nouveau-né fut porté en grande pompe sur les fonts sacrés de la cathédrale, et reçut le nom de Fernando (2). Enfant de bénédiction, mais sans aucun de ces présages ni de ces prodiges qu'on remarque dans la vie des saint Basile, des saint Dominique, des saint François. Les abeilles ne déposèrent pas leur miel sur ses lèvres; sa mère ne fut pas troublée par des songes; l'aile des chérubins n'effleura pas son berceau. Seulement, dans la famille, l'allégresse était débordante; gentilshommes et bourgeois s'associaient à une joie si légitime, et le palais des Bouillon retentissait de vœux qui pouvaient paraître hyperboliques et que la réalité devait pourtant dépasser.

Bientôt le foyer s'embellit de plusieurs autres berceaux, probablement de quatre : deux frères, don Vélasco et don Egidio; et deux sœurs, dona Feliciana qui se maria et fit souche à Lisbonne, et dona Maria, colombe aux blanches ailes qui s'enfuit de bonne heure vers la solitude des cloîtres, pour y trouver un abri contre la corruption du siècle (3). Laissons-les à leur

1. *In primo juventutis flore.* (Jean de Peckam, p. I, ch. 1.)

2. Fernando, et non Fernandez. Fernandez est un nom de famille; Fernando ou Ferdinand, un nom de baptême.

3. Par suite du silence des premiers biographes du Saint, il est difficile d'établir sa généalogie. Nous résumons ici l'opinion des divers auteurs qui ont étudié la question. D'après Azévédo, qui rétracte dans sa 2<sup>e</sup> édition de la *Vie du Thaumaturge* ce qu'il avait dit auparavant, saint Antoine aurait eu deux frères et une sœur, don Vélasco, don Egidio, plus tard chanoine de Saint-Vincent, et dona Maria, la chanoinesse de Saint-Michel. Cardoso ne parle que

vocation. Nous les retrouverons plus tard sur notre chemin; mais nous avons hâte de jeter un coup d'œil sur l'enfance de leur frère et sur la formation de son cœur.

La maternité est une auréole, la plus resplendissante qui soit dans l'ordre de la nature. Elle est aussi une charge, et dona Thérèse avait trop la conscience de ses devoirs et de sa responsabilité, pour ne pas s'acquitter, avec toute la sollicitude dont elle était capable, d'une mission qui, pour toute mère digne de ce nom, est une obligation sacrée avant d'être une jouissance et un bonheur. Chrétienne, elle faisait pénétrer peu à peu dans l'intelligence de son fils la douce rosée des enseignements de l'Évangile. Fille de héros, elle le façonnait à cette droiture de caractère et à cette estime des grandes choses qu'elle regardait comme le plus bel apanage de la noblesse.

Toutefois, la note qui domine dans cette éducation, c'est la dévotion à la Reine du ciel, une dévotion tendre et forte. C'est à Marie que dona Thérèse a demandé un fils; c'est dans un de ses sanctuaires privilégiés, Notre-Dame del Pilar, qu'il a été baptisé; c'est à elle qu'elle l'a consacré, au sortir des eaux régénératrices. Quand elle le berce sur ses genoux, c'est encore le nom béni de la Mère de Dieu qu'elle lui apprend à balbutier. Lorsqu'il a grandi, elle fredonne avec lui une de ses hymnes les plus connues : *O gloriosa domina : O glorieuse souveraine*. Aussi le culte de Marie est-il le phare qui éclaire, d'un bout à l'autre de son existence, le visage de notre

de deux sœurs, dona Feliciana, sur la parenté de laquelle il n'ose rien affirmer, et dona Maria. *Le livre des miracles* dit expressément (c. v, n. 41) : *Filius sororis suæ : Le fils de sa sœur*. C'est cette sœur mariée que les vieilles chroniques, citées par Cardoso, nomment dona Feliciana. (*Lib. miracul.*, c. v, n. 41, c.)

Saint. Petit enfant, il sourit et retient ses larmes à la vue de ses images. Religieux, il la prendra pour sa protectrice spéciale. Apôtre, il sera le chantre de ses grandeurs et l'intrépide défenseur de ses privilèges.

Sous la douce influence de cette dévotion, toutes les vertus germent, hâtives et précoces, dans son cœur; toutes s'y épanouissent, toutes exhalent un parfum exquis, la pureté surtout. A cinq ans, il fait vœu de virginité devant une image de la Madone, en présence de ses parents attendris autant qu'étonnés (1) : sacrifice matinal qui monte comme un encens d'agréable odeur jusqu'au trône de l'Éternel; holocauste perpétuel sur lequel il ne reviendra pas. Au soir de sa vie, il pourra dire de la vertu angélique ce que Salomon a dit de la sagesse : « Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès l'âge le plus tendre. Je l'ai choisie pour ma fiancée et suis devenu l'amant de son impérissable beauté. Le Seigneur avait richement doté mon âme, et il m'avait mis au cœur un vif attrait pour le bien. »

Radioux de grâce et d'innocence, prévenu des bénédictions du Ciel, nature vive, intelligence précoce, imagination ardente, à dix ans, Fernando faisait pressentir ce qu'il serait un jour.

Le moment était venu de cultiver un sol si riche et si fécond. A cette époque les monastères et les églises ne manquaient jamais d'ouvrir des écoles où les grandes familles envoyaient de préférence leurs enfants. La cathédrale de Lisbonne possédait une de ces maîtrises où les jeunes clercs se formaient à la vertu en même temps qu'à la science. Fernando en suivit les cours pendant cinq années, portant le costume des clercs, faisant l'admiration de ses maîtres par sa docilité, sa

1. Ange de Vicence, ch. 1.

ferveur et la rapidité de ses progrès, heureux lui-même de mêler sa voix fraîche et pure à celle de ses disciples, plus heureux encore de servir le prêtre au sacrifice auguste de nos autels (1).

C'est dans ce laps de temps qu'eut lieu le premier miracle dont il soit parlé dans sa vie. Un jour, à genoux sur les degrés de l'autel, dans le sanctuaire de Notre-Dame del Pilar, les yeux fixés sur le tabernacle, ce chérubin de la terre mêlait ses brûlantes adorations à celles de ses frères du ciel. Soudain l'ange de ténèbres lui apparaît, astucieux, menaçant, s'efforçant de le détourner des voies d'une sainteté dont il redoute les effets. L'adolescent, effrayé, se souvient de la puissance du signe de la croix et du mot de Constantin : « *In hoc signo vinces* : Tu vaincras par ce signe. » Il le trace sur le marbre. A l'instant, sous la pression de ce doigt pur et délicat, la pierre s'amollit et la croix se dessine, plus terrible que la foudre pour chasser le tentateur (2). La croix miraculeuse est toujours visible, et les pèlerins aiment à baiser ce vestige ineffaçable du premier prodige d'une vie tout émaillée de prodiges.

Au sortir de cette lutte, Fernando rentra en lui-même et se livra aux réflexions sérieuses. La brièveté du temps et le néant des grandeurs humaines frappèrent vivement son imagination. « O monde, s'écria-t-il, tu m'es à charge ! Ta force n'est qu'un roseau fragile, tes richesses qu'un peu de fumée, tes plaisirs qu'un écueil où la vertu fait naufrage (3). » Sa résolution est prise, ferme, irrévocable. Il l'exécute sans délai, sacrifiant tout pour garder la noblesse du baptême et s'assurer la

1. Jean de Peckam, p. I, ch. 1.

2. Cardoso. (*Acta SS., Vita anon., c. 1, n. d.*)

3. *Mundus quotidianis ei desipiebat incrementis.* (Jean de Peckam, p. I, ch. 11.)

conquête du ciel. Il dit adieu au monde, à ce monde qui n'a eu pour lui que des sourires et des roses, s'en va frapper à la porte de l'abbaye de Saint-Vincent et sollicite l'honneur d'y être admis, « attiré, nous dit le vieux chroniqueur, par le renom de science et de sainteté qui s'attachait à cette maison (1) ».

Ces premières années du fils de don Martin de Bouillon, avec leurs douces émotions et leur virginale candeur, ont la fraîcheur d'une belle matinée de printemps; on y respire comme un parfum du paradis. Mais si les premières lueurs de l'aurore sont si radieuses, que nous réservent donc les splendeurs du midi?

1. *Viri religione famosi.* (Id., loc. cit.)

---

## CHAPITRE II

LE CHANOINE DE SAINT-AUGUSTIN

(1210-1220)

C'était en 1210. Don Fernando avait quinze ans : l'âge des rêves et des espérances ! Briser tous ces rêves, renoncer à toutes ces espérances, quitter le toit paternel, une mère adorée, des sœurs chéries, pour une nature aussi aimante que la sienne, le sacrifice était dur ! Il le fit sans hésitation ni réserve, avec la spontanéité et l'énergie d'une âme qui préfère l'héritage des Saints à toutes les couronnes de la terre. « Le passereau et la tourterelle, répétait-il tout bas avec le Roi-Prophète, se bâtissent un nid pour y déposer leurs petits. Pour moi, Seigneur, vos autels seront à jamais ma demeure. »

Le Prieur du monastère, — que les uns appellent Gonzalve Méndez, et les autres Pélage, — l'accueillit avec bienveillance. Les parents ne refusèrent pas, pensons-nous, leur consentement à la vocation de leur fils ; car, peu de temps après, il revêtait, sans obstacle et dans la plénitude de sa liberté, la robe blanche et l'aumusse des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; « avec humilité et dévotion (1) », ajoute son biographe. Deux mots bien riches dans leur concision ; car il nous

1. *Canonici regularis habitum humili devotione suscepit.* (Jean de Peckam, p. I, ch. II.)

révèlent les sentiments intimes et les beautés d'un cœur tout pétri d'esprit de sacrifice et d'amour de Dieu.

L'état religieux lui apparut alors tel qu'il est en réalité, la plus merveilleuse création de l'Évangile, l'idéal de la perfection, le vestibule du paradis : idéal qui se dressera constamment devant lui. Il s'efforcera de le réaliser, et saura le défendre contre les assauts de sa famille.

Le monastère, en effet, était tout près de Lisbonne, trop près. Les amis du jeune religieux lui faisaient de fréquentes visites, et ils n'épargnaient rien de ce que peut suggérer l'affection pour l'arracher au cloître. Il résistait victorieusement à toutes les attaques, à toutes les séductions; mais sachant par expérience que la lutte contre ceux qu'on aime finit par énerver les caractères les mieux trempés, et ne voulant à aucun prix s'exposer à perdre le trésor de sa vocation, il résolut de se dérober à leurs sollicitations importunes et de chercher une autre tente pour s'y fixer. Il rencontra un obstacle inattendu dans le refus du Père Prieur, qui avait découvert sans peine les mérites du jeune religieux et fondait sur lui les plus grandes espérances. « Ayant enfin obtenu, à force de larmes et de prières, l'autorisation du supérieur, il quitta, non la milice où il s'était enrôlé, mais le théâtre du combat, non par caprice, mais dans un élan de ferveur, et se transporta au monastère de Sainte-Croix de Coïmbre (1). »

L'abbaye de Sainte-Croix avait sur celle de Saint-Vincent de Lisbonne l'avantage inappréciable d'être le berceau de l'Ordre. Là, on respirait encore le parfum des vertus de saint Théoton, son premier Prieur (2); là,

1. *Non Ordinem, sed locum mutavit... in spiritus fervore.* (Jean de Peckam, p. I, ch. II.)

2. Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, t. I, p. 517.

étaient la source des traditions et les ossements des premiers fondateurs. La discipline régulière, qui est l'âme de la vie monastique, y florissait, et don Fernando y trouva ce qu'il cherchait : des frères, la paix et Dieu.

La Providence le conduisait comme par la main vers des rivages où se dessinerait bientôt sa vocation définitive. Mais lui, ignorant les mystères de l'avenir, ne songeait qu'à profiter des douceurs de la solitude qui lui était ménagée, pour fermer son cœur à tous les enchantements de la terre et l'ouvrir à toutes les inspirations du ciel. Il avait en mémoire l'adage de saint Jérôme : « L'important n'est pas d'habiter un lieu saint, mais d'y vivre saintement », et n'entendait pas être un religieux à demi. Il se donnait tout à Dieu ; il se donnait tout au devoir. Le chœur, la cellule, le jardin, ces trois théâtres qui se partagent la vie claustrale, étaient témoins de ses progrès incessants. Le son de la cloche était pour lui la voix de Dieu ; la psalmodie faisait ses délices, la mortification son armure, l'obéissance la joie de son cœur, l'oraison et les entretiens prolongés avec le Maître suprême sa meilleure consolation.

Dans l'abbaye, l'étude des lettres marchait toujours de pair avec la formation religieuse. Don Fernando put donc se livrer à loisir à son attrait pour la science sacrée, et il le fit avec d'autant plus d'ardeur qu'il avait pour maîtres deux hommes éminents, don Jean et don Raymond, docteurs l'un et l'autre de l'Université de Paris. A Lisbonne, il s'était familiarisé avec l'antiquité païenne. A Sainte-Croix, la théologie, les Pères de l'Église, l'histoire, la controverse, et par-dessus tout l'Écriture sainte, eurent ses préférences. On sent en lui un disciple de saint Bernard. A son exemple, il cherchait à découvrir le sens spirituel caché sous l'écorce

de la lettre. Les pages inspirées lui fournissaient tantôt un suc délicieux dont il nourrissait son âme, tantôt des flèches enflammées qu'il s'apprêtait à lancer, en temps opportun, contre l'ennemi. Et l'ennemi, il le connaissait. Ce n'était plus le mahométisme avec ses doctrines abrutissantes; c'était l'hérésie manichéenne, pieuvre hideuse qui étendait ses tentacules sur tous les États de l'Europe (1).

Quand le térébinthe trouve un terrain propice, il y plonge ses racines et étend au loin sa verte et puissante ramure. Le cloître de Sainte-Croix était pour le fils de Thérèse Tavera ce terrain propice. Son beau talent s'y développait à l'aise. Nous disons son beau talent; car la nature l'avait richement doté. Sa mémoire était prodigieuse. Tous les trésors de la science s'y entassaient sans effort, sans confusion. « Il retenait tout ce qu'il lisait (2) », remarque son historien. En face d'une si vaste érudition unie à une si grande jeunesse, ses maîtres ne cachaient pas leur admiration. Elle se traduisait par une appréciation qu'ils insérèrent plus tard dans les archives du monastère et que nous enchâssons comme une perle précieuse dans notre récit. « Don Fernando, écrivent-ils, était un homme fameux, un esprit cultivé, un religieux d'une sainteté éminente(3). » Tant d'avantages déterminèrent ses supérieurs à le présenter aux Ordres sacrés. Quel jour, en quelle année fut-il promu au sacerdoce? Quelles furent les impressions de cette inoubliable journée? Ses genoux tremblèrent-ils, sa voix fut-elle étouffée par l'émotion, lors-

1. *Contra erroris joveas intellectum munivit*: (Jean de Peckam, ch. III.)

2. Id., loc. cit. Tel était de nos jours Mgr Freppel, l'illustre évêque d'Angers.

3. *Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus et gloria meritorum stipatus*. (Azóvêdo, liv. I, ch. I.)

qu'il monta pour la première fois à l'autel? Tout ici échappe à nos investigations. Ce que nous savons, c'est qu'il était prêtre en 1219; la *Chronique des vingt-quatre Généraux* et le bréviaire des Chanoines réguliers de Saint-Augustin en font foi (1). Ce que nous savons encore, c'est que déjà l'aurole du thaumaturge rayonnait à son front. A cette époque remontent, en effet, les deux prodiges suivants, que Cornéjo affirme avoir tirés des archives du monastère de Sainte-Croix.

Un jour que le Saint était occupé, hors de l'église abbatiale, à d'humbles travaux manuels, il entendit le signal de l'élévation. Aussitôt il se prosterne. O merveille! Les murailles s'ouvrent, et il peut contempler et adorer la sainte hostie dans les mains du prêtre.

Un autre jour, chargé de veiller un religieux malade et le voyant en proie à des obsessions diaboliques, il lui jette son aumusse sur les épaules, et le malade est à l'instant et radicalement guéri (2).

Vers 1219, il fut préposé aux fonctions d'hôtelier du monastère. C'est la charge qui allait le mettre en relations avec un Ordre de fondation toute récente, mais déjà célèbre, avec des hommes en qui revivaient le courage et la belle simplicité des premiers chrétiens.

1. *Martyrii desiderio impulsus, ad franciscanum Ordinem jam bene doctus et sacerdos factus transivit.* (Brev. Canon. regul. Portug.)

2. *Acta SS., Vita anon., c. 1, n. f.*

## CHAPITRE III

### VOCATION FRANCISCINE

(1220)

A l'heure des plus violentes attaques du manichéisme, le pontife qui présidait aux destinées de l'Église, Innocent III, avait un songe bien propre à le consoler et qu'il prenait plaisir à raconter aux cardinaux réunis autour de lui. « Il me semblait, leur disait-il, que la basilique de Saint-Jean de Latran chancelait sur ses bases, et je m'efforçais vainement d'en conjurer la chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'avança et la soutint de ses épaules (1). »

Cet homme pauvre et chétif, disons mieux, cet homme providentiel, le plus extraordinaire qui ait paru dans l'Église depuis les temps apostoliques, c'était saint François d'Assise.

Fils d'un riche négociant, il s'était dépouillé de tout, pour suivre de plus près le Christ humilié et anéanti. Fondateur d'Ordre, il avait adopté le costume des pâtres de l'Ombrie, et il s'en allait à travers l'Italie, consolant les déshérités de la terre, les petits, ceux qui souffrent, et prêchant à tous la paix et la réconciliation. Ame de feu qu'entraînaient trois sublimes passions : Dieu, l'Église et la pauvreté ! Il était fou d'amour, d'un amour

1. Voir notre *Vie de saint François d'Assise*, 6<sup>e</sup> édit., p. 74.

sans mesure pour Dieu, d'une tendresse exquise qui s'épanchait à flots sur toute la création. L'agneau était son frère, la pâquerette sa sœur, le rossignol un ami avec lequel il alternait, toute une nuit, les louanges du Créateur. Fatigué le premier, il disait au Fr. Léon : « Donnons à manger à notre frère le rossignol; car il le mérite mieux que moi (1). »

Cet amant de la nature était en même temps un puissant réformateur. Nul n'eut plus que lui la conscience des besoins et des maux de son époque, l'intuition des remèdes les plus efficaces, le courage de les appliquer, parce que nul n'aima plus que lui. Pour arrêter les peuples sur le chemin de l'apostasie, il créa le moine-apôtre et le lança à la conquête des âmes, avec la même hardiesse que saint Bernard avait lancé ses moines-chevaliers à la conquête des saints Lieux (2). Son zèle ne connaissait ni races ni frontières; les nations infidèles en étaient l'objectif, aussi bien que les chrétientés de l'Europe.

Il tenta contre les Musulmans, Sarrasins et Maures, une croisade d'un nouveau genre, la seule qui convint à son caractère : l'évangélisation. Quelle transformation dans l'histoire des peuples, si le succès avait couronné ses efforts (3)!

1. Voir notre *Vie de saint François d'Assise*, 6<sup>e</sup> édit., p. 292.

2. Saint François imposa à ses disciples le nom de Frères Mineurs. Après sa mort, on les appela plus communément Franciscains ou Cordeliers.

3. Au xvii<sup>e</sup> siècle, le fameux P. Joseph du Tremblay reprit la même idée, imposa le respect aux sectateurs de Mahomet et fonda dans les Échelles du Levant des stations de Capucins qui réussirent pour le moins à y maintenir le prestige du catholicisme. Les Capucins desservent aujourd'hui, à titre d'aumôniers, la chapelle de l'ambassade française à Constantinople. Les différentes branches des Franciscains ont de nombreuses stations dans l'Archipel, la Syrie et la Mésopotamie.

Dès l'année 1213, c'est-à-dire quatre ans après la fondation de son institut, il poussait une pointe jusqu'à l'ouest de la péninsule ibérique, jusqu'à Guimaraëns, pour passer de là en Afrique. La maladie venait déjouer tous ses plans. En 1217, il reprenait le même projet et envoyait dans la même direction Bernard de Quintavalle, le premier de ses disciples, avec huit autres Frères, parmi lesquels nous distinguons Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato, les martyrs de Valence; Zacharie et Gauthier, spécialement désignés pour le Portugal; « tous hommes d'une éminente sainteté », dit Wadding (1).

Saint François avait insisté sur l'importance de la mission du Portugal. Pour quel motif? C'est qu'il se rendait parfaitement compte de la situation de la péninsule. Le midi de l'Espagne, même après la fameuse journée de las Navas de Tolosa, était encore et pour longtemps soumis au joug du cimeterre, tandis que le Portugal, marchant de victoire en victoire sous Alphonse I<sup>er</sup> et Alphonse II, avait recouvré son indépendance. Avec Lisbonne et Porto, l'empire des mers lui était ouvert, et l'Afrique devenait ainsi d'un abord facile. Rien ne prouve donc mieux que ce choix du Portugal le sens profond du Patriarche d'Assise (2).

Zacharie et Gauthier, fidèles aux recommandations comme à l'exemple de leur séraphique Père, ne manquèrent pas de présenter à l'évêque de Coïmbre leurs hommages, puis à Alphonse II et à la reine Urraque (ou Eulalie), dont on leur avait vanté la piété, l'objet de leur requête, qui était de fonder, dans leur royaume,

1. *Annal Min.*, ann. 1216, n. 2. — Cf. Macédo, *Vita B. Sancier.*

2. *Misit (in Provinciam S. Jacobi) Fratres multos, ut loca caperent et hæreticos sua prædicatione convincerent.* (*Chron. des vingt-quatre Généraux*, ann. 1217.)

des couvents d'avant-poste, des pépinières d'hommes apostoliques destinés à l'évangélisation des Maures. Leur projet fut goûté à la cour, où le nom de saint François n'était pas inconnu, et c'est à la famille royale que furent dues les deux premières fondations. En 1217, Sancia, sœur du roi, installa les Mineurs dans l'ermitage de Sainte-Catherine, aux environs d'Alenquer; et l'année suivante, la reine les établissait elle-même à Saint-Antoine d'Olivarès, hameau situé à quelques milles de Coïmbre, dans un bouquet d'oliviers, d'où lui était venue sa dénomination.

Le couvent d'Olivarès était étroit et pauvre, comme celui de la Portioncule. On y menait la même vie de prière, de dénuement, de privations, et aussi d'abandon à la Providence. Un Frère était chargé d'être l'ange visible de la Providence, le Frère quêteur. Si parfois il rencontrait le sarcasme et l'affront sur son chemin, il y trouvait aussi des consolations, surtout au monastère de Sainte-Croix. « Il y venait souvent (1) »; il y était toujours accueilli comme un frère par l'aimable hôtelier de l'abbaye.

Ne demandons pas son nom aux chroniques du temps. Elles ont cru dire assez, en affirmant qu'il était un modèle de dévouement et d'abnégation, un vase d'élection répandant autour de lui la bonne odeur du Christ. Sous cet air simple et modeste, le fils de Thérèse Tavéra avait entrevu les trésors de grâce déposés au fond de son cœur. Une vision lui en dévoila toute l'excellence. A l'heure où le Franciscain mourait (probablement au commencement de l'année 1219), don Fernando, qui célébrait en ce moment la sainte messe, fut ravi en extase et vit l'âme de l'ancien quêteur pren-

1. Jean de Peckam, p. I, ch. iv.

dre son essor sous la forme d'une blanche colombe, traverser d'un vol rapide les flammes du purgatoire, puis monter, purifiée et glorieuse, au séjour de la béatitude et de la paix (1). Le souvenir de cette apparition demeura fixé dans sa mémoire et forma, entre les enfants de saint François et lui, des nœuds de sympathie réciproque qu'allait bientôt resserrer le passage d'une seconde caravane de missionnaires.

Dans la même année 1219, en effet, à la suite du fameux Chapitre des Nattes, le Séraphin d'Assise, méditant toujours la conversion des Mahométans, avait partagé le monde infidèle en deux parts. Se réservant l'Égypte et la Palestine, il avait assigné le Maroc à cinq ouvriers apostoliques dont les noms sont inscrits au livre d'or des élus. C'étaient Bérard, Pierre, Othon, prêtres; Adjut et Accurse, Frères lais. Leur histoire nous appartient.

Le Portugal était pour eux le chemin le plus sûr. Ils vinrent, comme leurs devanciers, à Coïmbre, et se présentèrent à la cour. L'abbaye de Sainte-Croix leur fournit généreusement l'hospitalité, et don Fernando put ainsi s'entretenir à loisir avec eux des origines et du but de leur congrégation, des merveilles de la Portioncule, des qualités transcendantes de leur vénérable fondateur, des miracles qui éclosaient sous ses pas. Il put aussi admirer l'ardeur de leur foi, leur saint enthousiasme en face d'un martyr prévu, et la douce sérénité de leur visage au milieu des sacrifices du départ. Avant de s'éloigner de Coïmbre, ils prédirent à la reine, anxieuse de l'avenir, qu'ils seraient martyrisés, que leurs restes se-

1. *S. Antonius, dum missam celebraret, vidit animam ejusdem Fratris... ad caelum conscendentem.* (*Chronique des vingt-quatre Généraux*). Ce texte prouve clairement ce que nous avons avancé plus haut, que saint Antoine était prêtre en 1219.

raient rapportés dans cette ville, si hospitalière pour eux, et que leur retour serait l'annonce de sa mort. Prédications dont nous verrons l'entière réalisation.

A peine débarqués à Maroc, centre du fanatisme musulman, ils essayèrent de faire luire dans les esprits un rayon de la vérité et crièrent à haute voix : « Jésus-Christ est le vrai Dieu, et Mahomet est un imposteur. » C'était plus qu'il n'en fallait pour amener la populace. On les arrête, on les traîne devant l'émir, qui, leur montrant des femmes richement parées, les met en face de cette alternative : ou la loi de Mahomet avec son paradis sensuel, ou la mort par le glaive. Sans hésiter, ils choisissent la mort. « Prince, répliquent-ils avec une noble fermeté, nous ne voulons ni de tes femmes ni de tes honneurs ; nous te les laissons pour garder Jésus-Christ. Tu peux inventer toutes sortes de tortures, tu peux nous ôter la vie ; toute peine nous semble légère, quand nous pensons à la gloire du ciel. » Et, en prononçant ces paroles, leur regard s'illumine d'espérance, et leur âme s'abreuve d'immortalité. Le tyran se lève exaspéré, saisit des deux mains son lourd cimenterre et leur fend le crâne.

Alors la populace s'empare des cadavres mutilés, les traîne hors de la ville, les couvre de fange et d'ordures, essaie même de les réduire en cendres ; mais la flamme respecte les corps des serviteurs de Dieu, comme elle respectera, deux siècles plus tard, le cœur de la vierge de Domrémy. Un orage éclate ; les Maures effrayés s'enfuient, et les chrétiens s'approchent pour recueillir les reliques des cinq martyrs, qu'ils déposent dans deux châsses d'argent (1).

Ces faits se passaient dans la soirée du 16 janvier 1220. Quelques semaines après, don Pédro, qui s'était

1. *Acta SS.*, 16 janvier.

réfugié chez les Maures, à la suite de quelque différend avec Alphonse II, son frère, rentra à Coïmbre, rapportant avec lui la dépouille des cinq martyrs, au milieu de circonstances qui ne s'expliquent que par l'intervention directe du Tout-Puissant : inanité des embûches dressées par les musulmans, guérison subite d'un paralytique à Astorga, et vingt autres phénomènes surnaturels, dont le plus singulier est celui qu'on va lire.

Le roi avait donné ses ordres pour que la translation des corps des saints martyrs se fit en grande pompe et qu'ils fussent déposés à Notre-Dame del Pilar. On était allé au-devant d'eux, à une lieue environ des murs de Coïmbre. Le monarque et sa cour, le pontife et son clergé, les grands du royaume et le peuple leur formaient un cortège vraiment triomphal.

Lorsque la mule qui les portait passa devant l'église abbatiale de Sainte-Croix, elle s'arrêta, sans qu'on pût la faire avancer. La foule s'étonne, des cris s'élèvent; les chanoines de Saint-Augustin, attirés par le bruit, accourent et ouvrent la porte de l'église. Aussitôt la mule s'engage dans l'édifice sacré, va s'accroupir devant le maître-autel, et ne se relève que lorsqu'elle a été déchargée de son précieux fardeau (1).

Dieu manifestait sa volonté d'une manière trop évidente pour n'être pas obéi. On confia donc les saintes reliques à la garde des chanoines de Sainte-Croix.

Les deux premières prédictions des missionnaires du Maroc s'étaient accomplies. La troisième, celle qui concernait la reine Urraque, se réalisa également : elle mourut peu de jours après la cérémonie de la translation.

Le sang des martyrs est toujours une semence fé-

1. Marc de Lisbonne, *Chronique*, liv. IV, ch. xxii.

conde. Sur la tombe des Franciscains immolés pour la foi va fleurir un lys dont les parfums embaumeront toute la catholicité. Ce lys, c'est don Fernando de Bouillon.

Personne ne fut plus touché que lui de la splendeur de ces fêtes. Il avait reçu, quelques mois auparavant, ces cinq étrangers; il les avait vu partir pauvres, inconnus, méprisés, et il les voyait revenir au milieu de l'enthousiasme des peuples, avec l'auréole des prophètes et des martyrs. Penché sur leurs châsses, il se disait en lui-même : « Oh! si le Très-Haut daignait m'associer à leurs glorieuses souffrances! S'il m'était donné, à moi aussi, d'être persécuté pour la foi, de fléchir le genou et d'offrir ma tête au bourreau! Fernando, ce jour luira-t-il pour toi? Fernando, auras-tu ce bonheur (1)? » Pendant qu'il priait, les Saints qu'il invoquait intercédèrent là-haut en sa faveur, et lui-même se sentait de plus en plus incliné à marcher sur leurs traces et à entrer dans une congrégation qu'il considérait comme une école de martyrs.

Dans le courant du mois de juillet 1220 (2), lorsque les religieux de Saint-Antoine d'Olivarès vinrent, selon leur coutume, à l'abbaye, il les prit à part; et s'ouvrant à eux de ses inspirations intimes, il leur dit : « Je désire de toute l'ardeur de mon âme prendre le saint habit de votre Ordre. Je suis prêt à le faire, à une condition : c'est qu'après m'avoir revêtu des livrées de la pénitence, vous m'envoyiez au pays des Sarrasins, afin que je mérite, moi aussi, de participer à la couronne de vos saints martyrs (3). »

1. *O si me sanctorum martyrum suorum occisione participem fore dignaretur Altissimus!* (Jean de Peckam, p. I, ch. iv.)

2. *Ætatis suæ anno 25º.* (*Chron. des vingt-quatre Généraux.*) C'est-à-dire avant le 15 août 1220. « Au mois de juillet », dit Azévédo.

3. Jean de Peckam, p. I, ch. iv.

En écoutant cette confidence et cette proposition, les fils du Poverello d'Assise ne se possédaient pas de joie. Sans doute ils comptaient déjà parmi leurs Frères des apôtres et des thaumaturges, mais il leur manquait l'auréole de la science. Et voici que Dieu lui-même leur amène une recrue de choix, une vocation que toutes les milices religieuses leur envieraient, une vocation éprouvée. Pourquoi refuser? Pourquoi différer l'acceptation? Ils conviennent donc avec don Fernando qu'ils lui apporteront le lendemain matin les livrées franciscaines.

Ils n'avaient garde de manquer au rendez-vous. A l'heure dite, ils étaient là, et don Fernando, muni de l'autorisation de son Prieur, échangeait la blanche tunique des chanoines de Saint-Augustin contre la bure franciscaine, les richesses de l'abbaye contre la pauvreté séraphique, son nom de Fernando contre celui d'Antoine que l'histoire a consacré (1). S'il versa des larmes, ce furent des larmes de bonheur; car il se réjouissait de pouvoir dire avec celui qu'il allait nommer son père, saint François : « Le Seigneur est toute ma richesse. Le Seigneur me suffit (2). »

Ses confrères ne le virent pas partir sans regret, et ce sentiment les honore autant que lui. L'un d'eux alla jusqu'à lui dire, avec une pointe de raillerie : « Va, va, tu deviendras un saint! — Mon frère, répliqua doucement l'homme de Dieu, lorsque vous apprendrez que je suis devenu un saint, vous en bénirez le Seigneur (3). » Et il continua sa route, sans regarder en arrière. Il avait trouvé sa voie.

1. *Acta SS., Vita anon., c. iv.*

2. (*S. Franciscus*) *nihil volebat proprietatis habere, ut omnia plenius posset in Domino possidere.* (Bernard de Besse, *De laudibus B. Fr.*)

3. *Cum me fore sanctum audieris, Deum collaudabis.* (Jean de Peckam, p. I, ch. iv.)

Un sublime idéal se dressait devant lui, l'idéal du missionnaire qui s'en va, la croix à la main, prêcher l'Évangile aux peuples assis à l'ombre de la mort et verser son sang pour la vérité. Il avait hâte de le réaliser. D'ailleurs, il avait peur d'être arrêté, dès les premiers pas, par ses parents qu'alarmerait une tentative si téméraire (1). Il brusqua son départ, et après avoir fait profession entre les mains de ses supérieurs, il dit adieu à l'ermitage d'Olivarès, à sa patrie, qu'il ne devait plus revoir, et s'embarqua pour le Maroc, vers la fin de novembre 1220 (2).

1. *Parentum suorum impetum formidabat.* (Jean de Peckam, ch. iv.) Le mot *parentum suorum* ne vise-t-il pas principalement son père et sa mère? C'est donc à tort que plusieurs de ses historiens, Sicco Polentone, M. Guyard, le P. At, etc., prétendent que l'un et l'autre étaient morts avant son entrée en religion. Cette question se représentera à la fin du volume.

2. Ange de Vicence et Azévédo.

---

## CHAPITRE IV

### LES ÉPREUVES

(1220-1221)

Lorsque saint Antoine aperçut pour la première fois les côtes d'Afrique, il éprouva un tressaillement indicible. Il allait fouler ces rivages encore humides du sang de Bérard et de ses compagnons, cette terre où florissaient autrefois des chrétientés fameuses par leurs pontifes et leurs docteurs, les Tertullien, les saint Augustin, les saint Fulgence, et qui semblait maudite depuis qu'elle était couverte par le flot impur de l'Islam. Il relèverait les ruines, il replanterait la croix, il ressusciterait les merveilles du passé; puis tombant sur la brèche, il rendrait un dernier témoignage, par l'effusion de son sang, à la divinité du Fils de l'homme.

Magnifiques projets! Mais que les desseins de Dieu sont différents des desseins de l'homme! A peine le jeune missionnaire eut-il touché ces plages infidèles que, par suite des fatigues de la traversée et du changement de climat, il fut saisi de fièvres et de douleurs qui le clouèrent tout l'hiver sur son grabat. Il ne traversa point les rues de Maroc; il ne se fit pas entendre à la porte des mosquées. Ses biographes ne mentionnent pas un seul acte de zèle, pas le plus timide essai de civilisation. Réduit à l'impuissance, il lui fallut,

sur le conseil de ses supérieurs et malgré lui, songer au retour pour rétablir sa santé (1).

Similitude étonnante! Trois fois saint François se lance à la conquête des infidèles; trois fois il court au-devant d'un échec. Saint Antoine subit une épreuve du même genre. Tous les deux aspirent au martyr; ni l'un ni l'autre n'y parviennent. Mais Dieu ne tient-il pas plus compte des intentions que du succès? Et ne peut-on pas appliquer au disciple ce que saint Bonaventure a dit du maître : « O mortel pleinement heureux, à qui le glaive du bourreau n'a pas enlevé la vie et qui n'a pas cependant perdu la palme du martyr (2)! » Du martyr de désir. Seulement, ce n'est pas sous le cimetière des Maures qu'il doit tomber; ce n'est pas sur les plages stériles de l'Afrique, mais sur le sol de l'Europe, parmi les peuples qui courent à l'apostasie, qu'il doit répandre ses sueurs et moissonner des âmes. A d'autres la palme du martyr; à lui l'auréole de l'apostatolat.

Mais que d'épreuves encore auparavant! Pendant qu'il faisait voile vers le Portugal, le navire qui le portait, surpris par une de ces rafales si fréquentes en hiver dans les eaux de la Méditerranée, fut emporté à la merci des vents et jeté sur les côtes de Sicile. Saint Antoine prit pied à Taormina, et se rendit en hâte à Messine, où les Frères-Mineurs possédaient un couvent (3). On montre encore le citronnier qu'il y planta, comme on montre à Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, l'oranger de saint Dominique. Et chaque année cet

1. *Acta SS., Vita anon., c. v.*

2. *O vere ac plene beatum, cujus animam etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit.* (Bonav., *Vita S. Franc., c. ix.*)

3. Jean de Peckam, p. 1, ch. v.

arbre renouvelle sa jeunesse, ses fruits et ses parfums : mémorial permanent du passage de notre héros dans cette ville, et symbole touchant de la fécondité de ses œuvres comme de l'impérissable beauté de ses vertus !

Au bout d'un ou deux mois de repos, le serviteur de Dieu se sentit renaître à la vie ; et lorsque parvint à Messine la convocation officielle au quatrième Chapitre général de l'Ordre, il résolut de s'y rendre, pour se mettre à la disposition du saint fondateur. Il partit accompagné d'un jeune frère lai de Castille, Philippin, qui s'était attaché à sa personne.

Le Chapitre s'ouvrit à la Portioncule, le 30 mai 1221. L'année précédente, saint François s'était démis de ses fonctions de Ministre général ; mais la mort de Pierre Cattani (10 mars 1221) l'avait forcé d'intervenir de nouveau dans l'administration et le gouvernement de l'Ordre. Il confia au Fr. Élie la charge de vicaire général et s'assit à ses pieds. Sa voix était si faible qu'on pouvait à peine l'entendre. Élie transmettait ses ordres, écoutés dans un religieux silence.

L'assemblée était des plus imposantes ; elle comptait plus de deux mille Frères, accourus du nord et du midi, et présidés par le cardinal Ranerio Capoccio. C'était le printemps de l'Ordre séraphique ; une sève abondante circulait dans ces âmes et s'épanouissait en fruits admirables. Silvestre, le contemplatif chéri de Dieu, Gilles l'extatique, Thomas de Célano, le chantre inspiré du *Stabat*, Electe, Jean de Piano-Carpino et cent autres qui portaient les glorieux stigmates des souffrances endurées pour la foi, toutes ces figures embellies par nous ne savons quelle douceur séraphique, ravissaient d'admiration le jeune Portugais. Lorsque saint François proposa la mission d'Allemagne, quatre-vingts Frères

se levèrent, comme pour aller au martyre (1). La scène était émouvante.

Au-dessus de tous brillait le Patriarche séraphique, autant par la supériorité de ses vertus que par son autorité. Saint Antoine ne pouvait ni se rassasier de contempler ce visage émacié, expressif, aux célestes reflets d'humilité, de zèle et d'amour, ni assez remercier le divin Maître de l'avoir appelé à une milice si providentiellement envoyée au secours de son Église. Ce furent les seuls rapports qu'eurent entre eux les deux plus grands thaumaturges de l'Ordre. Saint François, si largement doué du discernement des esprits, saint François qui avait salué en saint Dominique un frère d'armes, sans l'avoir jamais vu, ne connut pas ce fils qui allait le plus illustrer son institut. Il répartit les charges, assigna les résidences, indiqua les nouvelles missions. Saint Antoine fut oublié ! Ce jeune homme au regard si limpide, à la physionomie si attrayante, aux manières si distinguées, demeura isolé au milieu de cette phalange d'ouvriers apostoliques, lui qui devait en être le plus célèbre. « Aucun Provincial ne songea à le réclamer », écrit son biographe. On le regardait comme un novice, comme un être inhabile aux emplois. *Il était inconnu* (2) ! Dieu permettait cette humiliation, afin d'accroître les mérites de son fidèle serviteur. Il se réservait de mettre, en temps opportun, la lumière sur le chandelier.

La position devenait embarrassante. Le Bienheureux s'en tira avec une extrême délicatesse. « Prenant à part le Fr. Gralien, Provincial de Bologne, il le supplia de

1. *Chronique de Jourdain de Giano, Analecta Franciscana, t. I, p. 6-8.*

2. *A nullo ministrorum petitus est, quia nec cognitus. (Jean de Peckam, p. I, ch. vi.)*

l'emmener avec lui et de le former aux exercices de la discipline régulière. Pas un mot du passé; pas la moindre allusion à ses études théologiques. Connaître Jésus, et Jésus crucifié, l'aimer, s'unir à lui, telle était sa devise (1). Gratien, touché de la candeur exquise de son interlocuteur et déférant à ses vœux, l'embrassa avec effusion, et ils partirent ensemble pour la Romagne, où nous les suivrons.

1. (*Jesum*) et hunc crucifixum scire, sitire, amplecti velle proclamabat. (Jean de Peckam, p. I, ch. vi.)

## CHAPITRE V

### LE CONTEMPLATIF DE MONTE-PAOLO

(1221-1222)

« Connaitre, aimer, imiter Jésus, et Jésus crucifié! » Cette devise, que n'eût pas désavouée l'auteur de l'*Imitation*, résume en termes aussi concis qu'expressifs toutes les tendances, tous les vouloirs du fils de Thérèse Tavéra. A quinze ans, encore incertain de sa vocation, il avait cherché Dieu de toute l'ardeur de sa jeunesse, et l'ayant trouvé sur les hauteurs du Calvaire, il s'était attaché à lui; à vingt-cinq ans, il s'était élancé, joyeux, sur la route du martyre. Frustré dans ses espérances, il éprouvait ce besoin qu'ont éprouvé tous les Saints, de s'isoler du reste de la création et de s'entretenir seul à seul avec l'Amant des humbles. Il était affamé de silence et de lumière, parce qu'il se sentait pressé d'aimer davantage, d'aimer sans mesure, et de s'immoler sans réserve.

L'Ordre possédait dès le principe deux sortes de résidences : les grands couvents à la porte des villes populeuses, et les petits couvents ou ermitages dans la solitude des bois. A Monte-Paolo, près de Forli (1), sur les pentes de l'Apennin, se trouvait un de ces ermitages

1. A dix milles environ de Forli, disent Ange de Vicence, Azévédo et Azzoguidi.

préférés par les esprits méditatifs. Notre Bienheureux sollicita et obtint l'autorisation de s'y retirer. Là, il découvrit une grotte sauvage, cachée dans un massif de sapins, fermée aux vains bruits de la terre, taillée dans le roc, avec une de ces échappées sur l'azur du ciel qui plaisent tant aux contemplatifs. « Elle était occupée par un de ses frères en religion, qui la lui céda volontiers. Il y passait une partie de ses journées, depuis les matines jusqu'à la conférence du soir. Un peu de pain, un verre d'eau fraîche, voilà toute sa nourriture. Il matait sa chair pour la soumettre à l'esprit, durement, sans pitié pour frère l'âne (expression par laquelle saint François désignait le corps). Ses lèvres bleuies et ses joues creusées par le jeûne témoignaient de la rigueur de la lutte. Ses genoux fléchissaient sous le poids du corps, et souvent il lui fallait le bras d'un Frère, pour ne pas tomber en chemin (1). »

Il passa près d'une année dans cette Thébaïde, au milieu d'effrayantes austérités dont les anges seuls furent témoins. Année féconde ! Car aux rigueurs de la pénitence se mêlaient les vues profondes et les délices de la contemplation. Sa plume transcrivait les psaumes de David, qu'il accompagnait d'interprétations mystiques propres à la prédication ; son esprit se nourrissait de la moelle des saintes Écritures, son âme s'enivrait de la sanglante vision du Calvaire, et son cœur s'éprenait chaque jour davantage de l'idée du sacrifice et du dévouement.

« O parole divine, écrira-t-il plus tard dans un de ses commentaires, parole admirable qui enivres et transformes le cœur, tu es la source limpide qui rafraîchit l'âme altérée, le rayon d'espérance qui reconforte le

1. Jean de Peckam, p. I, ch. vi.

pauvre pécheur, le messager fidèle qui apporte à l'exilé des nouvelles de la patrie (1). »

C'est sur les cimes inaccessibles, parmi les neiges éternelles, que s'élaborent en silence les torrents destinés à fertiliser les vallées. La solitude des montagnes, où se forment les fleuves, est aussi la source des vocations providentielles. Elle les inspire, trempe les caractères et prélude à l'action. C'est d'une grotte qu'est sorti saint François d'Assise, le sauveur du XIII<sup>e</sup> siècle, et, avant lui, les saint Bernard, les saint Norbert, les saint Benoit. C'est également du creux d'un rocher que sortira le puissant thaumaturge qui remuera les nations de l'Occident. L'eau des glaciers ne cherche qu'une fissure pour déborder et inonder les flancs de la montagne; le contemplatif de Monte-Paolo n'attend qu'un signe de la Providence pour épancher son âme et verser sur le monde des torrents de lumière et d'amour. Le moment est venu; le signe va être donné, dans une scène mémorable qui décidera de l'avenir du Bienheureux.

L'an 1222, aux quatre-temps du Carême, le 19 mars, d'après Azzoguidi (2), — les cérémonies de l'ordination attiraient à Forli plusieurs religieux, tant Frères-Mineurs que Frères-Prêcheurs, appelés à recevoir les ordres sacrés. Le Provincial de Bologne, Gratien (3), s'y était lui-même rendu en compagnie du Frère Antoine, sans se douter des desseins cachés de la Providence. Seulement, il ressentait pour le jeune contemplatif de Monte-Paolo cette vive sympathie qu'inspire la piété des débutants; il avait lui-même admiré, à l'occasion des

1. De la Haye, s. *in dom.* iv *Adv.*, p. 9.

2. N. 30.

3. *Minister loci.* (Peckam, p. I, ch. vii.) Ces deux mots ne peuvent s'appliquer qu'au Provincial de Bologne.

visites canoniques, la clarté de ses réponses et la limpidité de son langage. Chargé sans doute par l'évêque de prononcer l'allocution habituelle sur la sublimité des fonctions sacerdotales, il offrit gracieusement cet honneur aux fils de saint Dominique; et sur leur refus de parler ainsi à l'improviste en des circonstances aussi solennelles, saisi d'une inspiration soudaine, il se tourna vers son compagnon de voyage et lui enjoignit d'adresser aux ordinands une pieuse exhortation, sans efforts ni recherche. Antoine obéit et s'abandonna au mouvement de l'Esprit-Saint. Prenant pour texte de son discours ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix », il plaça sous les yeux des lévites du sanctuaire, dans la peinture du prêtre par excellence, du Pasteur des pasteurs, l'idéal du sacerdoce et le modèle parfait du dévouement. Sa parole, d'abord timide, devint bientôt rapide, entraînant, enflammée. Son corps, affaibli par les jeûnes, courbé par la maladie se redressa; ses traits s'illuminèrent; ses gestes retrouvèrent cette grâce et cette ampleur que donne une éducation princière. En même temps il emportait son auditoire sur les sommets de la théologie mystique. Tous, Évêque, Dominicains et Franciscains, surpris, hors d'eux-mêmes, croyaient entendre un écho de la voix des Prophètes, et versaient des larmes d'attendrissement. Ils ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, ou de la beauté de son génie ou de la profondeur de son humilité (1).

Mais rien n'égalait le bonheur de Gratien. Cet étranger qui avait imploré son assistance au Chapitre d'Assise, ce jeune novice auquel personne n'avait fait attention, n'était rien de moins qu'un orateur de premier

1. *Stupenda Fratres admiratione percussi.* (Jean de Peckam, p. I, ch. vii.)

ordre, une intelligence d'élite, un apôtre au cœur d'or. Le succès de son protégé était un triomphe pour lui. Aussi se hâta-t-il, usant des pouvoirs qu'avaient alors les Provinciaux, de lui conférer les patentes de prédicateur.

Notre Bienheureux entrait de plain-pied dans sa voie. De 1222 à 1223, au témoignage de ses historiens, nous le trouvons occupé, sous la direction de ses supérieurs, aux travaux des missions populaires. Mais quel fut le village privilégié qui eut les prémices de son apostolat? Quelles furent les premières conquêtes de son zèle? Nous n'avons là-dessus aucun renseignement authentique (1).

Quoi qu'il en soit, saint François, informé par Gratien des succès oratoires du jeune Portugais, tressaillit de joie et s'écria : « Enfin nous avons un évêque (2). » Rien ne le réjouissait, en effet, comme les victoires morales de ses disciples. Il avait béni de loin cette maison d'Alenquer « qui avait offert au Roi des cieux les cinq belles fleurs empourprées du Maroc (3) ». Il envoya de même au descendant de Godefroy de Bouillon la bénédiction que le patriarche Isaac avait prononcée sur la tête de Jacob : « L'odeur de tes vêtements, ô mon fils, est semblable au parfum qu'exhale un champ couvert d'épis (4). »

Nous verrons que la bénédiction d'un père porte bonheur.

1. Azzoguidi (n. 34) désigne vaguement la Province de Romagne. Sico Polentone (Horoy, p. 419) nomme Faënza et Imola, mais sans préciser l'époque.

2. Thomas de Célano, *Vita secunda*, p. II, ch. cxix.

3. *Chronique des vingt-quatre Généraux*, fol. 35.

4. Ms. suisse (apud P. Hilaire, *Saint Antoine de Padoue*, p. 84).

## CHAPITRE VI

### LE LECTEUR DE THÉOLOGIE

(1223-1224)

Recrue d'élite, saint Antoine prenait rang, à l'heure opportune, dans la milice des Mineurs, et la supériorité de ses talents répondait à un projet caressé depuis trois ou quatre ans par le séraphique Patriarche : la création d'un cours officiel de théologie, dont la nécessité s'imposait pour l'avenir de l'Ordre. Dans sa pensée, Bologne, si justement surnommée la savante à cause de son Université, devait être pour l'Italie le centre de cette fondation; mais le directeur n'était pas encore désigné. Il avait même écarté un intrus, Jean de Stracchia, Provincial de Bologne, et l'avait dépouillé de sa prélature pour le punir de s'être ingéré de lui-même dans cet emploi (1).

Jean de Stracchia était un indigne, et le vénérable fondateur cherchait autour de lui, parmi tous ses disciples, un esprit sage et pondéré, unissant une piété solide à un vaste savoir. Il cherchait encore, lorsque le rapport si élogieux de Gratien lui présenta, dans la personne du contemplatif de Monte-Paolo, le type du directeur accompli. Toute hésitation cessa, et sa déci-

1. Wadding, t. I, ann. 1220, n. 16.

sion fut immédiatement notifiée à celui qu'elle concernait.

Mais grand initiateur en toutes choses, il allait, là encore, introduire une réforme. Il ne méprisait pas les sciences, comme on le lui reproche à tort; il voulait les vivifier, en les ramenant à leur premier principe. C'est la pensée qui se dégage, nette et lumineuse, — à travers le laconisme des expressions, — de l'épître qu'il adressait au protégé du Fr. Gratien. Voici la teneur de cette lettre, que la *Chronique des vingt-quatre Généraux* nous a heureusement conservée.

« A mon très cher Frère Antoine, Fr. François : salut en Jésus-Christ. Il me plaît que tu enseignes à nos Frères la sainte théologie, de manière toutefois à ne pas laisser s'éteindre en toi et dans les autres l'esprit d'oraison et de piété, selon qu'il est prescrit dans la Règle. Adieu (1). »

L'élu du Patriarche d'Assise était trop fils de l'obéissance pour songer un instant, malgré son extrême modestie, à décliner l'honneur qui lui était offert. L'honneur est aussi une charge; il le savait. Quittant donc immédiatement sa grotte tant affectionnée de Monte-Paolo, il se rendit en hâte à Bologne, pour y remplir son office de lecteur; disons mieux, pour faire partager aux scolastiques de la Province d'Emilie son goût, sa passion pour les sciences sacrées (2).

Il ne nous reste rien des leçons du docte professeur; mais on peut juger, par ses œuvres et surtout par son *Commentaire sur les Psaumes*, de l'esprit et du grand souffle qui les animaient. Sortir des sentiers battus, de la sécheresse des discussions purement spéculatives, abandonner la route suivie par Pierre Lombard pour

1. *Chronique des vingt-quatre Généraux*, fol. 29.

2. Azzoguidi, n. 37.

entrer dans une voie nouvelle, plus spacieuse, plus conforme aux exigences de la vocation apostolique, faire pénétrer à la fois les clartés du dogme dans les esprits et les flammes de la charité dans les cœurs : ce programme si lumineux, si fécond, tout marqué de l'empreinte du Séraphin d'Assise, saint Antoine l'exécuta avec autant d'éclat que de succès. Il n'avait, du reste, pour y être fidèle, qu'à se souvenir de sa propre devise : « Connaitre, aimer » ; mieux connaître pour mieux aimer, aimer toujours davantage pour arriver à cet amour parfait qui est le but de la vie religieuse comme de la vie sacerdotale. L'échelle mystérieuse de Jacob était, à ses yeux, la figure des ascensions de l'âme qui s'élève, sur les ailes de la raison et de la foi, jusqu'à la contemplation de l'éternelle Beauté, et redescend chargée des richesses du ciel. Ces doctrines, d'une philosophie transcendante, forment le fond du mysticisme. Saint Antoine planait sans effort sur ces hauteurs, et s'y baignait avec délices, comme l'aigle dans les flots d'azur du firmament. C'est le témoignage que lui rendra plus tard un juge compétent, l'abbé de Saint-André de Verceil : témoignage trop précieux pour que nous ne le consignions pas ici.

« Souvent, écrit-il dans son commentaire sur saint Denys l'Aréopagite, l'amour pénètre là où s'arrête la science naturelle. J'en ai moi-même fait l'expérience dans la personne d'un Bienheureux avec qui j'ai été lié de la plus étroite amitié, saint Antoine, de l'Ordre des Frères-Mineurs. D'autres étaient plus versés que lui dans les sciences profanes ; mais il était sans rival dans les différentes parties de la théologie mystique. Homme vraiment extraordinaire, cœur pur, cœur débordant d'amour, dont on peut dire comme de saint Jean-Baptiste : *Il était une lampe ardente et brillante.* Au dedans,

l'homme de Dieu brûlait d'amour; au dehors, il projetait les flammes d'une ferveur angélique (1). »

C'est peut-être cette page de l'abbé de Verceil qui a poussé les admirateurs de saint Antoine à lui attribuer la paternité du chef-d'œuvre du mysticisme, l'*Imitation* (2). S'il n'en est pas l'auteur, du moins il en a l'esprit : esprit qu'il a fait pénétrer dans toute la famille franciscaine, à Bologne, à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, partout où l'obéissance l'a envoyé. C'est là son mérite. Quelques-uns de ses historiens s'attachent à relever en lui le premier lecteur de l'Ordre, l'homme investi de la confiance du réformateur ombrien. C'est quelque chose; ce n'est pas assez. Saint Antoine est plus grand qu'ils ne le font. Non seulement il enseigne; mais, dans ses leçons, dans son *Commentaire sur les Psaumes* surtout, il ouvre à la science sacrée de nouveaux horizons. Il rapporte hardiment tous les textes des saints Livres, soit au Prince des pasteurs, à Celui qui est l'alpha et l'oméga de toutes choses, soit au bien spirituel des âmes, et fonde une école, cette école mystique dont saint François a été l'inspirateur et dont saint Bonaventure demeure le plus illustre représentant.

Il est le *Père de la science mystique*. Ce n'est pas nous qui lui décernons ce titre d'honneur; ce sont ses contemporains, les hommes les plus capables d'apprécier le mérite, Thomas Gallo, Grégoire IX, saint Bonaventure. L'expression reste dans les traditions francis-

1. Wadding, ann. 1222, n. 32; et *Chronique des vingt-quatre Généraux*. — Ce témoignage se trouve écrit de la main même de l'abbé de Verceil, à la bibliothèque nationale de Turin, au chapitre III de son *Commentaire sur les Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*.

2. Le R. P. Marie-Antoine de Toulouse a soutenu cette opinion dans l'*Univers* (24 août 1894).

caines. Au siècle suivant, un prince de l'Église, le cardinal Guy de Montfort, la connaît. Aussi, lorsque miraculeusement guéri par le Saint dans la ville de Cujes, en Provence, il vient en pèlerinage à Padoue (1330), ne craint-il pas de l'insérer dans les strophes qu'il improvise en l'honneur du thaumaturge et qu'il fait graver, avec ses armes, sur un superbe reliquaire qu'il offre en action de grâces au sanctuaire de Padoue (1).

O sidus Hispaniæ,  
Gemma paupertatis,  
Antoni, *pater scientiæ*,  
Forma puritatis :

Tu lumen Italiæ,  
Doctor veritatis,  
Tu sol nitens Paduæ  
Signis claritatis.  
Amen.

O bel astre de l'Hespérie,  
Perle de la pauvreté,  
Antoine, *père de la science*,  
Modèle de pureté :

Lumière de l'Italie,  
Docteur de la vérité,  
Vous brillez comme un soleil à Padoue  
Par l'éclat de vos miracles.  
Ainsi soit-il.

Père de la science mystique, fondateur de l'école mystique du moyen âge, voilà, pour le descendant de Godefroy de Bouillon, un des beaux fleurons de sa couronne; un fleuron secondaire, toutefois, et qui s'éclipse devant une autre gloire incomparablement plus resplendissante, la gloire de l'apostolat.

Orateur, il l'est par nature; apôtre, il l'est par vocation. Taille médiocre, teint brun, complexion robuste, physionomie où domine une douceur angélique, avec le charme d'une jeunesse qui semble impérissable, il est dans la maturité du talent et admirablement doué pour les luttes de la parole. Il a les qualités qui distinguent l'orateur sacré : la grâce qui attire, le feu qui entraîne, la puissance qui subjugué, la connaissance du cœur humain et la science des saintes Écritures. Les Prophètes lui prêtent leurs plus riches couleurs; les Évan-

1. Reliquaire en vermeil contenant l'os du bras gauche et la mâchoire inférieure du Saint.

gélites leurs touchantes paraboles; les Pères et les docteurs leurs arguments et leur mâle éloquence.

Par-dessus tout, un grand souffle l'anime, un souffle divin le transporte; car Celui qui l'envoie lui a dit : « Crie, ne te lasse pas; que ta voix retentisse comme le cri de la trompette. Annonce à mon peuple ses iniquités, et à la maison de Jacob ses trahisons. »

Voix de Dieu, voix puissante, il paraît à son heure sur la brèche. Saint Dominique vient de descendre dans la tombe; saint François, épuisé, languissant, ne parlera plus au peuple que par l'aspect de son visage transfiguré et par le spectacle des sacrés stigmates imprimés sur sa chair. Le fils de Thérèse Tavera est destiné à continuer les travaux des deux patriarches. Il viendra moissonner là où ils ont semé, et remplir une mission providentielle sur laquelle nous allons jeter un regard, afin de mieux comprendre l'excellence de l'œuvre et les mérites de l'ouvrier.

---

## CHAPITRE VII

### L'APOTRE ET SA MISSION SPÉCIALE

Il est, au cœur de l'univers, une nation qui tient dans les temps nouveaux la place qu'occupait dans les temps antiques le peuple d'Israël; une nation pour laquelle Dieu a des prédilections dont il ne doit compte à personne; une nation dont l'âme est pétrie d'honneur, de courage chevaleresque et de loyauté; une nation qui se contemple en deux mers dont elle a le sceptre, s'endort confiante le soir à l'abri de ses montagnes, et ne tire le glaive que pour défendre une idée. Cette nation est celle de sainte Clotilde, de Clovis, de Charlemagne; c'est la fille aînée de l'Église, c'est la France.

Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, elle était menacée dans son existence par une erreur aussi anti-sociale qu'anti-chrétienne, le néo-manichéisme ou manichéisme albigeois : hérésie ondoyante qui, sous des noms divers, érigeait en dogme l'éternité d'un principe mauvais, créateur du monde visible, et par suite l'irresponsabilité de la créature, le fatalisme, l'injustice des lois et le droit à la révolte. Elle formait une ligue redoutable, avec Albi pour centre doctrinal, les comtes de Toulouse pour appui et mille ramifications dans le Piémont et la Lombardie. Pouvoir occulte où l'on sent déjà l'influence prépondérante de la Juiverie, elle érigeait en maxime le

mensonge et le parjure. « *Jura, perjura, secretum pandere noli* : Jure, parjure-toi, disait-elle à ses affidés, mais ne révèle pas *le secret* (il s'agit du secret de la secte)! » Société religieuse, elle obéissait aux ordres d'un chef mystérieux, caché dans les montagnes de la Bulgarie et représenté en France par Barthélemy de Carcassonne, qui s'intitulait sans vergogne « le serviteur des serviteurs de la sainte foi (1). »

Mille sectes tapageuses, divisées de croyances et d'intérêts, mais liées entr'elles par un même serment et marchant sous un drapeau où étaient inscrits ces deux mots révélateurs : licence et révolte! La licence d'abord, une licence effrénée; car, grâce à leur propagande, « cette Judée de la France, comme on a nommé le Languedoc, ne rappelait pas seulement la Judée par ses bitumes et ses oliviers; elle avait aussi Sodome et Gomorrhe (2)! » Avec la licence, la révolte et l'anarchie; car tous ces hérétiques, Albigeois et Cathares, Patarins et Vaudois, s'entendaient avec les pires ennemis du nom chrétien, les Juifs, pour réformer à leur profit les constitutions des peuples de l'Occident et détruire l'Église. « Impies comme nos modernes, farouches comme des barbares (3) », ils rêvaient d'étouffer cette voix des papes qui éveillait le cri du remords dans les consciences, et d'abolir ce culte catholique qui était l'antipode et la condamnation de leurs doctrines. Le système de la violence ne les effrayait point, et le massacre de Pierre de Castelnau, de Pierre Parenzo, du comte Baudouin, des vierges et des prêtres, montrait

1. *Histoire de l'Église*, par Jager, t. IX, p. 169. Cf. Luc de Tuy, *adv. Albigois*, liv. III. — *Le bienheureux Pierre de Castelnau*, par Mgr de la Bouillèrie, p. 396.

2. Michelet, *Histoire de France*.

3. *Ibid.*

assez de quels crimes ils étaient capables. C'étaient les francs-maçons et les anarchistes du temps.

Comment les combattre, et de quelles armes se servir? Du glaive? Mais le glaive n'atteint pas la conscience, et la lance du vaillant Simon de Montfort n'avait pas, en effet, entamé leurs cadres. Non, on ne combat un enseignement que par un autre enseignement, la négation que par l'affirmation, l'erreur que par la claire exposition de la vérité. Saint Dominique l'avait compris, et ce sera son éternel honneur d'avoir réalisé l'idéal de l'apôtre, en opposant aux mensonges des novateurs une réfutation lumineuse, à leurs turpitudes une vie sainte et mortifiée, et en rétablissant, sans effusion de sang, parmi les populations du Languedoc, le règne de l'Évangile, qui est, avant tout, le règne du droit et de la justice.

Le succès avait été aussi rapide qu'universel; il tenait du prodige. Mais le volcan n'était pas éteint; et à l'aspect des laves brûlantes qu'il vomissait de temps à autre, les esprits clairvoyants pressentaient que Raymond VII, comme son père, ne tarderait pas à prendre publiquement le parti des révoltés.

Le Patriarche d'Assise, le frère d'armes de saint Dominique, suivait d'un œil inquiet le cours des événements. Il avait à cœur, lui qui aimait tant le pays de sainte Clotilde et de Charlemagne, de travailler à la restauration sociale de la France; non pas en personne (le délabrement de sa santé s'y opposait), mais par l'envoi de missionnaires assez instruits pour tenir tête aux coryphées du manichéisme, assez intrépides pour affronter tous les périls.

Parmi ses disciples, qui pouvait mieux que le lecteur de Bologne, affermir les bons, confondre les méchants, ramener les égarés? Il lui confia donc cette tâche si

délicate, si difficile. Il semble avoir voulu l'opposer plus particulièrement, comme un mur d'airain, aux sacrilèges entreprises des novateurs.

Voilà le plan du vénérable fondateur; on y reconnaît un regard d'aigle et le coup d'œil du génie. Mais que de projets échouent, par suite de l'incapacité des hommes ou de la trahison des événements! Celui-ci obtiendra, au contraire, un succès des plus retentissants. Pourquoi? Est-ce parce que le disciple choisi a le prestige d'un grand nom, de la science et de la sainteté? Ces trois motifs réunis n'expliqueraient pas, à eux seuls, un pareil résultat. Il y faut autre chose; il y faut un facteur plus puissant.

A l'orateur, en effet, qui s'adresse à des auditoires chrétiens, la lucide exposition de la vérité et la connaissance du cœur humain suffisent. Il n'en est plus de même lorsqu'il se trouve en présence des hérétiques et qu'il a devant lui toutes les passions ameutées, l'orgueil qui blasphème, l'ignorance qui méprise, l'obstination qui se cabre devant le devoir entrevu. Il a besoin alors d'une autre armure, d'une démonstration plus saisissante. Or, de toutes les preuves de la divinité de la religion, la plus palpable, la plus éloquente, la plus irrésistible, c'est l'intervention directe du Créateur mettant, pour ainsi dire, sa signature au bas des doctrines de ses envoyés. Intervention toujours libre de sa part, mais nécessaire à leur succès. Elle surabonde dans la carrière apostolique de saint Antoine.

Le Seigneur, qui veut faire de lui sa flèche choisie, lui dit comme autrefois à Moïse : « Je t'établis le Dieu de Pharaon. » Les phénomènes surnaturels seront le grand levier dont se servira l'apôtre franciscain pour soulever les masses et faire rentrer les Manichéens dans le giron de l'Église. Avec les saintes audaces d'une âme

qui croit à l'infinie bonté du Tout-Puissant et veut arracher ses frères aux flammes éternelles prêtes à les envelopper, il implorera, selon les circonstances, les faveurs les plus capables de dessiller les yeux des incrédules. Ces prodiges, à leur tour, deviendront une confirmation irréfutable des affirmations du *Credo*, et procureront à l'intrépide missionnaire d'incroyables triomphes sur les deux passions les plus indomptables, l'orgueil et la volupté.

« Il faut, dira-t-il plus tard, que le prédicateur mène une vie toute céleste, en harmonie avec la doctrine qu'il est chargé d'annoncer. Sa conversation ne doit rouler que sur des choses saintes, et tous ses efforts ne tendre qu'à un seul but : le salut des âmes. Qu'il relève ceux qui tombent ; qu'il console ceux qui pleurent ; qu'il répande les trésors de la grâce, comme la nuée ses ondes bienfaisantes, avec une humilité parfaite et un désintéressement absolu. Que l'oraison fasse ses délices et que le souvenir de la Passion ne le quitte jamais, pas plus dans les jubilations de l'allégresse que dans les angoisses de l'adversité. S'il se conduit de la sorte, le Verbe de Dieu, Verbe de paix et de vie, de grâce et de vérité, descendra en lui et l'inondera de ses éblouissantes clartés (1). » A ce tableau du prédicateur idéal ajoutons seulement deux traits, une riche nature et le don des miracles, et nous aurons le thaumaturge portugais peint par lui-même.

Nous connaissons l'apôtre, les ressources de son génie, son armure divinement trempée, l'ennemi qu'il doit attaquer et vaincre. Il est temps de raconter les péripéties de ce drame et d'ouvrir le livre de ses conquêtes en France et en Italie.

1. De la Haye, *in dom. iv Adv.*, p. 9.

## CHAPITRE VIII

### LE THAUMATURGE

(1224)

L'année 1224 ouvre, pour le disciple de saint François, l'ère des grands miracles et des grands triomphes.

Il prêchait alors la station quadragésimale à Verceil, petite ville qui s'était érigée, comme toutes les cités de l'Italie, en république autonome. L'évêque, nommé Hugues Sessa, l'avait appelé pour enrayer les progrès de l'hérésie et de l'incrédulité. Les espérances qu'il fondait sur lui furent dépassées. Chaque jour, nous disent les historiens de l'apôtre portugais, une foule immense, attirée par la parole neuve et substantielle de l'orateur, se pressait autour de la chaire de Saint-Eusèbe. Le mouvement de la grâce se faisait déjà sentir dans les âmes, lorsqu'un événement inattendu lui imprima un nouvel essor.

Un matin, pendant que le Saint était en chaire, on apporta le corps d'un jeune homme prématurément enlevé à l'affection de ses parents. La douleur de la famille'était navrante. Le Bienheureux, profondément ému, suspendit un instant le cours de son instruction pour se recueillir. Puis, la main étendue vers le cercueil, il s'écria d'un ton plein d'autorité : « Au nom du Christ, jeune homme, lève-toi. » A sa voix, le jeune

homme s'agite, secoue son linceul et se jette, plein de vie, dans les bras de ses parents, ivres de joie et de reconnaissance. N'était-ce pas la reproduction, sous une forme saisissante, d'une des scènes les plus touchantes de l'Évangile, la résurrection du fils de la veuve de Naïm? On devine combien dut être fructueuse une mission inaugurée par un pareil prodige (1).

La vue des Saints est une lumière, leur amitié un trésor dont les belles âmes savent apprécier la valeur. Au premier rang de ces belles âmes, à Verceil, il faut placer un célèbre théologien dont nous avons déjà parlé, Thomas Gallo, docteur insigne de l'Université de Paris, fondateur et premier abbé du monastère de Saint-André de Verceil, savant interprète des œuvres de saint Denys l'Aréopagite (2). Ses premiers rapports avec le jeune Franciscain furent ceux d'un vif et surnaturel attachement, fondé sur l'attraction qu'exerce la sainteté et augmenté par la similitude des goûts. Ensemble ils conférèrent de ce qui les passionnait l'un et l'autre : l'excellence de la théologie mystique, les sublimités de la hiérarchie céleste et des noms divins (3), les souffrances de l'Église et les ravages du manichéisme. Dans ce doux et mutuel épanchement, le Franciscain avait, sur les harmonies entre la hiérarchie céleste et la hiérarchie catholique, de sublimes envolées qui excitaient l'admiration de son hôte. Nous avons en-

1. Wadding, ann. 1225, n. 6; Ange de Vicence, liv. I, ch. VIII.

2. L'abbaye de Saint-André était une des filles de l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. (*Liber miraculorum*, c. III, n. b.) — Certains historiens envoient saint Antoine à Verceil, non à titre de missionnaire, mais à titre d'étudiant, et font de lui un disciple de Thomas Gallo. Cette assertion ne repose sur aucun document historique; elle a d'ailleurs contre elle l'impossibilité de trouver, dans la carrière si courte du héros portugais, une année d'études théologiques complémentaires.

3. Ouvrages de l'Aréopagite.

tendu plus haut l'écho sympathique et enthousiaste de ces entretiens, lorsque l'abbé de Saint-André nous disait : « Homme vraiment extraordinaire, Antoine était une lampe ardente et brillante. Au dedans, il brûlait d'amour ; au dehors, il projetait les flammes d'un ferveur angélique (1). »

Dès que le Carême fut terminé, le Bienheureux, prenant congé de l'évêque et de l'abbé de Verceil, se hâta de retourner à Bologne, pour y continuer son important office de lecteur. Vers la fin de septembre de la même année, saint François, qu'un séraphin aux ailes de feu venait de décorer des stigmates de la Passion, le députa vers le midi de cette France qu'il voulait à tout prix arracher à la tyrannie du matérialisme albigeois. Il lui fixait pour résidence le couvent de Montpellier, en précisant, en étendant la double mission qu'il lui avait déjà confiée : à l'intérieur, la rénovation des études théologiques ; à l'extérieur, la croisade spirituelle contre les Manichéens.

Le disciple, toujours docile aux ordres de la Providence, dès qu'ils lui étaient manifestés par l'organe de ses supérieurs, partit sans délai de Bologne, franchit les Alpes et pénétra en France, où il devait exercer un fécond apostolat dont nous suivrons, avec plus d'amour, les moindres vestiges. Il y entra sans bruit, en étranger, inconnu des hommes, mais connu de Dieu, et portant dans le pan de sa robe des richesses près desquelles pâlissent toutes celles de la terre : la sainteté et le don des miracles.

Montpellier (2), à cette époque, était une ville seigneuriale s'administrant elle-même sous la suzeraineté

1. Ch. vi.

2. Maguelonne était alors le siège de l'évêché, qui ne fut transféré qu'en 1538 à Montpellier.

des rois d'Aragon : cité active, essentiellement catholique, où les évêques de France venaient de tenir un concile provincial (1224), dans le but d'apaiser les troubles du midi. Le nom de saint François d'Assise y était en profonde vénération, depuis qu'elle avait eu l'honneur de lui fournir l'hospitalité, lors de son retour d'Espagne (1214). On n'avait pas perdu le souvenir de ses vertus ni de la prédiction qu'il avait faite dix ans auparavant, « qu'on bâtirait un couvent de son Ordre sur le terrain de l'hôpital où il était logé (1). » La gloire du Père rejaillissait sur tous ses fils; et d'ailleurs les fils avaient droit, eux aussi, à une certaine considération personnelle, principalement Pacifique, le troubadour converti, Jean Bonelli de Florence et Christophe de Cahors, fondateurs des provinces franciscaines de France, de Provence et d'Aquitaine.

Si modeste qu'il fût, Antoine ne tarda pas à attirer l'attention publique. Non qu'il cherchât la célébrité. Loir de là! Il la fuyait; mais il avait beau faire, elle s'attachait à son nom. Lecteur, il déployait dans ses leçons cette supériorité de talent qui avait charmé les étudiants de Bologne; et recueillant ses notes, comme le moissonneur recueille ses gerbes d'or, il composait le plus important de ses ouvrages, son Commentaire sur les psaumes : recueil tout embaumé du parfum de ses vertus; trésor littéraire d'où il tirait, en temps opportun, ses explications herméneutiques, ses conférences monacales et ses allocutions populaires. Apôtre, il prêchait partout où l'on réclamait sa parole, allant de préférence aux petits, aux déshérités, aux dévoyés, se faisant tout à tous, pour les gagner tous à Dieu, avec un désintéressement et au milieu de pro-

1. *Chronique des vingt-quatre Généraux.*

diges qui forçaient l'attention des esprits les plus prévenus.

En 1225, il prêchait dans l'église de Montpellier, en présence du clergé et d'une foule innombrable. C'était à l'une des grandes solennités de l'année; le jour même de Pâques, d'après Azzoguidi. Il se souvint, au commencement de son discours, qu'il avait été désigné pour chanter au chœur pendant la messe solennelle qui se célébrait à la même heure dans la chapelle du couvent, et qu'il avait omis de se faire remplacer. Affligé de cet oubli comme d'une infraction à l'obéissance, il se penche sur la chaire, s'enveloppe la tête de son capuchon et demeure longtemps immobile et silencieux, au grand étonnement de l'assistance. En même temps, il paraît au milieu de ses frères, chante l'*alleluia* et remplit son office. Au bout d'une heure, il reprend ses sens, se redresse dans la chaire de Notre-Dame et continue, « avec une éloquence incomparable », le sermon qu'il avait commencé (1).

Quel était, dans ce miracle de bilocation, le dessein du divin Rédempteur, sinon de signaler à l'admiration des peuples celui qui était son ambassadeur attiré, et de donner plus d'autorité à sa parole? Peut-être voulait-il aussi, par là, le récompenser de sa fidélité aux moindres observances de cette discipline régulière qui est, pour le religieux, le chemin de la perfection. Pour

1. *Acta SS., Liber miraculorum*, n. 8; Azzoguidi, n. 34. — Jean Rigaud, Cordelier limousin du XIII<sup>e</sup> siècle (voir *Saint Antoine de Padoue en Limousin*, par Arbellot, p. 65), attribue à Saint-Pierre du Queyroix de Limoges le même acte de bilocation et le fixe à la nuit du jeudi saint. Mais évidemment, il se laisse entraîner par l'amour du clocher; car tout en changeant le lieu, il maintient la date de la Semaine sainte : ce qui ne peut convenir qu'à Montpellier. Saint Antoine ne passa pas la Semaine sainte à Limoges.

nous, n'envions point de pareilles faveurs; elles n'ajouteraient rien à nos mérites. Souvenons-nous plutôt que si nos actes sont marqués du sceau de la foi, Dieu nous réserve là-haut une gloire qui surpasse toutes les visions et tous les miracles.

De retour au couvent, le lecteur de théologie revint à son Commentaire sur les psaumes, pour en achever la rédaction. Il y était fort affectionné. Rien de plus naturel; c'était le fruit de ses veilles et de ses méditations. Cependant il faillit le perdre. Un novice, dégoûté des austérités de la vie religieuse et résolu à retourner dans le siècle, jeta sur le précieux manuscrit un regard de convoitise, s'en empara furtivement et prit la fuite. C'était un de ces esprits naïfs qui s'imaginent que l'éloquence est attachée à un volume. Il comptait faire merveille dans son pays. Grande fut la désolation du Bienheureux, lorsque rentré dans sa cellule, il s'aperçut de la disparition de son Commentaire. Ne sachant à qui attribuer ce larcin, il eut recours, selon sa coutume, à la prière, et conjura Celui à qui rien n'est caché, de le lui faire retrouver. Au même moment, le fugitif était arrêté dans sa course. Au bord d'une rivière, un spectre hideux et menaçant se dressait tout à coup devant lui, la hache à la main, et lui disait : « Au nom du Maître de l'univers, restitue ce que tu as volé; autrement je te précipite au fond du gouffre. » Le novice, épouvanté, revint sur ses pas, fit l'aveu de sa faute et sollicita son pardon, avec tant de larmes et de sincérité, que saint Antoine lui rendit, avec l'habit religieux, sa paternelle affection (1).

A la vue du manuscrit, un éclair de bonheur illumina le visage du thaumaturge. C'était la joie du soldat res-

1. *Acta SS., Lib. miracul., n. 21.*

saisissant l'épée qui, sur vingt champs de bataille, a été l'instrument de ses victoires.

Le Seigneur venait de lui accorder une faveur personnelle. Nous verrons plus loin comment il lui octroiera le privilège permanent, universel, de faire retrouver les objets perdus.

Voici un autre trait qui rappelle saint François traversant les lagunes de Venise et disant à ses frères les oiseaux : « Suspendez vos chants, jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu le tribut de nos louanges (1). » Près du couvent de Montpellier se trouvait un étang peuplé de grenouilles dont les coassements troublaient le recueillement des religieux. Saint Antoine leur commanda de se taire, et elles ne se montrèrent pas moins dociles que leurs frères les oiseaux des bords de l'Adriatique (2).

La naïveté de ces récits n'est pas une des moindres preuves de leur authenticité, et leur côté merveilleux n'a rien qui doive nous surprendre. On ne reproche pas aux conquérants leurs largesses vis-à-vis de leurs compagnons d'armes. Pourquoi refuser au Roi suprême des conquérants le droit de combler de faveurs exceptionnelles, d'attentions plus délicates, ceux qui consacrent à la défense de sa cause leurs forces et leurs talents ? Mais laissons aux sceptiques le privilège d'une négation systématique qui est un outrage pour Dieu, et revenons à notre héros.

1. Bonav., c. viii.

2. Azévêdo, *Vita del Taumaturgo portoghese*, l. I, c. xi.

## CHAPITRE IX

A TOULOUSE

(1225)

En 1225, à la suite du Chapitre de la Pentecôte (1), le Bienheureux était transféré de Montpellier à Toulouse, où la noble famille de Fautoas venait de construire un couvent de Frères-Mineurs, dans le dessein d'en faire une forteresse contre les envahissements de l'hérésie (1222). Il allait enfin pouvoir se mesurer avec les meneurs et les chefs du parti; car Toulouse, la vieille cité dont les comtes et les barons avaient figuré dans les guerres des croisades, la patrie du gai-savoir et des jeux floraux, Toulouse était, depuis une trentaine d'années, le boulevard du manichéisme et la proie des factions. Raymond VII et Amaury de Montfort s'en disputaient la possession; et dans ce conflit entre les chevaliers du nord et ceux du midi, il y avait une guerre de race, derrière une guerre de religion.

Au concile de Latran, lorsqu'en vertu du droit public universellement accepté, Raymond VI avait été dépouillé de sa couronne comtale, Innocent III, choisi pour arbitre entre les deux partis, avait fait une réserve pleine de sagesse et de bonté. Il avait décidé que le

1. Azzoguidi, n. 34; — Ange de Vicence, liv. I, ch. x.

jeune fils du comte de Toulouse aurait en apanage toutes les terres non conquises par les croisés, à la condition d'y maintenir ou d'y rétablir la liberté du culte catholique. Clause ratifiée par Raymond VI ainsi que par son fils Raymond VII, qui, en prenant possession de l'héritage paternel (1222) et au concile de Montpellier (1224), avait solennellement renouvelé les engagements de 1215. Mais esprit flottant et indécis, soucieux par-dessus tout de ses propres intérêts, l'ingrat pupille d'Innocent III promettait toujours et ne tenait jamais. Il favorisait même ouvertement les hérétiques, parmi lesquels se recrutaient ses principaux partisans (1).

Dans ces conjonctures difficiles, Foulques, l'intrépide évêque de Toulouse, et les fils de saint Dominique luttaient avec un courage indomptable pour la défense de la vérité. Avec saint Antoine, les Franciscains descendent à leur tour dans l'arène et s'y placent d'un bond au premier rang.

La question de la divinité de Jésus-Christ passionne tous les temps et se trouve au fond de tous les débats de l'humanité. Elle était le nœud des problèmes soulevés par le manichéisme. Aussi le premier soin du Bienheureux fut-il de faire resplendir au front du Sauveur l'inamissible auréole dont les hérétiques voulaient le dépouiller. Il montrait le Messie dominant tous les siècles, annoncé dans la Bible, se prouvant dans l'Évangile, régnant ensuite à jamais sur les générations par la foi et par l'amour, c'est-à-dire vrai Dieu et homme parfait, ayant droit aux adorations de l'univers. Il exposait le dogme, sans amertume, sans haine, excepté pour le vice et l'imposture, avec cette abondance de preuves et

1. Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, liv. 72.

cette chaleur communicative qui portent la conviction dans les esprits.

Les vieilles chroniques nous ont laissé, du prédicateur et de sa prédication, un tableau plein de grâce et de fraîcheur. « Son âme était un jardin fécondé par la rosée de la grâce, un parterre embaumé où s'épanouissaient ces fleurs du ciel qui se nomment l'humilité, la sagesse, l'esprit de pauvreté, la ferveur, une ferveur évangélique! On ne se lassait pas d'admirer son éloquence, l'élégance de ses manières, la noblesse de son caractère, sa douceur, son affabilité. En chaire, au confessionnal, avec les prêtres ou avec les fidèles, toujours et partout, il gardait cet esprit de prudence qui tient les rênes des vertus, et cet oubli de soi qui conquiert toutes les sympathies. En un mot, il était béni de Dieu et chéri des hommes (1). »

Jamais avec les pécheurs il ne désespérait du succès. Lorsque l'aveuglement de l'esprit était trop profond ou le voile des passions trop épais, il lui restait une dernière ressource : le miracle. Il y recourait souvent et s'en servait, comme Moïse de sa baguette mystérieuse pour fendre les rochers, c'est-à-dire pour attendrir les cœurs et en faire jaillir les larmes du repentir. Un peuple qui pleure, n'est-ce pas un peuple déjà revenu à Dieu?

Nous voudrions pouvoir suivre au jour le jour l'intrépide missionnaire dans ses différentes étapes, de Montpellier à Toulouse, assister aux joutes théologiques où il était le tenant de la divinité du Christ, et entendre les applaudissements des multitudes frémissantes. Mais non! Cette jouissance d'esprit nous est refusée. Ni les chroniques du moyen âge, ni les traditions locales ne nous permettent d'articuler aucun fait. Elles ne citent

1. Ms. de Lucerne. (R. P. Hilaire, *Saint Antoine de P.*, p. 84.)

qu'un seul nom de ville, Toulouse, et ne rapportent qu'un seul phénomène surnaturel, que nous étudierons plus loin; et encore faut-il ajouter que ce phénomène n'a pas trait à la conversion des Albigeois, mais au mystère de l'Assomption. Les détails de la lutte nous échappent; et après de longues recherches, nous en sommes réduit à répéter le cri désespéré d'un de nos devanciers, Siccò Polentone, écrivain du xv<sup>e</sup> siècle : « Nous ne connaissons pas la moitié des belles actions de notre héros. La plupart sont tombées dans l'oubli, soit faute de documents authentiques, soit par suite d'une déplorable négligence de la part des premiers biographes (1). »

Il ne nous est pas défendu pourtant, dans cette pénurie de documents, de hasarder quelques conjectures, avant d'arriver aux considérations générales sur la mission du célèbre Franciscain dans le Languedoc. C'est ce que nous allons faire. Nous cherchons; d'autres trouveront peut-être.

Saint Antoine ne fut que peu de temps de résidence à Toulouse, l'espace de trois mois environ. Faut-il, dans ce court intervalle, restreindre son champ d'action à la capitale du Languedoc? Nous le croyons, parce qu'elle était le boulevard du manichéisme et le poste d'honneur qui lui était assigné. Y fit-il quelques miracles? C'est probable, quoiqu'il nous soit impossible de rien préciser.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il accomplit la mission dont saint François l'avait chargé. Il prêcha, et il le fit avec d'autant plus de vigueur que le mal était plus grand, et « les bêtes fauves qui ravageaient la vigne du Seigneur (2) », plus malfaisantes.

1. « Pauca e multis inveni. Oblivio... delevit multa. » (Horoy, t. VI, p. 471.)

2. Wadding, ann. 1225, n. 14.

Ses procédés étaient ceux d'un apôtre qui veut exterminer le mal et sauver le pécheur. Il invitait les docteurs de l'hérésie à venir défendre leurs doctrines dans des conférences publiques; mais aucun d'eux ne se présentait, parce qu'ils n'osaient ni lui résister en face ni se mesurer avec lui. N'était-ce pas déjà l'aveu de leur défaite? L'orateur profitait de ce premier avantage pour percer à jour les mensonges de l'hérésie, faire toucher du doigt les abominables conséquences auxquelles elle conduisait, et démasquer l'hypocrisie des barons qu'attiraient au manichéisme, non l'amour de la vérité, mais l'appât des biens ecclésiastiques et une sacrilège cupidité. Peu à peu la lumière se faisait dans les esprits. Beaucoup venaient par curiosité, qui s'en allaient éclairés, convertis et repentants, et l'on peut appliquer à cette période de l'apostolat du Bienheureux ce que Surius et Wadding affirment d'une manière générale : « Les hérétiques, y compris les fauteurs même du manichéisme, rentrèrent en masse dans le bercail de l'unité catholique (1). »

Le dogme catholique était vengé. L'évêque Foulques tressaillait d'allégresse; les catholiques se sentaient renaître à l'espérance, et les dissidents de toutes nuances se redisaient les uns aux autres, avec stupeur, comment était apparu à Toulouse un homme puissant en œuvres et en paroles.

Après les labeurs de l'apostolat, les suaves consolations. Le 14 août, on devait lire à l'office de *Prime*, au couvent de Toulouse, le martyrologe d'Usuard qui, à propos de la belle fête du lendemain, faisait les réflexions suivantes : « L'Église ne s'est pas prononcée sur l'Assomption corporelle de la sainte Vierge. Elle préfère

1. Surius, c. xvii; Wadding, ann. 1225, n. 15. — « Egregius et famosus prædicator. » (*Analecta franciscana*, t. I, p. 258.)

une sage réserve à des légendes frivoles ou apocryphes. » Traiter de légende apocryphe une vérité certaine et constamment affirmée par la tradition ! Une expression si inconvenante blessait la conscience et les convictions du fervent serviteur de Marie. Aussi, quand sonna l'heure de *Prime*, était-il perplexe et agité. Devait-il, oui ou non, descendre au chœur ? S'absenter de l'office serait une infraction à la Règle ; écouter la page d'Usuard équivaldrait à un assentiment implicite contre lequel il protestait. Il ne savait quel parti prendre. La Vierge immaculée daigna consoler elle-même l'apôtre qui avait tant de fois publié ses grandeurs et l'excellence des prérogatives qui découlent de sa maternité divine. Elle lui apparut, au sein d'une clarté éblouissante, dans tout l'éclat de sa beauté. Il contempla des yeux de sa chair celle qui est plus brillante que les étoiles du firmament, plus limpide que le cristal, plus blanche que la neige des montagnes. Il entendit cette voix dont les célestes harmonies jettent les anges dans le ravissement. Marie lui disait avec douceur : « Sois sûr, ô mon fils, que ce corps qui a été l'arche vivante du Verbe incarné, a été préservé de la corruption et de la morsure des vers. Sois sûr également qu'il a été transporté le troisième jour sur l'aile des anges à la droite du Fils de Dieu où je règne. » Et chacune des syllabes qui tombaient de ses lèvres augustes, versaient d'ineffables lumières avec d'ineffables consolations. Quand elle eut disparu, il sembla au Bienheureux que toutes les délices du paradis avaient passé dans son âme. Toutes les délices du paradis, non ! Ce n'était qu'une goutte de la coupe enivrante des élus (1).

Il comprit que cette apparition n'était pas une faveur

1. Azévédo, *Vita del Taumaturgo*, liv. I, c. xii.

personnelle. Il parla, il rendit témoignage à la vérité, il fut l'apôtre et le chantre du glorieux mystère de l'Assomption, comme le Patriarche d'Assise était l'apôtre et le chantre de l'Immaculée Conception, et commenta avec plus d'assurance et d'énergie le magnifique verset que l'Église met sur nos lèvres dans la fête du 15 août :

« L'auguste Mère de Dieu a été élevée au ciel et placée au-dessus des chœurs angéliques. »

Aussi, un jour, quand l'Église définira cette vérité, quand elle évoquera de leur tombe les serviteurs de Marie et les défenseurs des croyances traditionnelles, elle citera, parmi les plus autorisés, le nom de saint Antoine de Padoue (1).

1. A Saint-Pierre de Rome, une mosaïque, reproduction exacte d'une peinture de Bianchi, exprime admirablement cette pensée. Elle représente la sainte Vierge célébrée par les deux Églises d'Orient et d'Occident. Et l'Église d'Orient est symbolisée dans son plus brillant docteur, saint Jean Chrysostôme; l'Église d'Occident dans saint François et saint Antoine de Padoue. — Il en est de même à Sainte-Marie-Majeure, dans la belle mosaïque de Jacques de Torrita représentant le couronnement de la sainte Vierge. Notre Bienheureux y figure à titre de témoin prédestiné et de héraut officiel du mystère de l'Assomption.

## CHAPITRE X

### LE GARDIEN DE PUY-EN-VELAY

(1225-1226)

Au mois de septembre 1225, celui qui était le marteau des Albigeois et leur plus terrible adversaire, était nommé Gardien du Puy-en-Velay (1). Il n'avait que trente ans; il était des plus jeunes, presque novice parmi ses frères. Mais ses talents jetaient déjà un tel éclat, et son esprit était si pondéré, que ses supérieurs n'hésitèrent pas à lui confier le gouvernement d'une maison de l'Ordre. Ils n'auront pas à regretter leur choix. Saint Antoine a été le marteau des hérétiques dans le Languedoc; il sera encore leur plus redoutable antagoniste dans le Velay et le Berry.

Gardien, personne ne sut mieux que lui allier le respect de la discipline religieuse aux condescendances réclamées par la charité fraternelle. Personne peut-être ne réalisa mieux le portrait du supérieur esquissé par le fondateur lui-même, et dont voici les deux traits principaux : « Soyez l'ennemi du péché et l'ami du pécheur, et que votre vie soit pour vos frères le miroir de la perfection religieuse (2). » Il fut, à l'intérieur des cloîtres, le miroir de la discipline régulière, comme il était au dehors le miroir de la vie apostolique.

1. Azzoguidi, n. 34; — Ange de Vicence, liv. I, ch. xii.

2. *Oeuvres de saint François d'Assise*, p. III, ch. xxvii.

Sa réputation d'orateur et de thaumaturge l'avait précédé dans le Velay. Elle lui ouvrait tous les cœurs ; car les populations de cette contrée étaient bien différentes de celles du Languedoc. Les montagnes d'Auvergne et les gorges profondes du Velay leur avaient servi de lignes de défense contre l'invasion de l'hérésie, et si le fanatisme albigeois et l'insurrection vaudoise avaient çà et là franchi ces remparts formés par la nature, ils n'avaient pas exercé de grands ravages. Les habitants avaient donc conservé la belle simplicité de leur foi, et l'homme de Dieu avait plutôt à guérir les plaies du cœur qu'à dissiper les ténèbres de l'esprit. Sa mission était plus facile. De plus, elle fut, dès le principe et jusqu'à la fin, entremêlée de miracles et de prophéties, de conversions et de coïncidences providentielles, qui ne pouvaient manquer de la rendre fructueuse.

Le premier fait signalé par la chronique est la conversion d'un notaire, homme aux mœurs plus que légères et au caractère violent. Toutes les fois que saint Antoine le rencontrait dans les rues du Puy, il s'arrêtait et s'inclinait profondément devant lui. Irrité de cette marque de déférence qu'il prenait pour une moquerie, le notaire évitait la rencontre de son prétendu insulteur ; mais un jour, surpris à l'improviste et voyant encore le Saint plier le genou devant lui, il s'emporte et lui dit : « Que signifient toutes ces simagrées ? Si je ne craignais la colère de Dieu, je te percerais de mon épée ! — Mon frère, répondit d'une voix calme et attendrie le disciple de saint François, j'envie votre bonheur. Je rêvais le martyr. Le Seigneur ne l'a pas voulu ; mais il m'a révélé que cette grâce vous était réservée. Quand donc cette heure bénie aura sonné pour vous, souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous l'a annoncée. » A ces mots, le notaire éclata de rire, tant la prédiction lui

paraissait insensée ! Cependant, quelques années après, Étienne III, évêque du Puy, partait avec un groupe de pèlerins pour visiter les Lieux saints et porter en Orient le flambeau de la foi. Le notaire, touché par la grâce et résolu à réparer ses scandales, se joignit à la pieuse caravane. Arrivé en Palestine, il ne craignit pas d'affirmer sa foi et de crier aux Musulmans que Mahomet n'était qu'un imposteur ; il fut arrêté et condamné à mort. Pendant qu'il marchait au supplice, il se souvint de la prophétie du Bienheureux et en fit part aux Franciscains qui l'exhortaient au martyre (1).

Un autre jour, dans la même ville du Puy, une dame de qualité, sur le point de devenir mère, se recommandait aux prières de saint Antoine : « Ayez confiance et réjouissez-vous, lui répondit-il par suite d'une soudaine inspiration. Le Seigneur vous donnera un fils qui, Frère-Mineur et martyr, illustrera l'Église. » La prédiction s'accomplit de tout point. Lorsque Philippe (c'était le nom du fils de cette dame) eut grandi, il s'enrôla dans la milice franciscaine, traversa les mers pour travailler à la conversion des Sarrasins, fut saisi au camp d'Azot avec près de deux mille chrétiens, et déploya dans cette circonstance un courage surhumain. Comme les autres captifs affirmaient qu'ils suivraient son exemple, il demanda à être décapité le dernier, afin de pouvoir les soutenir dans ce rude combat. A mesure qu'ils tombaient, on lui coupait les jambes, les bras, la langue. Lorsque le glaive du bourreau eut achevé son œuvre, tous ses compagnons étaient rendus au ciel (2).

Ame magnanime que n'arrêtait aucune considération personnelle, l'intrépide missionnaire ne craignait pas plus de dire la vérité aux grands qu'aux petits, aux

1. Wadding, ann. 1227, n. 17.

2. *Lib. miracul.*, c. III, n. 27.

prélats qu'aux simples fidèles, lorsque l'honneur de l'Église ou le bien des âmes l'exigeaient. C'est ce qui eut lieu à Bourges, deux mois à peine après son arrivée dans le Velay. Le 30 novembre de cette même année 1225, un concile national s'était réuni à Bourges, sous la présidence du cardinal de Saint-Ange, légat du Saint-Siège. On y devait traiter les deux questions capitales du temps : la pacification du midi et l'extinction de l'hérésie albigeoise. Six archevêques, une centaine d'évêques, une foule d'abbés mitrés et de prieurs y étaient présents, ainsi que les deux compétiteurs, Raymond VII et Amaury de Montfort (1). Le plus célèbre orateur de l'époque avait été invité à prendre la parole. Cet orateur n'était autre que le nouveau Gardien du Puy-en-Velay. Il est probable qu'il fit le discours d'ouverture. Avec quels accents d'amour il parla de l'Église, de ses magnificences, de ses douleurs ! On entend comme un écho de sa voix dans un de ses sermons où il exalte « le Fils de l'homme, soleil des intelligences, beauté souveraine, sans ombre ni déclin, et l'Église, chef-d'œuvre surnaturel de ses mains, sainte de la sainteté de son Époux, seule toujours féconde et seule engendrant des saints (2) » ; sermon qu'il termine par cette virulente apostrophe : « Malheur au pasteur infidèle qui égorge ses brebis ! Malheur au pasteur mercenaire qui ne les défend pas contre les attaques des loups dévorants ! »

Au milieu de son allocution, il eut une illumination soudaine et sut par révélation que l'archevêque de Bourges, Simon de Sully, était un de ces pasteurs pusillanimes, un de ces chiens muets dont parle l'Écriture

1. Rohrbacher, *Hist. de l'Église*, liv. LXXII ; et Jager, *Hist. de l'Église*, t. IX, p. 180.

2. *Serm. de dom. II post Pascha.* (J. de la Haye, p. 287.)

sainte et qui n'aboient pas à l'approche de l'ennemi. Obéissant au souffle divin qui le poussait, et se tournant vers le prélat : « C'est à vous qui portez la mitre, lui dit-il, c'est à vous que je m'adresse » ; et répondant aux doutes et aux remords de sa conscience, il cita, pour établir sa thèse, des textes bibliques si clairs, si décisifs, que le coupable sentit à la fois la lumière descendre dans son esprit et le repentir dans son cœur. La session terminée, il se jeta aux genoux du Franciscain, lui découvrit avec sincérité les plaies de sa conscience et se releva tout en larmes, transformé et reconnaissant; et du vainqueur et du vaincu, le plus heureux était encore le moine qui, en sauvant le pasteur, avait sauvé le troupeau (1).

A Bourges, il eut encore une autre consolation : il convertit un Juif nommé Guillard (2), un de ces fils d'Israël qui, alors comme aujourd'hui, prenaient dans tous les centres importants la tête du mouvement antichrétien. C'était, au témoignage des chroniques du temps (3), un des plus acharnés parmi les ennemis des croyances catholiques. Les discours de saint Antoine l'avaient ébranlé, mais sans le convaincre entièrement. Il eut, un jour, une longue discussion avec l'apôtre, au sujet du dogme, inadmissible selon lui, de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. « Eh quoi! répliquait le savant apologiste, le Sarrasin croit à la parole de Mahomet; le philosophe au témoignage d'Aristote; et vous, israélite, vous refusez de croire à l'affirmation si nette et si lumineuse de l'Homme-Dieu (4)? »

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 15.

2. *Cum Hæbræo quodam nomine Guialdo*. (Wadding, ann. 1225, n. 15.) — Wadding écrit Guiald. On dit plus communément Guillard ou Guyard.

3. Wadding, loc. cit.; et *Lib. miracul.*, c. II, n. 5.

4. J. de la Haye, *Opera S. Ant., S. de Dom. in Passione*, p. 209.

Poussé à bout par cette vigoureuse argumentation, l'incrédule répétait l'éternelle objection du scepticisme : « Croire ne me suffit pas ; je voudrais voir ! » Et comme ses ancêtres, il demandait un miracle. Et quel miracle ! « Frère Antoine, dit-il au Bienheureux, si vous pouvez démontrer par un phénomène sensible ce que vous démontrez par le raisonnement, j'abjurerais mes croyances et embrasserais les vôtres. Y consentez-vous ? — Certainement, répondit l'apôtre avec une assurance dont son interlocuteur ne pénétrait pas le motif. — J'ai une mule, reprit le Sémite ; je l'enfermerai et la laisserai à jeun pendant trois jours. Au bout de ces trois jours, je l'amènerai sur la place la plus spacieuse de la ville, en présence de tous les habitants, et lui présenterai de l'avoine. De votre côté, vous apporterez l'hostie qui, selon vous, contient le corps de l'Homme-Dieu. Si la mule dédaigne l'avoine pour se prosterner devant l'ostensoir, je me déclarerai catholique. »

Le défi était solennel ; le Franciscain l'accepta. Le zèle a de ces audaces, quand le salut des âmes est en jeu. Dans l'intervalle, l'apôtre s'y prépara par le jeûne et la prière. Au jour indiqué, Guillard débouchait sur la place publique, conduisant sa mule et entouré d'une tourbe de sectaires qui jouissaient d'avance du spectacle de la confusion de leur antagoniste. Du côté opposé arrivait le Bienheureux portant dans ses mains l'ostensoir d'or et l'Agneau triomphateur, les yeux voilés par la modestie, le cœur encore tout rempli de l'ivresse des saints mystères qu'il venait de célébrer ; derrière lui, la masse des fidèles chantant des hymnes à l'Eucharistie. Au milieu de la place, il s'arrête, impose le silence ; et se tournant vers la mule, il lui parle en ces termes : « Au nom de ton Créateur, que je porte quoiqu'indigne dans mes mains, je t'enjoins, je te com-

mande, ô être privé de raison, de venir immédiatement te prosterner devant Lui, afin que les incroyants reconnaissent par là que toute la création est soumise à l'Agneau qui s'immole sur nos autels. » En même temps, on offre à la mule la pâture que réclamait sa faim ; mais elle, docile à la voix du thaumaturge et sans toucher à l'avoine, s'avance et plie les genoux devant l'ostensoir, dans l'attitude de l'adoration. Les catholiques applaudissent et se sentent affermis dans leurs croyances ; les sectaires sont confondus et se cachent, ne pouvant résister ni à la puissance du thaumaturge qui commande aux éléments, ni à la vigueur de sa dialectique ; ceux qui doutaient, ceux qui cherchaient sincèrement la vérité, reviennent au symbole catholique. Le propriétaire de la mule fut du nombre de ces derniers. Il avait résisté au raisonnement ; il ne résista pas au miracle. Il avoua loyalement sa défaite et, fidèle à sa promesse, abjura publiquement ses erreurs. La religion triomphait (1).

Cette victoire, la plus noble qu'un homme puisse remporter, eut un grand retentissement dans toute la contrée et amena d'heureuses conséquences que Wadding nous fait connaître (2). Converti et baptisé, l'ancien talmudiste manifesta hautement sa reconnaissance. Il érigea, sur l'emplacement même du miracle, un monument commémoratif d'une magnificence remarquable, l'église Saint-Pierre qui est encore debout aujourd'hui. Mieux encore : animé d'une flamme nouvelle, à l'exemple du centurion de l'Évangile, il fit du prosélytisme, instruisit sa famille et la fit entrer tout entière, malgré les colères judaïques, dans le sein de l'Église catholique. Le mouvement religieux s'accrut dans le Berry, et

1. *Lib. miracul.*, c. 1, n. 5.

2. *Annal. Min.*, ann. 1225, n. 15.

« les bêtes fauves », les fauteurs de l'hérésie albigeoise, rentrèrent dans l'ombre et le silence.

Ainsi la victoire du Saint était complète, ou plutôt la victoire du divin Rédempteur; car c'est Lui qui s'affirmait de nouveau, en face du manichéisme, le maître de la création, le docteur de la vérité, le triomphateur de l'enfer. C'est Lui qui rentrait dans les intelligences et y ressaisissait l'empire qui lui appartient de droit et dont il n'est jamais impunément dépossédé.

Ce fut à l'occasion du miracle de la mule, des nombreuses conversions qui en furent la suite, du désarroi qu'il jeta dans le camp des Manichéens, que saint Antoine reçut le glorieux surnom de *Marteau de l'hérésie* (1).

La scène de Bourges occupe une grande place dans l'histoire de notre héros. Voilà pourquoi nous l'avons racontée tout au long. Il reste un point secondaire que nous n'avons pas touché, pour ne pas interrompre le fil du récit, un point controversé sur lequel il est bon d'apporter les lumières de la critique : c'est le lieu du prodige.

Le miracle en lui-même est un fait indubitable; mais ses historiens ne sont pas d'accord sur le nom de la ville qui en fut le théâtre. Les uns, avec Sicco Polentone, désignent Toulouse; les autres, tels que Marc de Lisbonne, Azzoguidi, Azévêdo et Luigi Lenti, penchent pour Rimini, quelques-uns avec la restriction suivante : « Certains auteurs réservent cet honneur à Toulouse. » N'osant dirimer ce conflit, les Bollandistes se servent d'une expression extrêmement vague : « Dans la région toulousaine. » Parmi les modernes, la plupart insinuent que le saint thaumaturge renouvela plusieurs fois le

1. *Indefessus hæreticorum malleus.* (Surius, c. xvii.)

même prodige. Autant d'opinions hasardées, autant de prétentions sans fondement.

Une seule ville, en effet, peut revendiquer la gloire que lui disputent Toulouse et Rimini. Une seule ville, Bourges, possède des titres sérieux, une tradition constante, des témoignages irrécusables. C'est pour la capitale du Berry que se prononce, en connaissance de cause et après avoir mûrement étudié la question, un docteur de l'Université de Paris, Pierre Rosset, poète parisien du xv<sup>e</sup> siècle; et après lui, Wadding dans les annales des Mineurs, Benoît Mazzara dans son *Légendaire franciscain*. Si nous interrogeons les monuments lapidaires, ils ne parlent pas avec moins de force en faveur de la susdite cité. Toulouse n'offre pas le moindre vestige de cet événement, pas une pierre, pas une inscription; Rimini ne parle que du discours aux poissons de l'Adriatique. Bourges seule montre un témoin de ces temps, un témoin six fois séculaire, l'église Saint-Pierre le Guillard, consacrée en 1231 par Simon de Sully : édifice d'un beau style ogival et de proportions qui répondent parfaitement aux descriptions de Pierre Rosset et de Wadding. Elle pourrait citer encore, à l'appui de ses revendications, le bloc de pierre retrouvé en 1850 sous le maître-autel et représentant une mule agenouillée et mutilée, bloc malheureusement enfoui dans le mur de façade du sanctuaire.

Fondé sur la tradition et sur les monuments publics, un célèbre prédicateur du siècle dernier, le P. Lejeune, prêchant à Toulouse même, ne craignait pas d'affirmer du haut de la chaire, sans que personne protestât, les droits de Bourges, et de Bourges seule, à l'honneur d'avoir été le théâtre du prodige eucharistique en question. C'est donc un fait désormais acquis à l'histoire, que le miracle de la mule s'est opéré dans cette

ville et qu'il faut écarter Toulouse aussi bien que Rimini (1).

En dehors des deux scènes mémorables qui ont fixé notre attention, nous n'avons rien de précis sur le séjour du Bienheureux dans la capitale du Berry. Quelle part prit-il aux travaux du concile? Émit-il son opinion dans l'affaire des deux prétendants? Pressa-t-il les évêques de se déclarer en faveur des comtes de Montfort? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, l'assemblée se sépara sans avoir terminé le litige, et ce ne fut que l'année suivante, au concile provincial de Paris (30 janvier 1226), que le roi Louis VIII, las d'être joué par Raymond VII, se décida enfin à prendre la croix et à déployer l'oriflamme de saint Denys, pour mettre un terme aux soulèvements du Languedoc.

Œuvre de pacification sociale à laquelle notre héros apporte son concours, mais avec des armes bien différentes, la douceur et la persuasion. Toujours debout, toujours sur la brèche, sa voix se fait entendre successivement à Châteauroux, à Brioude, à Aurillac; et partout, sur son passage, les populations s'ébranlent, les pécheurs se réconcilient, les vocations affluent, et avec elles il fonde de nouveaux foyers de vie apostolique.

Au mois de septembre 1226, il suspendait un instant ses courses apostoliques, pour assister, avec les autres supérieurs des couvents de France, au Chapitre provincial d'Arles, présidé par Jean Bonelli de Florence. Les plus anciens comme les plus jeunes se pressaient autour de celui qui était la gloire de l'Ordre. Ils le félicitaient à l'envi des rudes coups qu'il avait portés à l'hydre de l'hérésie albigeoise. Pour lui, il était à l'aise

1. Nous déclarons rétracter ici ce que nous avons avancé à ce sujet dans notre première édition. — Consulter les *Annales franciscaines*, t. VIII, p. 592 et 624, et t. IX, p. 258.

au milieu de leurs plus chaleureux compliments : comme le patriarche d'Assise, son modèle, il rapportait tout à Dieu.

Le 14 septembre, invité par Jean Bonelli à prendre la parole, il prêcha sur la fête du jour, l'Exaltation de la Croix, et prit pour texte le titre même de la Croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Pendant qu'il parlait, le vénéré fondateur, saint François, apparut au Fr. Monald, le visage radieux, les mains étendues, bénissant avec effusion l'orateur et son auditoire. En ce moment, tous se sentirent intérieurement fortifiés et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'amour de Jésus crucifié. François, alors au palais épiscopal d'Assise, avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, « symbole, disait-il, de l'étroite union qui l'attachait à ses disciples (1). »

Talents et faveurs célestes, tant de mérites réunis ne désignaient-ils pas le thaumaturge portugais aux suffrages de ses frères? Leur vote fut la traduction de ce sentiment; car ils l'élurent à l'unanimité custode de Limoges (2) : custode, c'est-à-dire supérieur de deux ou trois couvents relevant de cette ville, avec charge de maintenir la discipline au dedans, de prêcher au dehors, de ranimer partout la foi et la ferveur, sans négliger la diffusion de l'Ordre.

Gouverner une province en fondation est toujours difficile. Antoine ne sera pas au-dessous de sa tâche. Mais deux événements importants vont, dès son entrée en charge et malgré lui, le mettre plus en relief et imprimer un nouvel essor à son activité : la mort de saint François et la croisade de Louis VIII.

Une quinzaine de jours après son élection, en effet, le

1. Bonav., c. xi; Azzoguidi, n. 36.

2. Azzoguidi, n. 34.

3 octobre 1226, le fondateur, le Patriarche d'Assise, rend sa belle âme à Dieu, parmi les doux ramages de ses sœurs les alouettes et les mélodieux concerts de ses frères les anges. Élisée avait hérité du manteau d'Élie. Antoine héritera du manteau de François, non seulement d'une part de son autorité, mais de ses vertus, de son humilité, de sa douceur, de son zèle. Thaumaturge presque à son égal, apôtre non moins intrépide, orateur plus fécond et plus entraînant, c'est lui qu'on invoquera pour conjurer le péril social et désarmer les haines irréconciliables.

A la même heure se déroulent les scènes de la courte épopée militaire dont Louis VIII est le héros. Ayant pris la croix au concile de Paris, il marche résolument contre les Albigeois, soumet Lyon et Avignon, s'avance jusqu'aux portes de Toulouse et se voit arrêté par la mort au milieu de ses succès (8 novembre 1226). C'est dire que le Bienheureux arrive en Auvergne au plus fort de la mêlée. Mais quoique toutes ses sympathies soient pour le roi de France, qui représente ici le droit et la justice, il n'abordera pas la question politique. A Limoges comme à Toulouse, il fera l'œuvre de Dieu, l'œuvre d'un apôtre et d'un pacificateur, avec moins d'obstacles et plus d'éclat.

L'Auvergne, qui occupera le tiers de ses trois années de séjour en France, sera sa terre de prédilection. Il y versera plus abondamment ses sueurs; il y sèmera plus de miracles, et ses miracles seront toujours autant de bienfaits dont le pays conservera un souvenir ineffaçable. Les phénomènes surnaturels seront même nos seuls jalons pour suivre ses traces à Limoges et dans le centre de la France; car, à notre grand regret, ses biographes négligent tout le reste, pour ne relever que les actes du thaumaturge, et encore le font-ils sans mettre

de suite ni d'enchaînement dans leur récit. Le merveilleux dominera donc, mais un merveilleux authentique, certifié par des hommes éclairés et dignes de foi.

Entrons, avec notre héros, dans le nouveau champ ouvert à son zèle, et jetons hardiment la faucille dans la gerbe d'or de ses travaux apostoliques.



## CHAPITRE XI

### LE CUSTODE DE LIMOGES

(1226-1227)

En 1226, les Cordeliers étaient déjà depuis trois ans établis à Limoges. Leur résidence était voisine de l'église Saint-Paul (1). Ils n'avaient pas été sans parler du grand apôtre qui venait de remuer la Provence et le Languedoc. Aussi, à son arrivée, la ville de Limoges lui fit-elle une de ces réceptions triomphales qu'explique la foi de l'époque. On voulait le voir, l'entendre, toucher le bord de ses vêtements. A peine avait-il posé le pied dans la ville, raconte la chronique de l'abbaye de Saint-Martin de Limoges, qu'il prêchait au cimetière Saint-Paul (2), à l'occasion de la commémoration des morts ou de quelqu'autre cérémonie funèbre. Son discours dut faire impression; car, la chronique du monastère bénédictin ne jugea pas indigne d'elle de nous signaler le texte qu'il avait développé dans la circonstance. C'était le verset suivant des psaumes du roi-prophète : « Au soir  
« la tristesse; au matin la joie (3). » L'orateur sut tirer

1. *Saint Antoine de Padoue en Limousin*, par Arbellot. — Arbellot cite le manuscrit de Bernard Itier, bibliothécaire de Saint-Martial.

2. Bibl. nation., ms. n. 5452.

3. Bibl. nat., ms. 11.019, fol. 38.

de cette antithèse des applications ingénieuses, des tableaux pleins d'animation, dont il a emporté le secret dans la tombe. Nous retrouvons dans ses notes (1) le même texte et très probablement la synopse de son allocution. « Il y a, dit-il, trois soirs et trois matins, « trois deuils et trois allégresses : trois soirs, la chute « de nos premiers parents, la mort du Christ et notre « propre mort ; trois matins, la naissance du Messie, sa « résurrection et la nôtre. »

C'est par ce discours, aux grandes envolées, que l'infatigable missionnaire prenait possession de la terre du Limousin. Le lendemain, c'était l'abbaye elle-même qui réclamait sa présence. Il y prononça, sur l'excellence de l'institution monastique, une allocution étincelante de grâce et de poésie, pareille à ces miniatures qui enjolivent les manuscrits du moyen âge. Nous la transcrivons ici en entier, parce qu'elle nous révèle son genre d'éloquence en même temps que la fécondité de son génie. Est-il téméraire, de notre part, d'espérer qu'elle captivera l'âme de nos lecteurs, comme elle a captivé la nôtre (2)?

« Qui me donnera des ailes comme à la colombe, s'écriait le grand orateur, et je volerai à mon asile et m'y reposerai en paix. Tel est le cri d'une âme fatiguée du monde et soupirant après la solitude et le saint repos de la vie du cloître.

« O vie religieuse, c'est de toi que parlait le Prophète, quand il disait : *Quittez les cités, habitants de Moab, allez habiter le rocher, et soyez comme la colombe qui fait son nid au plus profond du creux de la pierre.*

1. J. de la Haye, s. in dom. XVII post Trinit., p. 292.

2. *Expositio in Psalmos*, S. 98, Horoy, p. 819. — Nous avons emprunté au R. P. Henri de Grèzes sa traduction. (*Le Sacré-Cœur*, p. 53.)

« *Quittez les cités*, c'est-à-dire les vices qui les déshonorent, le tumulte qui y empêche les âmes de s'élever jusqu'à Dieu et même de penser à lui. Quittez les cités; car le Seigneur a dit : *Je suis le Saint, et je n'entrerai point dans la ville. J'y ai vu l'iniquité et la contradiction. Jour et nuit l'iniquité se promène tout autour d'elle sur ses murs; au milieu d'elle, on trouve les labeurs et l'injustice; l'usure et la fourberie ne peuvent disparaître de ses places publiques.* On y trouve l'iniquité contre Dieu et le prochain; contradiction contre le prédicateur de la vérité; labeur dans les ambitieuses sollicitudes du siècle; injustice dans les œuvres, fourberie dans les relations, usure dans les transactions, etc.

« *Habitants de Moab*, c'est-à-dire du monde, plein d'orgueil comme Moab. Tout est orgueil dans le monde: orgueil de l'esprit qui ne veut pas s'humilier devant Dieu; orgueil de la volonté qui refuse de se soumettre à la volonté de Dieu; orgueil des sens qui s'insurgent contre la raison et la dominant... Mais quitter le monde, est-ce assez? S'éloigner du tumulte des cités, s'abstenir de leurs vices ne doit pas suffire à l'âme religieuse. Voilà pourquoi le Prophète ajoute :

« *Établissez votre demeure dans la pierre.* Or la pierre, c'est Jésus-Christ. Établissez-vous en lui; qu'il soit le terme de vos pensées, l'objet de vos affections. Jacob dans le désert se reposa sur la pierre et s'endormit, et dans son sommeil il vit le ciel ouvert; il conversa avec les anges, il fut béni du Seigneur. Ainsi en sera-t-il de toute âme qui établit en Jésus-Christ son unique repos. Elle verra les clartés du ciel, elle sera en société avec les anges, elle sera bénie comme Jacob, au septentrion et au midi, à l'orient et au couchant. Au nord, c'est le souffle divin mortifiant la chair et ses convoitises; à l'orient, c'est la lumière de la foi et des

bonnes œuvres; au midi, c'est le plein rayonnement de la sagesse et de la charité; au couchant, c'est la disparition complète des vices. Quant à l'âme qui ne repose pas sur la pierre, elle n'a aucune bénédiction à espérer.

« *Et soyez comme la colombe qui établit son nid au plus profond du creux de la pierre.* Si Jésus-Christ est la pierre, le creux de la pierre où l'âme religieuse doit se réfugier, c'est la plaie du côté de Jésus-Christ. N'est-ce pas à cet asile choisi que le divin Époux appelle l'âme religieuse, quand il lui dit dans le cantique : *Lève-toi, ma colombe, mon amie, mon épouse; hâte-toi de venir dans les ouvertures du rocher, dans les profondeurs de la pierre.* (Cant., II, 13-14.) Le divin Époux parle des creux multiples de la pierre; mais il parle aussi de la grotte profonde (caverna macerix). Il y a dans sa chair de nombreuses blessures, et il y a la plaie de son côté; celle-là mène à son cœur, et c'est là qu'il appelle l'âme dont il fait son épouse. Il lui a tendu les bras, il lui a ouvert son côté et son cœur, pour qu'elle vienne s'y cacher.

« En se retirant dans les profondeurs de la pierre, la colombe se met à couvert des poursuites de l'oiseau ravisseur; en même temps, elle se ménage une demeure tranquille où elle repose doucement, où elle roucoule en paix. Et l'âme religieuse trouvera dans le Cœur de Jésus, avec un asile assuré contre toutes les machinations de Satan, une délicieuse retraite.

« Ne restons donc pas à l'entrée de la grotte, allons au plus profond. A l'entrée de la grotte, aux lèvres de la plaie, nous trouvons, il est vrai, le sang qui nous a rachetés. Il parle, il demande miséricorde pour nous. Mais là ne doit pas s'arrêter l'âme religieuse. Lorsqu'elle a entendu la voix du sang divin, qu'elle aille jusqu'à la source de laquelle il découle, au plus intime

du Cœur de Jésus. Là, elle trouvera la lumière, les consolations, la paix, des délices ineffables.

« *Et dans ce creux le plus profond de la pierre, soyez comme la colombe qui construit son nid.* La colombe bâtit son nid avec des pailles qu'elle recueille de çà et de là. Et nous, avec quoi construirions-nous notre demeure dans le Cœur de Jésus? Ce divin Sauveur, en nous donnant très miséricordieusement le lieu où nous établirons notre demeure, nous donne aussi les matériaux pour la construire. O âme religieuse, colombe aimée du Christ, vois ces brins de paille que le monde foule aux pieds! Ce sont les actes des vertus du Sauveur, ton Époux, et dont lui-même te donne l'exemple : humilité, mansuétude, pauvreté, patience, mortification. Le monde les méprise comme des pailles inutiles ; et c'est cependant par elles que tu t'établiras pour jamais dans le creux profond de la pierre, dans le Cœur de Jésus. »

Les Bénédictins du mont Soubase avaient accueilli avec respect le Patriarche séraphique et lui avaient fourni son premier lieu de prière. Leurs frères de Limoges entourèrent de la même vénération son disciple privilégié et lui prêtèrent également leur appui (1). Son passage dans leur monastère est mentionné comme un événement, et c'est à eux que nous devons la connaissance de leurs premières relations avec lui.

Cependant le custode ne négligeait pas la direction des religieux confiés à sa sollicitude. Il affermissait les bons ; il réchauffait l'ardeur des tièdes ; il avait pitié de ceux qui chancelaient. L'un de ces derniers, un novice

1. Saint Antoine, abandonnant le quartier de Saint-Paul, s'installa avec ses frères dans un local dépendant de l'abbaye de Saint-Martin. (Chronique de Pierre Coral, abbé de Saint-Martin de Limoges, Bibl. nation., ms. n. 5452, fol. cix).

nommé Pierre, cédant à une pensée de découragement, songeait à rentrer dans le siècle. Perdre sa vocation est toujours un malheur, quelquefois un désastre irrémédiable. Le Bienheureux fut averti par révélation de la tentation et des angoisses intérieures du novice. Il alla le trouver, le réconforta et lui dit, en lui soufflant dans la bouche : « Reçois l'Esprit de force et de sagesse. » Aussitôt le novice tomba comme mort, pendant que son âme était ravie en extase et transportée parmi les splendeurs du ciel. Lorsqu'il eut repris ses sens, il voulut redire les célestes merveilles que son esprit avait contemplées ; mais le Saint l'en empêcha. La flèche de la tentation était émoussée, et le novice devint un religieux exemplaire (1).

Les faits de ce genre ne sont pas rares ; mais comme celui-ci nous révèle bien les richesses d'un cœur délicat et compatissant ! Comme il nous aide à comprendre l'homme public, l'homme qui a saisi du premier coup d'œil le grand mal de ces populations, l'oubli de leurs destinées éternelles, l'homme qui veut les réveiller de leur sommeil fatal et les sauver à force d'amour ! Les brûlantes ardeurs de sa charité, voilà la clef des sublimes audaces de son zèle.

A Limoges, ses prédications excitèrent un enthousiasme indescriptible. Il lui fallut bientôt prêcher en plein air ; car aucune église n'était assez vaste pour contenir les foules accourues pour l'entendre. Un jour, pendant qu'il les haranguait sur la place des Arènes, les nuages s'amoncellent, les éclairs sillonnent la nue, l'orage éclate sur la ville. Les auditeurs, effrayés, commencent à s'enfuir. Le Saint, toujours confiant dans la bonté de Celui qui l'a envoyé, les retient et leur crie :

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 3.

« Ne craignez rien ; la pluie ne vous atteindra pas. » Ils défèrent à son avis et remarquent que, selon sa promesse, il ne tombe pas une goutte d'eau sur la place des Arènes, pendant que l'averse inonde le reste de la cité (1).

Le thaumaturge ne refusait rien aux âmes droites et loyales qui sollicitaient le secours de ses prières. En voici un exemple frappant. Une dame de Limoges était grande bienfaitrice des Frères-Mineurs. Son mari le lui reprochait durement, et un jour, dans un accès de colère et de jalousie, il alla jusqu'à lui arracher les cheveux. Désolée, mais non déconcertée, elle manda le charitable thaumaturge, lui raconta les sévices dont elle venait d'être l'objet, et le supplia de restituer à son front sa parure naturelle. La demande parut singulière au Bienheureux, et un sourire, qui ressemblait à une dénégation, effleura ses lèvres. Mais se laissant toucher par les larmes de cette dame, il se jeta à genoux, et pendant qu'il priait, la chevelure renaissait comme d'elle-même, sous l'action d'un doigt invisible. Ce qui vaut mieux encore, le mari stupéfait, repentant, se réconcilia avec son épouse et voua au Franciscain une affection qui ne se démentit pas (2).

A Limoges, le nom de saint Antoine était acclamé ; il en sera bientôt de même dans toute la région.

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 16 ; et *Chronique de Jean Rigaud (Saint Antoine en Limousin)*, par Arbello, p. 68). A Limoges, et non à Bourges, comme le prétend Surius (c. xxvi).

2. *Ibid.*, c. II, n. 11.

## CHAPITRE XII

### LE SEMEUR DE MIRACLES

(1226-1227)

Toutes les villes du Limousin se disputaient l'honneur de posséder le puissant thaumaturge. Il accédait à leur requête, quand il le pouvait, dépensant ses forces sans compter et semant les miracles sur ses pas.

A Saint-Junien, il annonça à l'avance que la chaire improvisée d'où il parlait, serait renversée, mais que, malgré les efforts de Satan et de ses suppôts, il n'en résulterait rien de fâcheux. La prédiction s'accomplit. L'estrade s'écroura avec fracas au commencement de son discours ; mais personne ne fut blessé (1).

A l'abbaye de Solignac, il récompensa par une faveur spirituelle la généreuse hospitalité que lui fournissaient les fils de saint Benoit. Un pauvre moine du monastère, souffleté comme saint Paul par le démon du vice impur, ne pouvait goûter de repos ni le jour ni la nuit. Il ouvrit son âme au puissant thaumaturge, qui le revêtit de sa tunique. L'ombre de saint Pierre guérissait les malades. La robe de saint Antoine ne fut pas moins efficace. De cette robe sanctifiée au contact d'une chair virginale, se dégagèa une vertu qui apaisa l'orage des

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 14.

sens et délivra pour toujours le moine agenouillé à ses pieds (1).

Ailleurs, c'est un pauvre pécheur tellement suffoqué par l'émotion et le repentir de ses fautes, que la voix lui manque pour les accuser. « Va, lui dit le Saint, et écris-les sur une feuille de parchemin. » Le pénitent obéit; puis il revient au bout d'une heure, rapportant sur une feuille trempée de ses larmes la longue liste de ses iniquités. Mais à mesure qu'il les déclare, un ange les efface; et quand il est arrivé à la fin, sa page est blanche et sans tache. Il n'y inscrira plus désormais que des œuvres saintes et de pures affections (2).

Partout, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, l'invincible champion des droits de Dieu suscitait un mouvement extraordinaire. De tous les rangs de la société on accourait vers lui. Toutes les misères physiques et morales faisaient appel à son dévouement. Tous le bénissaient, surtout les petits, les déshérités, les malades, les pécheurs. Wadding mentionne tout particulièrement l'empressement des mères, l'enthousiasme des femmes en général. Douées d'un instinct religieux plus profond que l'homme, elles se pressaient autour de sa chaire, secouraient sa pauvreté, ou le défendaient contre les calomnies des Manichéens. En retour, il consolait leurs tristesses, relevait leurs défaillances, bénissait leurs enfants et prodiguait pour elles ses plus beaux miracles, les plus touchants, parce qu'ils ont rapport à ce qu'il y a de plus délicat : le deuil d'une mère !

Une femme du peuple préparait un bain pour son enfant. Apprenant l'arrivée du Bienheureux dans son village, elle se leva pour le voir et l'entendre. Dans sa

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 10.

2. *Ibid.*, c. III, n. 25.

précipitation, elle déposa son petit enfant dans une chaudière d'eau bouillante, au lieu de le déposer dans le bain d'eau tiède. En revenant du sermon, elle eut le pressentiment de sa méprise, accourut plus morte que vive et trouva, en effet, son fils dans la chaudière, mais le visage souriant, sans la moindre lésion, sans la moindre brûlure (1).

Dans un autre endroit, une dame, au retour d'une instruction donnée par l'apôtre du Limousin, trouva son enfant mort dans son berceau. Qu'on juge de sa douleur, en face d'une catastrophe si cruelle, si inattendue ! Une pensée d'espérance pourtant lui traversa l'esprit : pourquoi le puissant thaumaturge ne lui rendrait-il pas son enfant ? Elle retourna vers lui, éplorée mais confiante, et de son cœur brisé partit ce cri maternel : « Mon fils est mort ! Ayez pitié des larmes d'une mère ! — Allez, répondit le Saint d'un ton inspiré ; le Seigneur aura pitié de vous. » Elle croit à sa parole, revient en hâte sur ses pas et trouve, en effet, son fils non seulement ressuscité, mais frais et rose, plein de vie et jouant avec de petits cailloux (2).

C'est à travers ces merveilles et d'autres semblables que l'apôtre parcourait les environs de Limoges. Il semait la grâce et les faveurs célestes, comme le laboureur sème le froment, à pleines mains : si bien que le peuple ne l'appelait plus dans son langage pittoresque que *le semeur de miracles*, et que cette expression devait se retrouver un jour, sous une forme plus brillante, sur les lèvres du pontife appelé à le canoniser (3).

Pour lui, quand il avait terminé sa mission dans un

1. *Lib. miracul.*, c. III, n. 22.

2. *Ibid.*, loc. cit., n. 23.

3. *Miraculorum fulgoribus illustrat Ecclesiam universalem.* (Bulle *Cum dicat*, *Acta SS.*, p. 214.)

endroit, il continuait sa course à travers les frimas et les neiges, nu-pieds, toujours oublieux de lui-même, toujours à la recherche des brebis égarées. Consolateur des âmes, il était lui-même consolé par le spectacle du bien qu'il leur faisait; il l'était aussi quelquefois, comme à Châteauneuf, par Celui qui mêle, quand il lui plaît, les joies aux sacrifices.

Il était descendu un soir chez le seigneur de Châteauneuf, qui, « ayant de particulières tendresses pour lui et pour son Ordre », selon les naïves expressions d'un chroniqueur limousin (1), lui avait gracieusement offert l'hospitalité. Retiré dans sa chambre, il prolongea sa veille bien avant dans la nuit. Tout à coup, il se sentit enveloppé d'une clarté surnaturelle, plus vive que la lumière du soleil sans être éblouissante; et l'amant des humbles se découvrit à lui, non avec sa couronne d'épines et son front ensanglanté, mais sous la forme d'un enfant resplendissant de grâce et de douceur. O bonheur d'Antoine! Qui nous dira les frémissements de sa chair éperdue, en face de la sainteté infinie? Qui nous dira les jubilations de son cœur, lorsqu'il se penchait sur le cœur du bon Maître et qu'il en entendait les battements?... Mais non! Les secrets du grand Roi sont trop sublimes pour être traduits dans les idiomes de la terre. Nous savons seulement qu'avant de remonter au séjour de la gloire, le Maître prodigua au disciple des caresses capables d'exciter la jalousie des anges, s'ils étaient accessibles à l'envie. Touches enivrantes, touches célestes qui ne trouveront d'incrédules que parmi ceux qui ne connaissent pas les délicatesses infinies de l'amour éternel (2)!

1. Bonaventure de Saint-Amable, Carme du xvii<sup>e</sup> siècle, *Annales du Limousin*, p. 551.

2. *Lib. miracul.*, c. III, n. 24; et *Vie de saint Antoine de Pa-*

Par une permission spéciale de la Providence, qui voulait glorifier son fidèle serviteur, le gentilhomme aperçut les surnaturelles clartés qui illuminaient son manoir, et put s'assurer, par ses propres yeux, de la réalité de l'apparition de l'Enfant Jésus. Mais, s'il faut en croire le P. Bonaventure de Saint-Amable, il alla plus loin. Désireux de connaître quelque chose des secrets mêmes de la vision, il interrogea le Bienheureux sur ce sujet. Saint Antoine, sachant par révélation que son hôte avait été initié aux augustes mystères dont le vieux château avait été le théâtre, consentit à lui dévoiler, des communications divines, ce qui le concernait, à la condition qu'il n'en parlerait jamais de son vivant. Alors s'engagea entre eux, d'après le chroniqueur limousin, le colloque suivant :

« Père, que vous a dit le Seigneur?

— Il m'a révélé que votre maison fleurirait et jouirait d'une grande prospérité, tant qu'elle serait fidèle au catholicisme, mais qu'elle serait accablée de malheurs et s'éteindrait, si elle devenait hérétique (1). »

Ajoutons tout de suite ici, avec le même auteur, que la prédiction s'accomplit à la lettre, au xvii<sup>e</sup> siècle, lorsque le seigneur de Châteauneuf fit cause commune avec les calvinistes contre les catholiques.

Après la mort du saint thaumaturge, le gentilhomme divulgua le secret qu'il avait, selon sa promesse, fidèle-

*doue*, par le P. Joseph Esnaud, Cordelier; Limoges, 1715, p. 57. — Wadding ne désigne pas la ville fortunée qui fut le théâtre de cette apparition; mais le P. Bonaventure de Saint-Amable, s'appuyant sur des documents antiques aujourd'hui perdus, nomme sans hésitation Châteauneuf (aujourd'hui Châteauneuf-la-Forêt). Un tableau placé dans l'église paroissiale de cette bourgade, tableau provenant de l'ancien château et représentant le Saint en priant aux pieds de l'Enfant Jésus et de Marie, confirme également la tradition du pays. — Azévédo parle à tort ici de Padoue.

1. Voir *Annales du Limousin*, p. 551.

ment tenu caché jusque-là, et il fit sa déposition sous la foi du serment, au milieu d'une émotion qu'il avait peine à contenir (1).

Les arts ont popularisé la vision de Châteauneuf, une des plus suaves de l'hagiographie. Elle est devenue une des caractéristiques du Saint. Les toiles des peintres, les statues aériennes des basiliques, les enluminures des manuscrits du moyen âge le représentent tenant l'Enfant Jésus dans ses bras et redisant aux générations qui passent : « *Esse cum Jesu, dulcis paradisis* : Être avec Jésus, quel doux paradis (2) ! »

Les mystères de grâce dévoilés au Bienheureux, dans cette touchante apparition, ne furent pas sans influencer sur ses prédications et sur sa conduite à l'égard des pécheurs. A partir de cette heure, il s'appliqua davantage à montrer le Cœur de Jésus « comme le principe de la vie surnaturelle, comme l'autel d'or où brûle nuit et jour un encens qui s'élève en nuages odoriférants vers le ciel et embaume la terre (3) ». Il eut aussi des accents plus tendres, plus pénétrants, pour les esprits dévoyés, pour les cœurs déchus.

Il sentait surtout un insatiable besoin d'adorer, de remercier, de s'anéantir et de rester seul avec Dieu. De Châteauneuf il descendit jusqu'à Brive, aperçut aux environs de cette ville, à l'arrière-plan du vallon baigné par la Corrèze, un rocher solitaire, et y fonda un ermitage dans le genre de celui de Monte-Paolo. Il creusa une grotte dans le roc, tout près de là une fontaine aux eaux limpides pour s'y désaltérer, et s'abandonna aux délices de la contemplation. Il établit dans cette solitude

1. *L'ib. miracul.*, loc. cit.

2. *Imit.*, VIII.

3. *Altare aureum est charitas* in corde Christi (Opera S. Ant., S. de cœna Domin., P. de la Haye, p. 326).

trois ou quatre postulants qui avaient quitté le monde pour s'enrôler sous la bannière du Patriarche séraphique, et les y laissa après son départ. C'était l'âge héroïque de l'Ordre, et à la voix d'Antoine les vocations affluaient, attirées par le parfum de ses vertus (1).

Le merveilleux l'accompagna jusque dans ce désert. La pauvreté y était extrême; on manquait de tout, excepté de courage et d'amour de Dieu. Dans un moment de détresse, le vénéré custode pria une dame de Brive, une de ses bienfaitrices, de subvenir aux besoins de sa petite communauté et de lui envoyer des légumes. Elle le fit avec empressement, malgré une pluie torrentielle et persistante qui aurait pu paralyser les volontés les plus énergiques, et chargea sa servante de porter à l'ermitage les trésors de la charité. A son retour, la fidèle messagère raconta avec admiration à sa maîtresse qu'elle avait tout le temps marché sous la pluie, sans qu'une seule goutte d'eau eut mouillé ses vêtements (2). Pierre de Brive, fils de la bienfaitrice et chanoine de la collégiale de Saint-Léonard, se plaisait à narrer cet épisode dans tous ses détails, et avec raison; car le fait si vulgaire qu'il paraisse, renferme un profond enseignement. Il nous rappelle que rien n'est petit de ce qui se fait avec esprit de foi et que le Seigneur ne laisse sans récompense ni les sublimes dévouements ni le verre d'eau froide donné en son nom.

La solitude est la patrie des forts. L'air y est plus pur, la paix plus profonde, le commerce avec Dieu plus facile. Il n'est pas étonnant que l'Ange des ténèbres, cet éternel ennemi du genre humain, cherche à en troubler les échos, surtout quand il a devant lui des apôtres qui

1. Il fonda en France les couvents de Saint-Junien, Brive et Donzenac.

2. *Lib. miracul.*, c. II, n. 12.

lui enlèveront ses victimes. Un soir, pendant l'oraison qui suit le chant des Complies, les compagnons de saint Antoine virent une bande de malfaiteurs occupés à dévaster la moisson dans le champ voisin, qui appartenait à un des principaux bienfaiteurs du couvent. Ils coururent en avertir le Bienheureux. « Détrompez-vous, leur répondit-il. C'est un artifice du démon qui ne cherche qu'à vous détourner par là de l'exercice de la présence de Dieu. » Le lendemain, au point du jour, la moisson était intacte, et les religieux constatèrent une fois de plus dans quelle large mesure l'âme de leur supérieur était ornée des dons de l'Esprit-Saint (1).

Heureuse terre d'Auvergne, heureuse terre du Limousin, que le thaumaturge portugais a comblées de ses bienfaits et fécondées de ses sueurs ! Heureuses montagnes qui ont été le Thabor de sa contemplation et de ses extases !

Les vieilles chroniques racontent avec complaisance toutes ces merveilles. Mais ce qu'elles ne nous disent pas, ou ce qu'elles disent en termes trop vagues, ce sont les fruits de ces prodiges et de ces courses apostoliques : la France attentive, les consciences réveillées, la foi vengée, la pureté des mœurs remise en honneur, les discordes apaisées, la paix rétablie au sein des familles. C'est, en un mot, la restauration sociale opérée d'une manière admirable, sans secousse, sans effusion de sang, par la seule force de la persuasion. Le résultat tient du prodige, on ne saurait le nier, pour peu qu'on se souvienne que cette glorieuse campagne s'est effectuée dans l'espace de cinq à six mois ! Car déjà l'apôtre touche à la fin de sa mission en France et la Providence lui réserve un autre théâtre avec d'autres lauriers.

1. *Lib. miracul.*, c. II, n. 13 ; et *Chronique de Jean Rigaud (Saint Antoine de Padoue en Limousin, p. 66)*.

## CHAPITRE XIII

### ADIEUX A LA FRANCE

(1227)

Vers la fin de l'année 1226, le Fr. Élie, chargé provisoirement du gouvernement de l'Ordre, adressait à tous les provinciaux et custodes, conformément à la Règle, une circulaire annonçant le glorieux trépas du vénérable fondateur et portant indiction du Chapitre général pour le 30 mai de l'année suivante. La lettre appréciait en termes émus la mission providentielle du Patriarche d'Assise et s'ouvrait par ce cri de douleur :

« Avant de commencer à parler, je pleure, et ce n'est pas sans motif. La douleur envahit mon âme comme un torrent qui déborde. Hélas ! Le malheur que je redoutais a fondu sur nous : celui qui nous consolait n'est plus ! Chéri de Dieu et des hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui enseignait à Jacob la loi de la science et de la vie, et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui ; nous ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis dans l'ombre de la mort... Invoquez-le, afin de mériter de participer à sa gloire, et priez-le de mettre à notre tête un autre lui-même, un chef vail-

lant comme les Machabées, pour nous conduire au combat (1). »

Nul n'avait plus amèrement pleuré que saint Antoine la perte du Séraphin d'Assise. Nul ne pria avec plus de ferveur pour que, du haut du ciel, il veillât encore sur ses enfants et plaçât à leur tête un autre lui-même, un homme capable de maintenir et d'organiser, en lui gardant son cachet primitif, une institution si nécessaire au bien de l'Église. Il fut chargé par ses frères d'une mission spéciale et secrète auprès du Souverain Pontife, mission relative probablement à la candidature du Fr. Élie, dont on redoutait les innovations et le relâchement et qu'on voulait écarter. Il quitta Limoges dans le courant de février 1227, descendit les bords du Rhône et s'achemina vers Marseille (2) : voyage qu'il effectua rapidement et qui fut signalé par un merveilleux acte de reconnaissance.

Au moment où son compagnon et lui entraient, couverts de sueurs et harassés de fatigue, dans une petite bourgade de Provence, une femme du peuple, touchée de compassion, les invita à venir prendre un peu de repos dans sa maison. D'un grand cœur et d'une foi plus grande encore, elle les reçut comme Marthe recevait Notre-Seigneur à Béthanie, avec une charité parfaite, posa le pain et le vin sur la table et courut emprunter un verre à sa voisine. Mais, soit inadvertance, soit maladresse, le compagnon du Saint, en déposant le verre sur la table, le brisa en deux. Autre accident plus fâcheux encore, l'hôtesse, en retournant au cellier, s'aperçut qu'elle avait oublié de fermer le robinet du tonneau et que le vin s'était répandu sur le sable. Quelle

1. *Saint François et les Franciscains*, par le R. P. Pamphile de Magliano, t. I, ch. VIII, n. 20.

2. Azzoguidi, n. 34; et Ange de Vicence, liv. I, ch. xv.

perte pour elle ! Elle ne put contenir son chagrin et en fit part à ses deux hôtes. Ce ne fut pas en vain. Le Bienheureux, se cachant le visage des deux mains pour prier plus à son aise, conjura l'Auteur de tout bien, d'avoir pitié de l'affliction d'une chrétienne si généreuse et de ne pas laisser sa bonne œuvre sans récompense. Sa prière monta, comme une flèche, droit au cœur de Dieu ; car soudain la coupe et le pied du verre se rapprochèrent et le verre se redressa. A ce spectacle, la paysanne demeura stupéfaite ; puis ayant la conviction du miracle et persuadée que celui qui avait fait un premier prodige, pourrait bien en opérer un second et lui rendre le vin perdu, elle courut au cellier, Là, nouvelle surprise ! Son tonneau était plein, et le vin bouillonnait et débordait comme au sortir du pressoir. Ivre de joie et hors d'elle-même, elle ne savait comment exprimer la vivacité de sa gratitude. Mais toujours humble, détaché de tout et de lui-même, le thaumaturge se déroba en toute hâte à des louanges et à des marques de vénération qui ne doivent se rapporter qu'à Dieu (1).

Marseille fut sa dernière étape. Il admira, en passant, la beauté de ses édifices, l'activité de son port, l'aspect sévère et pittoresque de ses collines, que domine aujourd'hui, comme une reine, la basilique de Notre-Dame de la Garde. Il admira aussi la séculaire dévotion des habitants pour la Reine des mers. De la pointe de l'île du Pharo, il enveloppa d'un dernier regard les côtes de la Provence, baignées dans l'azur du ciel, et dit adieu à ces montagnes illustrées par les larmes de Marie-Madeleine, à cette terre du Languedoc où il avait replanté la croix, à ces rudes montagnards d'Auvergne qui l'avaient entouré de leurs délirants enthousiasmes, à cette France

1. *Lib. miracul.*, c. iv, n. 28; et *Chronique de Jean Rigaud (Saint Antoine en Limousin, p. 65)*.

qui était la patrie de ses ancêtres et à laquelle il avait consacré le meilleur de son âme. De loin, il bénissait encore cette fille aînée de l'Église, dont il pressentait le réveil et les glorieuses destinées, et qu'il emportait dans son cœur de prêtre et d'apôtre.

Les prières d'un saint sont une force ; sa bénédiction, un germe de résurrection et de vitalité. Deux ans après le départ d'Antoine, le conflit qui a ensanglanté le midi de la France et failli rompre l'unité religieuse et nationale, se dénouera pacifiquement, grâce à la sagesse de la régente Blanche de Castille, par le traité de Poitiers. On y stipulera le mariage de Jeanne de Toulouse avec Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX. L'hérésie albigeoise, œuvre de perfidie et de violence, se dissipera comme se dissipent les ténèbres aux premières lueurs du matin ; la vérité reconquerra son empire, et, avec saint Louis, la France atteindra le faite de sa gloire. Elle sera l'arbitre des nations de l'Europe, la terreur des Sarrasins, l'épée de l'Église. Saint Thomas et saint Bonaventure mettront dans ses mains le sceptre de la science, pendant que des génies inconnus couvriront son sol d'une luxuriante végétation de monuments gothiques tels que Notre-Dame de Chartres, de Rouen, de Reims et de Beauvais. Le thaumaturge franciscain verra poindre l'aurore de ces beaux jours. Plus que personne, hormis saint Dominique, il aura préparé les triomphes de la Croix ; plus que personne, il aura travaillé au relèvement et à la grandeur morale de notre pays.

La France, de son côté, ne sera pas ingrate à son égard. Elle lui donnera une place de choix, à côté du fils des Gusman, dans le culte d'honneur et d'admiration qu'elle rend à ses meilleurs libérateurs, à ces hommes d'élite que la Providence lui envoie, aux jours mauvais, pour la sauver de l'erreur et de l'anarchie. Il en sera le

Saint populaire par excellence, comme il en a été l'apôtre populaire. Les petits, les humbles, les habitants des hameaux, les convertis des grandes villes, ceux qu'il aura guéris ou consolés, célébreront ses bienfaits, rediront ses miracles, lui érigeront des autels ; et le temps, qui efface tout, ne fera que rajeunir sa mémoire et grandir ses vertus. Son culte demeurera populaire entre tous. Faut-il s'en étonner ? Sans doute, un Saint n'est étranger nulle part, parce que l'Église est la patrie des âmes ; mais quand il a versé ses sueurs sur le coin de terre que nous habitons, quand il y a multiplié les miracles, il a droit à un culte plus intime, plus vivace, plus débordant ; il est deux fois notre frère.

---

## CHAPITRE XIV

### RETOUR EN ITALIE

(1227)

Rome, au moment où le Bienheureux y mettait le pied, se préparait à célébrer les fêtes, plus imposantes là que partout ailleurs, de la Semaine sainte. Ses rues étaient encombrées d'étrangers de toute langue et de toute tribu. Ses basiliques avaient revêtu leur plus riche parure; car elles ne sont jamais plus belles que lorsqu'elles regorgent de pèlerins prosternés sur le marbre de leur pavé ou acclamant la royauté du Christ. Rome, libre et fière de son Pontife, était vraiment le centre de l'unité catholique et l'image des splendeurs de la Jérusalem céleste. La voir, la visiter au milieu de ces pompes religieuses que rien ne surpasse ici-bas, lier connaissance avec la noble comtesse de Settésoli, l'insigne bienfaitrice de saint François, parcourir les lieux sanctifiés par la présence du Patriarche d'Assise, quelles sources de pures et fortifiantes émotions pour le fils de Thérèse Tavéra! Inconnu, mêlé à la foule des pèlerins, libre de satisfaire à souhait sa dévotion, il savourait ces légitimes jouissances qu'inspirent les grands souvenirs; en silence, mais non sans être remarqué. En le voyant prier avec tant de ferveur sur le tombeau des Apôtres, ou baiser avec respect l'arène du Colisée, cette arène teinte du sang de tant de martyrs, les pèlerins se demandaient avec étonnement quel était ce moine à la

figure angélique. La Providence elle-même allait se charger de la réponse et leur révéler son nom.

Sur la chaire de saint Pierre venait de monter (le 19 mars 1227) un pape très favorable aux franciscains, Grégoire IX, l'ancien cardinal Hugolin, l'ami, le protecteur et le conseiller du Patriarche d'Assise, qui longtemps à l'avance lui avait prédit la tiare (1). Il ne se contenta pas d'accueillir avec bienveillance le disciple privilégié de saint François, ses hommages et sa requête ; il alla plus loin. Connaissant par la rumeur publique les vertus et les mérites du thaumaturge portugais, il le chargea d'annoncer au peuple les indulgences des stations de la Semaine sainte et de prêcher la croisade contre les infidèles. L'ordre partait de trop haut pour que le Bienheureux y répondit autrement que par une filiale soumission.

Il était fait pour soulever les masses. Il les souleva, en effet, par la magie de sa parole et de sa sainteté, les entraîna dans les âpres sentiers de la pénitence, et institua à Rome, au cours de ses prédications pendant la Semaine sainte, la Confrérie des Flagellants : Confrérie qui avait pour but d'honorer les mystères de la Passion et d'expié les iniquités des hommes. On vit alors, pour la première fois, des pénitents traverser processionnellement les rues de la ville, armés d'une discipline de fer et au chant des cantiques. Cette pratique, louable et sainte en elle-même, dégénéra çà et là en abus et servit de signe de ralliement à une secte odieuse, la secte des Flagellants, dont l'orgueil et la révolte attirèrent les foudres de l'Église (2).

Le jour de Pâques vit se renouveler le miracle de la Pentecôte. Une foule innombrable se pressait autour de

1. Voir notre *Vie de Saint François d'Assise*, c. xv.

2. Wadding, ann. 1225, n. 19.

la chaire d'Antoine. Grecs et Latins, Slaves et Français, Anglais et Allemands, tous l'entendirent distinctement, chacun dans sa langue. De plus, abeille diligente et harmonieuse (1), il tirait des saintes Écritures un suc si abondant, si délicieux, que Grégoire IX, dans son admiration, l'appela l'*Arche vivante de la Bible*. Ce surnom, sur des lèvres si augustes, vaut à lui seul les plus magnifiques éloges (2).

Saint Antoine marchait à pas de géant dans les voies de l'apostolat, sans que rien pût l'arrêter, ni les acclamations des pèlerins, ni les merveilles de l'art. Muni de la bénédiction de Grégoire IX, il quittait la Ville éternelle au lendemain des fêtes pascales, et se dirigeait vers Assise. Il traversait, à son tour, ces vastes solitudes de la campagne romaine, ces gorges des Apennins, cette riante vallée d'Ombrie, qu'avait tant de fois parcourues le Patriarche séraphique. Le fondateur avait eu le sentiment profond de la nature. Le disciple, lui aussi, était chanteur et poète. Son cœur s'ouvrait à tous les saints enthousiasmes; et en face de ces horizons grandioses, qui captivent le regard et élèvent l'âme, il conviait lui aussi toutes les créatures, l'oiseau qui chante, la fleur qui répand dans l'air l'ivresse de ses parfums, la vigne qui égaie le coteau sévère, l'olivier au pâle feuillage, le soleil si radieux au mois de mai, à joindre leurs voix à la sienne pour glorifier le Créateur de l'univers. En présence de cette belle nature, il répétait d'un ton plus ému le cantique du roi-prophète (ps. 148) :

Cieux, bénissez le Seigneur !  
 Astres du firmament, bénissez le Seigneur !  
 Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !  
 Rois et peuples de la terre, bénissez le Seigneur !  
 Jeunes gens et vieillards, bénissez le Seigneur !

1. *Apis argumentosa*. (Jean de Peckam, p. I, ch. xiv.)

2. *Ipsam Arcam testamenti vocavit*. (*Lib. miracul.*, c. I, n. 1.)

La création lui servait ainsi d'échelon pour monter jusqu'à la source même de la vie, au lieu de l'en détourner, comme il arrive aux esprits frivoles ou matérialisés ; et c'est en Dieu, bien suprême et beauté sans rivages, qu'il trouvait la paix et le repos.

Quand il aperçut, suspendue comme un nid d'aigle aux flancs du mont Soubase, la petite ville d'Assise, la patrie de saint François, son cœur battit plus fort. Il allait enfin pouvoir satisfaire à loisir sa piété filiale envers celui qu'il invoquait tout bas comme un saint. Visiter la Portioncule, berceau de l'Ordre, Notre-Dame des Anges, théâtre des apparitions de la sainte Vierge, la cellule qui avait reçu le dernier soupir du séraphique Patriarche, fut une des plus douces jouissances de sa vie. Il monta ensuite dans la vieille cité, entra dans l'église Saint-Georges où reposait provisoirement la dépouille mortelle du fondateur, colla ses lèvres sur la pierre du tombeau et y pria longuement. L'ardeur de sa prière et de ses sacrifices ne fut point étrangère aux résultats du Chapitre général d'Assise (30 mai 1227). Le Fr. Élie, malgré ses intrigues, fut écarté, et la majorité des suffrages, tomba sur Jean Parenti de Florence, esprit éminent, caractère franc et loyal, aussi fervent sous la bure qu'il avait été intègre sous la toge. C'était le successeur immédiat et le digne successeur de saint François. Saint Antoine fut nommé Provincial de Bologne.

L'assemblée ne se sépara pas sans avoir formulé un vœu relatif à la canonisation du stigmatisé de l'Alverne; et le nouveau Général, Jean Parenti, adressa une supplique dans ce sens à Grégoire IX, qui, l'année suivante (16 juillet 1228), se rendait en effet, à Assise et inscrivait solennellement le Patriarche des pauvres dans les diptyques sacrés.

## CHAPITRE XV

DE RIMINI A VENISE

(1227)

La Province de Bologne était la plus considérable de l'Italie. Elle s'étendait des bords de l'Adriatique au pied des Alpes, et du lac de Garde aux frontières de la Toscane : vaste région aux aspects les plus divers, la plus riche de la péninsule, mais aussi la plus entamée par l'antagonisme des convoitises déchainées.

Depuis la victoire de Légnano et l'affranchissement des communes, un souffle d'indépendance avait passé sur l'Italie. Toutes les cités s'étaient fièrement érigées en autant de républiques autonomes, jalouses les unes des autres et divisées en deux grandes factions, les Guelfes et les Gibelins, les partisans de l'indépendance nationale et ceux de l'empire germanique. Deux principes, deux bannières toujours en présence. De là, des conflits continuels, des guerres fratricides, des proscriptions aboutissant à des haines irréconciliables.

Les discussions politiques avaient amené à leur suite le désordre moral. Le manichéisme s'était introduit à la faveur de la licence, et à l'heure où nous en sommes, il s'étendait comme une lèpre sur toute la contrée. Les Cathares dominaient dans la Romagne, les Patarins dans le Milanais, les Vaudois dans les États sardes.

Les uns et les autres n'étaient pas moins acharnés contre l'Eglise ni moins menaçants contre l'existence de la société, que leurs frères de Toulouse et d'Albi. Rimini et Milan étaient les deux principaux foyers du fléau.

La pensée de cette multitude ignorante qui se perd, parce qu'elle est trompée ou qu'on flatte ses passions, émut profondément le serviteur de Dieu. « Pauvre peuple, pensait-il ! Pourquoi ne pas tenter de l'arracher aux séductions de l'erreur ? Pourquoi ne pas déchirer le bandeau fatal qui lui couvre les yeux ? Pourquoi ne pas essayer même de convertir les meneurs ou ne pas dévoiler les honteux mystères de leurs initiations ? » Dès qu'il eut pris possession de sa charge et réglé les affaires de sa Province, il reprit sa croix de missionnaire et alla droit à Rimini, comme le conquérant va droit à la forteresse qui doit lui livrer le pays. Mais là, avec les Cathares, il subit un échec, le premier et le plus douloureux de sa carrière apostolique. Il avait beau déployer tout son zèle, prêcher avec éloquence, convier les chefs de la secte à des discussions courtoises ; à toutes ses avances ils n'opposaient que la froideur du marbre, et ce qui est pis encore, qu'un sourire méprisant. Leur aveuglement et la dureté de leur cœur étaient pour lui le sujet d'une profonde affliction. Il eût voulu, au prix de mille vies, dissiper les préjugés qui les empêchaient de voir la divinité de l'Évangile et les beautés de la foi. Mais comment les atteindre ? Comment les aborder ? Ils le fuyaient comme l'oiseau de proie fuit la lumière.

Il désespérait des hommes, il ne désespéra pas de Dieu. Toute une nuit il répandit son âme et son affliction devant Celui qui a racheté le monde au prix de son sang. Le matin, quand il prit dans ses mains tremblantes la Victime du salut, il la supplia de ne pas permettre que le sacrifice de la croix fût inutile pour tant

de pécheurs plus ignorants que pervers, et de l'éclairer lui-même sur la conduite qu'il devait tenir. En descendant de l'autel, sous le feu de l'amour qui embrasait son cœur, dans les transports d'un zèle qui, voyant périr les âmes, veut les sauver malgré elles, il se sentit inspiré, pour trancher le différend entre la foi et l'hérésie, d'en appeler à la toute-puissance du Créateur. Il fit signe à ce peuple de marins de le suivre sur la grève, le conduisit à l'embouchure de la Marecchia ; et là, se tournant vers l'Adriatique, il cria à haute voix : « Poissons des fleuves, poissons des mers, écoutez. C'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque les hérétiques refusent de l'entendre. »

A sa voix, les ondes frémirent ; les innombrables tribus qui les peuplent, accoururent et se rangèrent en ordre de bataille, les plus petits en avant, les plus gros en arrière, tous la tête tournée vers celui qui les avait appelés. « Mes frères les poissons, leur dit le thaumaturge, vous devez à votre Créateur une reconnaissance sans bornes. C'est lui qui vous a assigné pour demeure ce noble élément et ces immenses réservoirs. C'est lui qui vous ménage pour refuge dans la tempête les profondeurs des eaux, vous donne des nageoires pour courir où il vous plaît, et vous fournit la pâture de chaque jour. En vous créant, il vous a commandé de croître et de multiplier, et vous a bénis. Lors du déluge universel, pendant que les autres animaux périssaient dans les flots, il vous a conservés. Il vous a fait l'honneur de vous choisir pour sauver le prophète Jonas, fournir le cens au Verbe incarné et lui servir de nourriture, avant comme après sa résurrection. Louez donc et bénissez le Seigneur, qui vous a favorisé entre tous les êtres de la création. »

Attentifs comme s'ils eussent été doués d'intelligence,

les poissons témoignaient par leurs mouvements qu'ils prenaient plaisir à entendre le Saint et qu'ils voulaient rendre au Très-Haut le muet tribut de leurs hommages. « Voyez, s'écria l'apôtre, en se tournant vers la foule ! Constatez par vous-mêmes que des créatures privées de raison écoutent sa parole avec plus de docilité que les hommes créés à sa ressemblance ! »

Au bruit de ce prodige, tous les habitants de la cité accoururent. Les Cathares cédèrent à ce mouvement populaire et furent témoins, eux aussi, de l'empire que l'apôtre exerçait sur toute l'étendue des mers. Ce spectacle les toucha, et tombant aux genoux du thaumaturge, ils le prièrent de les éclairer et de les instruire. Ils venaient ainsi d'eux-mêmes au-devant du plus ardent de ses désirs. Il suivit la même méthode qu'à Toulouse, présenta sous leur vrai jour les dogmes catholiques, les vengea des calomnies des novateurs, et termina son discours par des acclamations au Christ, Roi immortel des siècles et source unique du salut. Les fidèles se réjouirent ; les hérétiques ouvrirent les yeux aux splendeurs de la foi. Pendant ce temps, les poissons écoutaient et applaudissaient à leur manière, sans quitter leur place. Ils semblaient attendre la bénédiction du Saint, avant de reprendre la liberté de leurs ébats. Il les bénit, en effet, les congédia, et aussitôt ils se dispersèrent dans toutes les directions, au gré de l'instinct qui les guide à travers les flots (1).

Saint François était beau, quand dans la vallée de Spolète il prêchait aux oiseaux et les invitait à louer Dieu. Saint Antoine nous paraît plus beau, plus grand, lorsqu'il s'adresse aux poissons. La scène de Bévagna a une teinte plus douce, celle de Rimini un caractère plus

1. *Lib. miracul.*, c. 1, n. 2-4.

émouvant (1). C'est qu'ici la liberté humaine est en jeu. La vérité et l'erreur se disputent l'empire des consciences; et dans ce duel, vieux comme le monde, les créatures privées de raison, évoquées, prennent parti pour la première, lui rendent un témoignage muet, mais d'une éloquence irréfutable, et lui assurent un de ses plus mémorables triomphes.

Quant à la certitude historique du fait, elle semble défier les sévérités de la critique la plus outrée. Elle a pour fondements l'unanimité des auteurs franciscains, les monuments publics, et entr'autres l'oratoire votif qui se dresse encore aujourd'hui sur la place publique de Rimini, et les lois de la logique, qui nous inclinent à admettre sans peine l'existence de certains phénomènes surnaturels comme le prélude et la cause d'une action universelle qui resterait, sans eux, un mystère inexplicable. La chronique de Jean de Peckam ne fait pas une allusion directe, il est vrai, à ce merveilleux événement; mais elle le suppose et le complète, en enregistrant avec une complaisance visible les victoires morales qui en furent la conséquence logique. Voici comment elle caractérise la mission dont nous nous occupons. « Le thaumaturge resta plusieurs semaines à Rimini, pour recueillir les fruits de sa victoire. Ils furent abondants. Un des principaux chefs de la secte, nommé Bonvillo, enlacé depuis une trentaine d'années dans les liens de l'hérésie, rétracta publiquement ses erreurs. Son abjuration fit éclat et entraîna celle de la plupart de ses coréligionnaires (2).

Le miracle est un coup de foudre du Maître de la

1. Les fresques du Giotto ont immortalisé la scène de Bévagna; les tableaux du Guérchin, celle de Rimini.

2. *Heresiarcliam Bononillum nomine convertit.* (Jean de Peckam, p. I, c. viii.)

creation, une lumière plus vive, mais une lumière qui ne convertit pas tout le monde et ne fait qu'endurcir dans la révolte les esprits obstinément réfractaires à l'action de la grâce. Les Pharisiens, confondus par le Messie, complotaient sa mort. Les Cathares de Rimini agirent de même. Furieux de leur défaite, ils résolurent de s'en venger, en empoisonnant leur adversaire. L'horreur d'un pareil attentat n'arrêtait pas ces Pharisiens du XIII<sup>e</sup> siècle. Ils invitèrent l'apôtre à dîner et lui présentèrent un mets empoisonné. Ils comptaient sans l'intervention de la Providence. Le Saint connut au même instant, par révélation, la trame infernale qu'ils avaient ourdie contre ses jours, et leur en adressa de légitimes reproches. Ils ne se déconcertèrent pas pour si peu, et ajoutant l'ironie à la cruauté, ils cherchèrent à l'enserrer dans un dilemme d'où il ne pourrait sortir, pensaient-ils, sans s'avouer vaincu. « Ou vous croyez à l'Évangile, lui dirent-ils, ou vous n'y croyez pas. Si vous y croyez, pourquoi douter de l'accomplissement de la promesse de votre Maître : *Mes disciples chasseront les démons, et les poisons ne leur nuiront pas?* Si vous ne croyez pas à la vérité de l'Évangile, pourquoi le prêchez-vous? Prenez, prenez cet aliment, et s'il ne vous nuit pas, nous vous jurons d'embrasser la foi catholique. — Je le ferai, répliqua l'intrépide missionnaire, non pour tenter Dieu, mais pour vous prouver combien j'ai à cœur le salut de vos âmes et le triomphe de l'Évangile. » Il fit le signe de la croix sur le mets, le prit sans éprouver la moindre indisposition, et les anges inscrivirent au livre d'or des élus une nouvelle victoire et de nouveaux noms. Les hérétiques tinrent leur serment et rentrèrent, sincères et convaincus, dans le giron de l'Église (1).

1. *Lib. miracul.*, c. 1, n. 6.

Le thaumaturge avait abordé Rimini dans les larmes et la tristesse; il la quittait dans l'allégresse, au milieu des ovations populaires. Toute la population l'accompagna jusqu'au port, où il s'embarquait pour l'Illyrie, et les Cathares réconciliés ne furent pas les moins enthousiastes dans leurs acclamations. Mais ni les uns ni les autres ne surent jamais de quels sacrifices, de quels actes d'héroïsme sa victoire avait été le prix.

Après comme avant la mission de Rimini, nous le voyons fidèle à sa devise : pas de trêve avec l'erreur, pas de repos dans la propagande de la vérité. Il traverse l'Adriatique, aborde sur les côtes de l'Illyrie et évangélise tout le littoral du golfe de Trieste, d'Aquilée à Venise, en passant par Goritz, Udine, Gémona, Conégliano. Ici, il attaque les Patarins dans leurs derniers retranchements; là, il restitue aux chrétiens dégénérés la foi intégrale de leur baptême. Longue excursion que domine un curieux prodige, dont Wadding nous garantit l'authenticité.

Le Bienheureux était à Gémona, près d'Udine. Il avait accepté une fondation dans cette ville et présidait lui-même aux travaux de construction, en se modelant sur l'humble monastère de la Portioncule. Apercevant un paysan qui passait près du chantier dans une charrette traînée par des bœufs, il l'interpella et le pria de lui prêter sa voiture pour transporter des briques. « Impossible, répondit le paysan, qui n'était pas d'humeur à rendre un service gratuit! J'emporte un mort! » Il mentait. Ce prétendu mort était son propre fils, qui dormait étendu dans la charrette. Il le secoua pour le réveiller et lui raconter comment il avait dupé le moine-maçon. Vains efforts! Il avait dit vrai, sans le vouloir, en affirmant qu'il emportait un mort. Mais, à la vue du cadavre, il fut saisi de frayeur et de repentir, abandonna bœufs

et charrette et courut se jeter aux pieds du thaumaturge, en le conjurant de lui pardonner son mensonge et de lui rendre son fils. Le deuil d'un père est quelque chose de sacré. Le Bienheureux se dirigea avec le paysan vers le char funèbre, fit le signe de la croix sur le cadavre et tendit la main à l'adolescent ressuscité et plein de vie. Faire du bien à ceux qui vous outragent, c'est la vengeance des Saints (1).

Ce miracle termine l'année 1227. Dès les premiers jours de l'année suivante, l'apôtre quitte Gémona, traverse Trévise et Venise d'un pas rapide; car il a hâte de voir son couvent et ses frères de Padoue. Il a hâte surtout d'obéir à la main invisible qui le guide, à la voix intérieure qui lui répète sans cesse : « En avant! Des âmes, encore des âmes! » Quand il franchit l'enceinte des murailles de la vieille cité, il éprouve cette émotion mêlée d'espérance et de crainte que ressent tout missionnaire en face de l'inconnu. L'espérance domine; mais il est loin de se douter des merveilles et des consolations que la Providence lui prépare.

1. Wadding, ann. 1227, n. 19.

---

## CHAPITRE XVI

A PADOUE

(1228)

« Le sentier du juste, dit le Sage, est semblable au soleil qui jette ses premiers feux à l'aurore et dont l'éclat va toujours croissant jusqu'à son midi. » Le midi, pour notre Bienheureux, l'apogée de ses grandeurs et de ses triomphes, c'est Padoue, ville privilégiée qu'il aimera à l'égal de sa patrie, cité bénie qui lui donnera son nom.

Il y arrivait, le front enguirlandé de miracles, avec une réputation de saint et d'orateur incomparable. Était-il attendu? Nous ne le croyons pas. Dans ses pérégrinations, il s'abandonnait au mouvement de l'Esprit-Saint. Quoi qu'il en soit, il arrivait au moment opportun. Le mercredi des cendres était proche, et le Carême allait s'ouvrir (9 février 1228). Est-il étonnant qu'on fût désireux de l'entendre et que l'évêque de Padoue fit des instances auprès de lui pour qu'il se chargeât de la station quadragésimale? L'apôtre déféra au vœu du prélat et mit immédiatement la main à l'œuvre, non sans s'être préalablement rendu compte de l'esprit de la population, condition indispensable au succès (1).

A Toulouse, à Bourges, à Rimini, il s'était heurté à

1. Azzoguidi, n. 34.

tous les obstacles accumulés que peut opposer l'esprit de secte : les arguties du sophisme, les haines aveugles de la foule, la rage des renégats, les complots criminels des meneurs ! Padoue lui offrait des difficultés et des ennemis d'un autre genre. Au lieu de l'hérésie, c'était le sensualisme avec tous les désordres qu'entraîne l'oubli de Dieu : le luxe, la débauche, l'usure, les rivalités de familles, les proscriptions violentes. Mais, malgré tout, sous la cendre des passions couvait une étincelle de foi qu'allait rallumer la parole de l'apôtre.

Dès le début, il attaqua de front et flagella le débordement des mœurs, sans animosité personnelle, mais aussi sans crainte ni défaillance. Sa voix était majestueuse, lorsqu'il revendiquait les droits de Dieu ; terrifiante, lorsqu'il dépeignait le supplice du feu réservé à l'impénitence finale ; attendrissante, lorsqu'il plaidait la cause de la veuve, de l'orphelin ou des victimes des luttes politiques, de ces chefs de famille bannis par la faction adverse et errant sur la terre étrangère sans pouvoir trouver le premier élément du bonheur : la paix !

Saint François avait parlé la langue des pâtres de l'Ombrie. Saint Antoine suivait son exemple. Même à Padoue, où le latin était en vogue parmi la jeunesse de la célèbre Université comme dans la chaire chrétienne, il se servit de l'idiome populaire ; mais avec quelle magnificence dans la diction, avec quelle richesse de sentiments ! Aux pécheurs terrassés par sa parole et sanglotant tout haut, il adressait un de ces mots qui relèvent les courages. « Pauvre pécheur, pourquoi désespérer de ton salut, puisque tout parle ici de miséricorde et d'amour ? Vois quels sont les deux avocats qui plaident ta cause au tribunal de la justice divine, une Mère et un Sauveur : Marie qui présente à son Fils son cœur transpercé par le glaive de la douleur ; Jésus qui présente à

son Père les plaies de ses pieds et de ses mains et de son cœur ouvert par la lance du soldat ! Non, non, avec un tel médiateur, avec une telle médiatrice, tu ne seras pas repoussé par la miséricorde divine (1) ! »

Voix sympathique qu'on ne se lassait pas d'entendre, parole d'une éloquence irrésistible : tous les dons de la nature et de la grâce réunis ! Encore faut-il y ajouter le merveilleux et l'extraordinaire ; car souvent le Ciel intervenait directement en faveur de l'apôtre, et à mesure que le Carême s'avavançait, les miracles allaient se multipliant, les uns en secret, les autres en public, tous d'une naïveté qui en fait le charme. On dirait une corbeille de fleurs écloses dans les parterres du paradis.

Ici, c'est une mère guettant le thaumaturge à son retour et lui présentant son enfant, un pauvre petit paralytique, pour qu'il le guérisse. Antoine étend la main, fait le signe de la Croix, et l'enfant est instantanément et radicalement guéri (2). Là, c'est un père de famille implorant la guérison de sa fille, enfant de quatre ans, atteinte d'épilepsie. Il est également exaucé (3). Aux portes de la cité, pendant que le thaumaturge prêche en plein air, une dame de qualité, emportée par le remous de la foule, tombe dans un fossé marécageux. Craignant les reproches de son mari, dont elle connaît le caractère violent et emporté, elle se recommande, après le sermon, aux prières du thaumaturge. A l'instant, l'eau s'évapore, les taches de boue disparaissent, et la robe reprend son éclat et sa fraîcheur primitive (4).

Dans une autre circonstance, c'est une femme qui désire vivement entendre le grand orateur, mais que ses

1. P. de la Haye, s. *in I dom. Adv.*, p. 2.

2. *Lib. miracul.*, c. IV, n. 29.

3. *Ibid.*, n. 30.

4. *Ibid.*, n. 31.

obligations retiennent au foyer domestique, près de son mari alors malade et d'ailleurs peu sympathique aux moines. Elle sacrifie le bonheur au devoir ; mais elle veut du moins s'en dédommager, en regardant dans la direction du lieu, où prêche le Saint, à deux milles de là. Elle monte au premier étage, prête l'oreille et l'entend distinctement. Tout heureuse, elle fait part de sa joie à son mari, qui reçoit la même faveur surhumaine et devient dès lors l'admirateur et l'ami du serviteur de Dieu (1).

Ailleurs, ce sont des pécheurs dont la confession a été incomplète et sacrilège. Le Saint leur apparaît pendant leur sommeil, éveille le remords au fond de leur conscience et leur crie, en les appelant par leur nom : « Lève-toi, et va confesser la faute que tu as commise en telle circonstance et que tu as cachée (2). »

Encore un prodige, le plus merveilleux de tous. Un pénitent, désigné par la Chronique sous le nom de Léonard de Padoue, s'accuse au Bienheureux d'avoir brutalement frappé sa mère et de l'avoir renversée d'un coup de pied. « Le pied qui a frappé sa mère, répond Antoine, mérite d'être coupé ! » Parole imprudente, même dans la bouche d'un Saint ! Léonard, homme simple et grossier, la prend à la lettre. Rentré chez lui, il saisit une hache et se mutile le pied. A la vue du membre amputé et du sang qui coule, la mère est affolée. Mise au courant de l'affaire, elle court trouver l'apôtre et lui reproche amèrement d'être la cause du malheur qui afflige sa maison. Antoine supporte avec patience les dures récriminations que suggère à une mère l'excès de son chagrin ; il les excuse, compatit à une douleur si poignante et justifie sa conduite. Il fait mieux encore. Il

1. *Lib. miracul.*, c. iv, n. 32.

2. *Ibid.*, n. 33.

suit cette femme dans sa demeure, s'approche de l'amputé, rapproche le pied de la jambe et fait le signe de la Croix. A l'instant, les os se ressoudent, les chairs s'affermissent, et Léonard se relève sain et sauf, mêlant les louanges du thaumaturge aux louanges du Maître de la vie (1).

Comment résister à de pareils arguments ? Aussi le succès fut-il immense, supérieur à toute description. Padoue était dans l'enthousiasme. Cette population, si mobile mais si intelligente, ne s'appartenait plus.

« De tous les quartiers de la ville, et même des villages environnants, écrit notre vieux chroniqueur, on accourait aux sermons du Franciscain. Les prétoires étaient fermés, le commerce suspendu, les travaux arrêtés. Toute la vie, tout le mouvement se concentraient sur un seul point : les conférences et les instructions du puissant thaumaturge. Bientôt les églises ne suffisaient plus ; il faut prêcher en plein air.

« La plante desséchée par les ardeurs du soleil attend, pour se relever sur sa tige, la rosée du matin. Plus vive est l'impatience avec laquelle les Padouans désirent le retour de l'aurore et l'heure de la conférence annoncée. Dès minuit, on se met en marche. Les chevaliers et les grandes dames sont précédés de torches, et se pressent autour de la chaire improvisée ; des flots de peuple couvrent la plaine ; l'évêque, à la tête de son clergé, préside tous les exercices. On compte jusqu'à trente mille personnes dans l'auditoire. Saint Antoine paraît, le regard modeste, le cœur débordant d'amour. Avant qu'il ait ouvert la bouche, tous les regards sont fixés sur lui. Tant qu'il parle, l'auditoire demeure suspendu à ses lèvres, au milieu d'un silence et d'un recueillement

1. *Lib. miracul.*, n. 34.

qu'on croirait impossibles. Le sermon fini, l'enthousiasme éclate ; c'est une ivresse qui ne sait pas se contenir ; ce sont des sanglots ou des cris de joie, selon les sentiments qui animent les cœurs. La foule se précipite sur l'orateur. On veut le contempler de près, baiser la frange de sa tunique ou son crucifix ; on va jusqu'à taillader sa robe, pour en emporter un morceau à titre de relique et de souvenir. Il faut, autour de lui, une garde de jeunes gens robustes, pour protéger sa personne et l'empêcher d'être écrasé par la multitude. Autre effet plus admirable : les haines s'apaisent, et les familles se réconcilient publiquement ; les usuriers et les voleurs restituent ; les grands pécheurs se frappent la poitrine ; les courtisanes elles-mêmes sortent de la fange du vice. Les tribunaux de la pénitence sont assiégés ; les bonnes mœurs reflleurissent, et dans l'espace d'un mois la vieille cité est totalement transformée (1). »

C'est un des plus beaux triomphes de l'éloquence au service de la cause de la justice et de la vérité. La seule relation de ces merveilles a encore, après six siècles écoulés, le don de nous émouvoir. Qu'était-ce donc pour ceux qui en avaient été les bénéficiaires ou les spectateurs ? Le souvenir en demeurerait ineffaçable dans leur mémoire : témoin ce récit d'un brigand racontant aux Frères-Mineurs, soixante-quatre ans après (1292), comment il avait été converti.

« J'étais, leur déclarait-il, brigand de profession, affilié à une bande de voleurs. Nous étions douze, habitant les bois, détroussant les voyageurs et commettant toute sorte de déprédations. La réputation de saint Antoine et le bruit de ses opérations miraculeuses parvinrent jusqu'au fond de nos forêts. On le comparait au pro-

1. Jean de Peckam, ch. xii.

phète Élie ; on disait que sa parole était ardente et enflammée, semblable à l'étincelle qui tombe sur des gerbes de blé et les dévore. Nous résolûmes d'aller un jour nous cacher dans la foule, pour nous rendre compte de la vérité de ces assertions. Pendant qu'il parlait, une autre voix, la voix du remords, retentissait au fond de nos consciences. Une lumière intérieure éclaira nos âmes et nous fit rougir de nous-mêmes. Après le sermon du Bienheureux, nous allâmes tous les douze, contrits et repentants, nous prosterner à ses pieds. Et lui fit descendre sur nos têtes les divins pardons, mais non sans nous prévenir que si, par malheur, nous retournerions à nos vomissements, nous péririons dans d'affreux supplices. La prédiction s'est accomplie. Quelques-uns d'entre nous sont retombés dans leurs criminelles habitudes ; saisis par la justice, ils ont été pendus. Les autres ont persévéré dans leurs généreuses résolutions, et ils se sont endormis dans la paix du Seigneur. Pour moi, saint Antoine m'avait imposé comme pénitence de faire douze fois le pèlerinage au tombeau des saints Apôtres. J'accomplis mon douzième pèlerinage aujourd'hui et je ne désespère pas, selon la promesse du thaumaturge et grâce à ses mérites, de le retrouver là-haut. » En achevant ce récit, le vieillard pleurait d'émotion, et les sanglots étouffaient sa voix (1).

Réconcilier des bandits avec eux-mêmes et avec la société, réhabiliter les courtisanes, forcer des usuriers à restituer le bien mal acquis, toutes ces victoires, si méritoires qu'elles soient, s'effacent, à notre avis, devant une autre qui, pour tous les prédicateurs du moyen âge, était le but principal de leurs efforts : l'apaisement des dissensions politiques et des haines fratricides. Saint An-

1. *Lib. miracul.*, c. vi, n. 59.

toine, lui aussi, prêcha la paix ! Il en fut le restaurateur. « Plus de haines, plus de guerre, répétait-on après lui ! La paix ! Dieu veut la paix ! » Et l'on voyait les ennemis se tendre la main, les Guelfes et les Gibelins se donner publiquement le baiser de réconciliation, et les pros-crits, ces meurtris des passions politiques, retremper leur âme au contact de ce qu'ils aimaient le plus au monde : leur patrie et leur famille adorée (1).

« L'Europe moderne, selon la juste réflexion d'un publiciste de nos jours, ne sait pas tout ce qu'elle doit à saint François (2). » Avant lui, Montalembert, entrant dans le domaine des faits, avait démontré que la victoire de l'Église sur le néo-paganisme, au moyen âge, était due principalement aux efforts persévérants des deux nouvelles milices religieuses du XIII<sup>e</sup> siècle. « Les enfants de saint Dominique et de saint François, écrivait-il, se répandent sur l'Italie, déchirée de tant de discordes, essayant de réconcilier les partis, de diminuer les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, parcourir toute la péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, leurs fautes et leurs ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime (3). » — « En tête de ces pacificateurs, ajouterons-nous avec César Cantu, il faut placer saint François d'Assise et son disciple saint Antoine de Padoue (4). »

Dans cette œuvre de restauration religieuse et so-

1. *Discordantes ad fraternam pacem revocabat.* (Jean de Peckam, ch. xii.)

2. Frédéric Morin, *Saint François et les Franciscains.*

3. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, Introduction, p. 63.

4. *Histoire universelle*, t. XI, p. 41.

ciale, l'apôtre n'était pas seul ; car quel homme eût jamais pu suffire à pareille besogne ? Il était aidé par le clergé paroissial, par les fils de saint Benoît et de saint Dominique (1), et surtout par ses Frères les Franciscains, dont le plus brillant était Luc Belludi, homme d'une sainteté éminente, que saint François lui-même avait revêtu de la bure, grand prédicateur qui s'attacha particulièrement à la personne de saint Antoine (2). L'intrépide missionnaire avait des auxiliaires nombreux, dévoués, animés de son esprit ; mais il était l'âme du mouvement, et c'est sur lui que retombait tout le poids de la charge, toute la responsabilité. Ni ses collaborateurs, ni la population ne s'y méprenaient, et c'est à lui qu'on faisait remonter le mérite d'un succès qui dépassait toutes les prévisions. Pour lui, il pensait à la charge ; il ne pensait pas à l'honneur, se dépensant jour et nuit, en chaire ou au confessionnal, dans les durs labeurs du ministère sacré, toujours oublieux de lui-même et restant fréquemment jusqu'à la chute du jour sans avoir pris d'autre réfection que la sainte Eucharistie (3).

Il répandait la paix autour de lui, comme la rose répand ses parfums. Il la rendait aux âmes les plus éprouvées ; il ne la gardait pas toujours pour lui-même, et l'Ange des ténèbres lui livrait de fréquents et terribles assauts. Dieu le permettait ainsi, comme il l'avait permis

1. C'est ce que constate Glassberger, au moins pour les fils de saint Benoît. « Un jour, dit-il, pendant que le célèbre thaumaturge était à Padoue et qu'il assistait au sermon d'un Père bénédictin, qui commentait le discours de saint Paul à l'Aréopage, il fut tout d'un coup ravi en extase, en présence de l'auditoire émerveillé. » (*Analecta franciscana*, t. II, p. 35.)

2. La dépouille mortelle de Luc Belludi fut déposée à côté de celle de son vénéré maître et ami, dans la basilique de Saint Antoine de Padoue. (*Lib. miracul.*, c. iv, n. f.)

3. *Usque ad solis occasum quam sæpe jejunus perseverabat.* (Jean de Peckam, ch. x.)

pour saint Paul, pour saint François d'Assise, pour tous les vases d'élection, afin d'augmenter ses mérites. Une nuit, nous dit la Chronique, au commencement du Carême, le démon lui apparut sous une forme visible, le saisit à la gorge et chercha à l'étouffer. Le Bienheureux invoqua aussitôt celle qui est plus terrible qu'une armée rangée en bataille : « *O gloriosa domina* : O glorieuse souveraine ! » C'était son hymne favorite (1). A peine eut-il prononcé ces mots, que l'éternel ennemi du genre humain lâcha prise : il fuyait devant la présence de la Vierge immaculée, comme les ténèbres fuient devant la lumière. Marie fit ensuite sentir sa douce présence par une lueur surnaturelle et de fortifiantes consolations, et la cellule de l'humble moine devint, pour un instant, le vestibule du Paradis (2).

La Reine des anges bénissait visiblement le zèle et les efforts de son dévot serviteur. La station quadragésimale avait été émaillée de merveilles de tout genre. Les fêtes de Pâques en furent le digne couronnement. Padoue célébra le triomphe du Christ ; elle chanta aussi le triomphe d'Antoine et la rénovation des âmes.

Après le Carême, le clergé et les magistrats de la ville vinrent en ambassade solennelle remercier l'orateur qui avait transformé Padoue, et le conjurer de leur laisser le texte de ses sermons, afin qu'il continuât par ses écrits le bien commencé par sa parole. Il se rendit à leurs désirs et prolongea son séjour à Padoue, pour y rédiger ses instructions fondamentales. Ce recueil nous est parvenu sous le titre de *Sermons du temps*. Ce ne sont pas

1. Les strophes de cette hymne ont été un peu modifiées sous Urbain VIII.

2. Jean de Peckam, ch. xi. — Le contexte semble indiquer que cette tentation et cette extase eurent lieu au commencement de la première prédication du Saint à Padoue.

des discours achevés, mais des notes et des applications morales de la sainte Écriture. Quand on parcourt ces notes, on les trouve pâles et froides. C'est là le sort de l'orateur. Cet homme, qui a passionné toute une génération, descend avec elle dans le même silence. Sa voix et la voix des multitudes qui l'ont applaudi, vont s'évanouissant dans le temps, comme s'évanouissent dans l'espace les sons mélodieux de l'orgue. Le clavier est muet, sans qu'il soit possible d'imaginer ou de reproduire les flots d'harmonie qui s'en échappaient. Mais ce qui reste, c'est l'impression produite dans les âmes ; c'est la rénovation des mœurs, c'est l'abondante moisson d'œuvres et de vertus qui a germé sous la vivifiante chaleur de la parole sacrée.

Pendant le Carême, saint Antoine s'était exclusivement occupé du peuple. Après les fêtes de Pâques, il dut céder aux instances des Clarisses, leur distribuer, à leur tour, le pain de la parole divine et les diriger dans les voies de la perfection. Parmi ces âmes d'élite brillait, au premier rang, la bienheureuse Hélène Enselmini, fille d'un riche patricien de Padoue, âme pure, âme séraphique qu'avait su distinguer le regard perçant du réformateur ombrien, saint François d'Assise, et à qui celui-ci avait lui-même imposé le voile. Parler à ces vierges, leur montrer les joies et les récompenses du sacrifice, était un repos pour notre Bienheureux. Repos de peu de durée ; car d'autres cités et d'autres couvents, dans sa Province, réclament le bienfait de sa présence.

---

## CHAPITRE XVII

DE FERRARE A MANTOUE

(1228-1229)

Dans le courant de l'été 1228, le Bienheureux se remit en marche vers Bologne, lieu de sa résidence. Ferrare était sur sa route. Il s'y arrêta d'autant plus volontiers que cette ville défendait vaillamment les droits du Pontife romain et que les marquis d'Este, chefs des Guelfes de la région, ne craignaient pas de résister par les armes aux empiètements de Frédéric II et d'Ezzélino-le-Féroce.

Là, notre héros n'avait point à combattre le scepticisme ni l'hérésie, mais seulement à déraciner les vices qui déshonorent la foi et croissent partout où se trouve l'humanité déchue. L'église Sainte-Marie del Vado fut son sanctuaire privilégié et le principal théâtre de ses prédications. N'ayant affaire qu'à des âmes croyantes et pouvant se livrer aux élans de sa piété filiale, il exalta, avec le lyrisme d'un cœur débordant de reconnaissance, les éminentes prérogatives de Celle dont il avait, dans ses extases, entrevu la beauté. Écoutons les accents inspirés de sa foi, et recueillons çà et là, dans ses sermons, quelques-unes des pierreries dont il ornait le diadème de son auguste souveraine.

« La Vierge de Nazareth a été préservée, par un privilège unique, de la tache originelle et remplie de la

plénitude de la grâce. — Salut, ô Mère de Dieu, cité de refuge, montagne sublime, trône du Très-Haut, vigne féconde et chargée de grappes d'or qui versent dans le cœur des mortels les saintes ivresses du pur amour ! — Salut, étoile des mers ! Ta douce lumière nous guide au milieu des ténèbres de la traversée et nous montre l'entrée du port. Malheur au pilote qui n'a pas l'œil fixé sur toi ! Son frêle esquif devient le jouet des tempêtes et ne tarde pas à s'engloutir dans les flots écumants (1). »

A travers la poésie biblique des expressions, transpirent ici les sentiments d'une grande âme qui, heureuse de connaître et d'aimer, s'efforce de faire partager aux autres ses convictions et son bonheur. Saint Antoine ne se contente pas d'affirmer, en passant, avec le Patriarche d'Assise, sa croyance dans l'Immaculée-Conception de Marie. Il sait qu'elle est la mère des miséricordes, le canal de la grâce, le refuge des pauvres pécheurs, l'espoir des désespérés ; il veut qu'on l'invoque sous ces titres et qu'on ait une confiance sans limites dans sa puissance comme dans sa bonté. C'est du reste une remarque de ses historiens : à mesure qu'il avançait dans la carrière apostolique, sa dévotion envers la patronne de l'Ordre séraphique devenait plus expansive, et sa confiance plus inallérable.

Les Chroniques ont jeté un voile sur l'importance et l'étendue de ses succès dans la ville de Ferrare ; mais un prodige qu'elles n'ont eu garde d'omettre, nous découvre un coin du tableau et nous permet de deviner le reste.

Une dame de Ferrare, mariée à un des patriciens les plus considérés de la ville, était en butte au plus injurieux soupçon qui puisse blesser le cœur d'une femme.

1. De la Haye, *dom. III quadrag.*; *oct. Épiph.*; *dom. oct. Nativ.*

Son mari l'accusait d'adultère ! Il ne voulait ni porter dans ses bras ni même voir l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Outragée dans sa dignité d'épouse et de mère, forte de son innocence, mais impuissante à la démontrer, elle versait des larmes amères au pied de son crucifix. Elle eut la pensée de faire venir le grand orateur dont l'éloge était dans toutes les bouches. Heureuse inspiration ! L'apôtre, toujours compatissant aux misères de ses semblables, accourut, écouta patiemment les plaintes des deux partis, de l'accusateur et de l'accusée, leva les yeux au ciel, puis avec une sainte hardiesse saisit le nouveau-né dans ses bras et lui dit, en présence de tous les membres de la famille : « Mon enfant, je t'adjure au nom du Dieu de la Crèche, de déclarer ici publiquement, en termes nets et positifs, quel est l'auteur de tes jours. » Alors celui qui rend éloquente la langue des petits enfants, prit d'une manière ostensible la défense de l'innocence outragée ; le petit enfant quoiqu'emballotté dans ses langes, se tourna vers l'accusateur et prononça distinctement ces trois mots : « Voici mon père. » Le miracle était aussi touchant que décisif. « Aimez cet enfant, dit le thaumaturge au patricien, car il est vôtre. Aimez aussi votre épouse, si fidèle, si dévouée et si digne de toutes vos affections (1). »

Rétablir la concorde et la paix au sein des familles ; la paix, ce bien supérieur sans lequel le foyer est un baignoire ou un désert ! Quand le disciple de saint François n'eût rendu que ce seul service à l'humanité, il mériterait encore la reconnaissance et l'admiration des siècles.

De Ferrare, ses biographes, plus amis du merveilleux que de l'enchaînement des faits, nous transportent im-

1. Siccò Polentone. (Horoy, t. VI, p. 484.)

médiatement à Bologne, sans s'occuper des résultats du prodige que nous venons de raconter. Imitons-les, sans oublier toutefois que partout où il passe, l'ange de la paix est inséparable du héraut des revendications sacrées qui renverse les idoles de boue et restaure dans les âmes le règne du vrai Dieu,

A Bologne, ses Frères, ceux dont il avait été le lecteur et qu'il avait formés à l'art de bien dire, lui demandèrent une grâce qu'il ne sut pas leur refuser. C'était de leur prêter, de leur abandonner ses sermons sur les psaumes, c'est-à-dire le fameux manuscrit qu'avait dérobé le novice de Montpellier. Ils gardèrent ce manuscrit comme une relique, et le P. Azzoguidi découvrit ce trésor en 1757 parmi les archives du couvent de Bologne.

Sur ces entrefaites, notre Bienheureux reçut du Général de l'Ordre, Jean Parenti, une missive qui lui imposait une tâche difficile. Florence, patrie de Jean Parenti, Florence, la cité des fleurs, des arts et du bon goût, le boulevard du parti guelfe et de l'indépendance nationale, était alors déchirée par deux factions, deux puissantes familles, les Buondelmonti et les Amédéi, qui se disputaient le pouvoir et transformaient la gracieuse cité en une vaste arène souvent ensanglantée, au détriment de la justice et de la liberté. Jean Parenti ne crut pas pouvoir rendre un plus grand service à sa patrie que de lui envoyer, dans la personne du Provincial de Bologne, un thaumaturge et un saint.

Le Bienheureux se conforma en tout aux instructions du Général. Il se rendit à Florence, y prêcha l'Avent de 1228 et le Carême de l'année suivante, et employa toutes les ressources de son génie, pendant ce long séjour de cinq mois, à éteindre le feu de la guerre civile (1). Hardi

1. Azzoguidi, n. 34.

à flageller les vices, impitoyable pour ces esprits ambitieux qui ruinaient leur patrie, infatigable dans l'action, il empruntait aux prophètes de l'ancienne loi leurs plus vives apostrophes. Il en avait la vigueur ; il en avait aussi les illuminations.

Un jour, il avait accepté de prononcer une allocution aux funérailles d'une des notabilités de Florence. Il développa cette maxime de l'Évangile : « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. » Tout à coup il s'arrêta. Il avait entrevu l'âme du défunt dans les flammes de l'enfer, juste châtiment de ses injustices usuraires et de ses exactions. « Ce riche est mort, reprit-il d'une voix lente et grave, et il est enseveli dans les enfers ! Allez, ouvrez son coffre-fort et vous y trouverez son cœur. » Les parents et les amis éperdus, atterrés, coururent à la maison mortuaire et découvrirent, selon la prédiction du Saint, au milieu des pièces d'or, le cœur encore chaud du défunt (1).

La scène était tragique, saisissante, lugubre ; trop lugubre pour ne pas causer d'émoi dans la populeuse cité. Les esprits s'ouvrirent aux pensées de l'éternité ; les familles rivales déposèrent les armes et conclurent une trêve que le thaumaturge eût voulu perpétuelle. Elle ne fut que passagère, pour le malheur de Florence. Oh ! si la voix des Saints était toujours écoutée, quel changement dans les destinées des peuples, et que de calamités de moins !

Les Chroniques ne désignent qu'en termes vagues et généraux le succès de la mission pacificatrice de saint Antoine. Elles nous le montrent ensuite, à partir du Carême de 1229, achevant la visite des couvents de sa Province, faisant de nouvelles fondations et évangélisant

1. *Acta SS.*; *Vita anon.*, n. 14; et *Bonav.*, s. I de S. Ant.

d'un bout à l'autre la Lombardie, au milieu d'incidents dont nous relaterons les plus mémorables (1).

A Verceil il retrouva son vénérable ami, l'abbé de Saint-André. Ce fut, pour l'un comme pour l'autre, une ineffable consolation. Ensemble ils parlèrent du réveil de la foi dans les âmes, du mouvement de retour qui s'accroissait chaque jour davantage vers le centre de l'unité catholique, des innombrables conversions du moment et des espérances de l'avenir. Leurs adieux furent ceux de deux âmes embrasées de l'amour de Dieu : ils se donnèrent rendez-vous au ciel (2) !

A Varèse et à Brescia, le Bienheureux créa de nouveaux foyers de vie franciscaine. A Varèse, ayant fait creuser à l'entrée du couvent le puits traditionnel, symbole des eaux vives de la grâce, il communiqua aux ondes limpides de ce puits la vertu de guérir les fièvres pernicieuses. Cette faveur excita la jalousie des habitants de Verceil, qui réclamèrent le même bienfait. L'apôtre céda complaisamment à leur désir, retourna sur ses pas et bénit à Verceil, au centre de la ville, une citerne dont les eaux eurent la même propriété surnaturelle que celles de Varèse. Comment les populations ne se seraient-elles pas attachées à un thaumaturge si puissant auprès de Dieu, si prompt à secourir dans leurs infortunes tous ceux qui l'invoquaient (3) ?

A Milan, à Vérone, sur les bords du lac de Garde, à Mantoue, il s'appliqua plus particulièrement à la conversion des Vaudois. Il fit briller à leurs yeux l'autorité divine et la beauté immatérielle de l'Église, de cette

1. Azzoguidi, n. 34.

2. Thomas Gallo, abbé de Verceil, mourut en 1246. C'est ce qu'établissent péremptoirement les PP. Louis de Missaglia et Azévédo, dans leurs dissertations sur la vie de saint Antoine, contre Azzoguidi qui le fait mourir en 1226.

3. Ange de Vicence, liv. II, ch. II.

Mère qui pleurait leurs égarements et leur tendait les bras pour leur pardonner, et il eut le bonheur de recevoir un grand nombre d'abjurations (1).

Cette longue excursion à travers l'ancienne Gaule cisalpine nous mène jusqu'aux fêtes de la translation de saint François (25 mai 1230); fêtes qui s'annonçaient comme devant être splendides. Tous les Provinciaux y étaient nommément convoqués. Grégoire IX avait même promis de les présider en personne et avait invité les fidèles à venir en foule gagner les indulgences qu'il accordait à cette occasion. Retenu au dernier moment par la gravité des événements politiques, il désigna, pour le remplacer, Jean Parenti et quelques autres religieux du même Ordre, revêtus du titre de commissaires apostoliques (2).

1. Ange de Vicence, *loc. cit.*

2. Bref *Mirificans*, du 16 mai 1230; Bulle *Speravimus*, du 16 juin; et Bernard de Besse, *De Laudibus B. Fr.*

## CHAPITRE XVIII

### CHAPITRE GÉNÉRAL D'ASSISE

(1230)

Assise, la petite ville aérienne du mont Soubase, était environnée de toutes les splendeurs du ciel et de la terre, depuis qu'une « grande lumière (1) », dans le fils des Moriconi, s'était levée sur elle. Les miracles y succédaient aux miracles, et les solennités aux solennités. En 1228, moins de deux ans après la mort de saint François, le chef de l'Église catholique, Grégoire IX, y faisait une entrée triomphale, escorté de cardinaux, d'évêques, d'abbés mitrés et de pèlerins de tous pays. Il posait au front du grand réformateur monastique la couronne des saints, changeait le nom du lieu de la sépulture, la colline d'Enfer en colline du Paradis, commandait au Fr. Élie de construire une basilique digne du trésor qu'elle allait contenir, et bénissait lui-même la première pierre du futur monument. Au printemps de 1230, la basilique, qui est un des bijoux artistiques de l'Italie, était prête. Le 25 mai, elle devait être inaugurée par la commission pontificale, et recevoir les ossements sacrés du Patriarche séraphique, provisoirement déposés dans l'église Saint-Georges.

1. Le Dante, *Paradis*, chant xi.

Le Provincial de Bologne avait été privé, par suite de ses travaux apostoliques, du bonheur d'assister aux fêtes de la canonisation. Celles de la translation furent pour lui un dédommagement. Il était si heureux de revoir ses frères, de vénérer les reliques du saint fondateur, de se jeter aux genoux de son successeur immédiat, Jean Parenti, et de lui redire comment Florence pacifiée était redevenue la perle de la Toscane !

Il y eut pourtant une ombre au tableau, et même l'orgueil du Fr. Élie faillit tout compromettre. Outré de dépit d'avoir été mis à l'écart par Grégoire IX comme par Jean Parenti, il ourdit, au sujet de la translation de la châsse de saint François, un plan qui ne lui fait pas honneur. Il alla trouver les magistrats d'Assise, et leur persuada qu'il y avait un intérêt majeur à devancer le jour fixé par l'encyclique pontificale. « Autrement, leur dit-il, et par suite de l'affluence des étrangers, le lieu de la déposition sera connu, et tôt ou tard ce trésor sacré nous sera ravi par les cités voisines (1). » Si étrange que fût la proposition, elle fut acceptée. En conséquence, le 22 mai, « trois jours avant la date officielle (2) », le Fr. Élie, aidé des archers de la ville, enleva le sarcophage de pierre et le corps du séraphique Patriarche, les transporta sur la colline du Paradis, et les recouvrit d'une double dalle et d'une solide maçonnerie : le tout « clandestinement (3) », c'est-à-dire, sans la présence du clergé ni des témoins officiels.

Une pareille translation, qu'elle fût l'effet d'un désir de vengeance ou de la crainte d'un vol sacrilège, était pour Grégoire IX et ses représentants une grave injure,

1. Bernard de Besse, *De Laud. B. Fr.*

2. Th. Eccleston, coll. xiii.

3. Occulte. (*Chronique des vingt-quatre Généraux.*) Cf. Glassberger. (*Analecta Franciscana*, t. II, p. 49.)

pour les religieux et les pèlerins accourus une cruelle déception, aux yeux de tous une sorte de profanation qu'il fallait à tout prix réparer et faire oublier. Cependant, de l'avis unanime des commissaires pontificaux et pour ne pas frustrer l'attente des pèlerins, les cérémonies annoncées eurent lieu. Elles se firent même, malgré ce fâcheux contre-temps, avec une grande magnificence, « rehaussée par toutes sortes de faveurs célestes (1) ».

Il faut avoir été témoin de manifestations pareilles, pour se faire une idée de l'ivresse et de l'enthousiasme des foules en présence du surnaturel. Saint Antoine se joignit au peuple pour remercier le Seigneur de tant de grâces et invoquer avec plus d'amour son bienheureux Père si magnifiquement glorifié.

Aux fêtes de la translation succéda immédiatement le Chapitre général des Mineurs, qui se tint, comme les précédents, à la Portioncule. Trois questions importantes y furent débattues : l'élection des Provinciaux, la valeur, au point de vue de la conscience, du testament de saint François et le scandale du Fr. Élie (2). Saint Antoine demanda à être déchargé de toute prélatrice, afin de pouvoir se livrer exclusivement au ministère de la prédication, pour lequel il se sentait plus d'aptitude que pour l'administration. Jean Parenti, qui aimait en lui l'apôtre de Florence et le fidèle imitateur du séraphique Patriarche, ne se contenta pas d'exaucer une requête si légitime et présentée avec tant d'humilité ; il

1. *Multa miracula fecit Deus (Chron. Parm., p. 29)*, écrit Salimbené. Cf. Bonav., ch. xv.

2. Jean Parenti gouverna l'institut des Mineurs de 1227 à 1233. (Th. Eccleston, coll. xiii.) L'élection du Fr. Élie au Chapitre de 1230, sa dispute avec saint Antoine devant Grégoire IX, et les autres scènes racontées de bonne foi, à cette occasion, par Wadding et ceux qui l'ont suivi, sont donc une invention et une interpolation du xiv<sup>e</sup> siècle.

permit au Bienheureux de fixer lui-même le lieu de sa résidence. Antoine choisit Padoue, « à cause de la foi de ses habitants, de l'attachement qu'il leur portait et de leur dévouement aux Frères-Mineurs (1) ». Le Général et le Chapitre lui donnèrent un témoignage encore plus frappant de leur confiance. Il fut délégué avec le Fr. Léon (plus tard archevêque de Milan), pour solliciter de Grégoire IX une déclaration authentique sur le testament de saint François, et pour réparer, au nom de ses Frères, l'outrage fait à la majesté du Siège apostolique par les agissements plus qu'irréguliers du Fr. Élie (2).

Grégoire IX ne dissimula pas son bonheur de le revoir. Il n'avait pas perdu le souvenir des fêtes de Pâques de 1227, ni de l'orateur qu'il avait lui-même surnommé l'Arche vivante de la Bible. Mais cet orateur lui revenait auréolé de nouveaux mérites, accompagné d'un cortège d'hérétiques réconciliés, de pécheurs convertis, de villes pacifiées, de mille voix enfin qui proclamaient les bienfaits dont il avait été l'auteur, ou les miracles dont il avait été l'instrument. Aussi fit-il à toutes ses demandes une réponse favorable. Wadding et Glassberger (3) ajoutent même qu'il voulut l'attacher à la cour pontificale, peut-être jeter la pourpre sur ses épaules. Pour décliner ces honneurs, le Franciscain n'eut qu'à rappeler l'entrevue de 1217, la réponse de saint Dominique et celle de saint François à ce sujet : « Seigneur, avait dit le réformateur ombrien, mes enfants s'appellent Frères-Mineurs, parce qu'ils occupent le dernier rang dans l'Église. C'est là leur poste d'hon-

1. *Sinceram civium expertus fidem, mira eorum tractus devotione* (Jean de Peckam, ch. x).

2. Ange de Vicence, liv. II, ch. iv ; — Azzoguidi, n. 34.

3. *Annales Minorum*, ann. 1230, n. 11, et *Analecta Franciscana*, t. II, p. 52.

neur. Gardez-vous bien de les en arracher, sous prétexte de les faire monter plus haut (1). » Le Pontife n'insista pas, et l'humble moine laissé à sa liberté, comme la colombe sortie de l'arche, prit son essor vers les hauteurs de l'Alverne pour suivre de plus près les traces de son bienheureux Père et répéter plus à son aise, dans la solitude des montagnes, le cri de l'amour inassouvi : « *Amor non amatur* : L'amour n'est pas aimé ! »

Il visita cette montagne privilégiée, que les historiens de l'Ordre comparent aux sommets les plus fameux de l'antiquité, l'Horeb, le Carmel, l'Hermon ; cette montagne toute ruisselante de lumière et de vie comme le Thabor, toute remplie de deuil et de souffrances comme le Calvaire. Il baisa l'empreinte des pas du stigmatisé de l'Alverne, et colla ses lèvres sur le rocher où le séraphin aux six ailes de feu lui était apparu. Souvenirs d'un Saint, souvenirs d'un père, doublement sacrés pour lui et qu'il emporta comme une force dans la résidence qu'il s'était choisie (2).

Inexprimable fut l'allégresse des habitants de Padoue, lorsqu'ils le revirent dans leurs murs et qu'ils connurent sa décision de se fixer parmi eux. Ils furent en liesse, plus que si on leur eût annoncé une victoire sur l'ennemi ; et cependant ils ne soupçonnaient, ils ne pouvaient pas soupçonner, la gloire et les triomphes qu'il apportait dans les plis de sa robe.

On était au commencement d'automne, lorsqu'il arriva à Padoue (3). L'évêque, le clergé, le peuple, toujours avides de l'entendre, vinrent le prier de continuer le bien qu'il avait commencé deux années auparavant.

1. Th. de Célano, *Vita secunda*, p. III, c. LXXXVI.

2. Wadding, ann. 1230, n. 11.

3. Vers la fin de septembre, d'après Azzoguidi (n. 34) et Ange de Vicence (liv. II, ch. iv).

Peut-être eût-il cédé à leurs instances, sans l'intervention d'un ami, d'un protecteur, qui l'en détourna. Cet ami n'était autre que le cardinal Raynald Conti, l'évêque d'Ostie, qui monta plus tard sur la chaire de saint Pierre sous le nom d'Alexandre IV. Il le pressa, il le supplia de ne pas laisser perdre les miettes de la parole divine et de mettre par écrit le fruit de ses études et de son expérience (1). Le cardinal avait raison. On se dispute les lambeaux de la tunique des Saints; les fragments de leurs pensées ne forment-ils pas une relique plus précieuse et d'un ordre plus élevé, puisqu'ils sont un éclair de leur génie, un reflet de leur grande âme? C'est donc au conseil autorisé d'un prince de l'Église que nous devons la conservation des sermons de saint Antoine sur les fêtes des Saints. L'humble et docile Franciscain employa une partie de l'hiver à recueillir ses notes restées à l'état d'ébauche, d'une ébauche où se traduit le penseur profond, mais qu'il n'eut pas le temps de retoucher; car chez lui l'homme d'action absorbe l'écrivain, et les calamités publiques vont interrompre, dès les premières pages, un travail qui eût exigé du repos et de nombreux loisirs (2).

1. Jean de Peckam, p. I, ch. x.

2. Ces notes sont précieusement conservées à Padoue, et font partie du trésor du sanctuaire franciscain. Nous avons indiqué dans la préface les œuvres authentiques du Bienheureux : *Sermons sur les Psaumes, Sermons du temps et Panégyriques des Saints*. Un mot de Barthélemy de Trente, Frère Prêcheur, « contemporain et ami d'Antoine », ainsi qu'il le déclare lui-même, nous fait supposer que ce catalogue est incomplet. *Libros et sermones compilavit*, écrit-il. (*Acta SS.*, 13 juin, p. 106.) Que faut-il entendre par cette expression un peu vague : *libros*? C'est une énigme qu'auront à déchiffrer ceux qui préparent en ce moment une édition-type des œuvres du thaumaturge.

## CHAPITRE XIX

### LE LIBÉRATEUR DE PADOUE

(1230-1231)

A cette époque, la Lombardie et la Romagne tremblaient au seul nom d'Ezzéline de Romano, gendre et lieutenant de Frédéric II, soldat de fortune que les chroniqueurs appellent le bourreau des chrétiens et le Néron du moyen âge, tigre à face humaine qui laissait périr de faim, dans les geôles, les victimes qu'il avait entassées. Vicence, Brescia, Vérone, prises d'assaut, venaient d'être livrées aux fureurs d'une soldatesque sans merci comme sans pudeur. Padoue craignait le même sort, non sans motif ; car, déjà le tyran avait fait main basse sur le château de Fonté, aux portes de Padoue, et emmené en captivité plusieurs otages, entr'autres un adolescent digne, en raison de sa jeunesse et de son innocence, du plus haut intérêt, Guillaume Tiso, petit-fils du châtelain de Castel-Fonté et de Campo-Sam-Piéro (1). On comprend, en présence de pareils brigandages, l'effroi des habitants. Saint Antoine, à l'intervention duquel ils eurent recours, résolut de s'employer à leur délivrance, et le fit avec une énergie qui rappelle la conduite des prophètes d'Israël. Il courut à

1. *Saint Antoine de Padoue*, par Salvagnini, p. 151.

Vérone (1), et pénétrant dans le palais du nouvel Achab, il lui adressa ces sévères reproches : « Jusques à quand, tyran cruel, continueras-tu de verser le sang innocent ? Le glaive du Seigneur est suspendu au-dessus de ta tête, et son jugement sera terrible. » Les satellites du condottière, étonnés d'un langage si nouveau pour eux, n'attendaient qu'un signe du maître pour massacrer le moine audacieux. Le signe ne fut pas donné ; mais Ezzélino, le baudrier autour du cou, se jeta aux genoux du Saint et lui promit de s'amender. « Il me semblait, disait-il ensuite à ses soldats, que les yeux de ce moine lançaient des éclairs et que j'allais être précipité au fond des abîmes de l'enfer (2). »

Attila s'était arrêté devant la majesté du pape saint Léon ; Ezzélino, autre fléau de Dieu, recula devant saint Antoine. La victoire était la même, celle du droit et de la justice sur la force brutale.

Le thaumaturge profita de son ascendant sur le condottière pour réclamer de lui, avant de le quitter, un acte de réparation dont la nécessité s'imposait : la délivrance des otages. Les chroniques locales nous disent qu'à sa prière, Ezzélino restitua le castel et le jeune prisonnier de Fonté ; elles ne parlent pas des autres captifs.

Qui pourrait contempler, sans être saisi d'admiration, le courage héroïque du thaumaturge en face de la tyrannie, courage qui contraste si vivement avec le servilisme des Gibelins ? Et qui ne serait heureux de saluer dans cet acte de noble indépendance l'image et le pré-

1. Au mois d'octobre 1230, d'après Ange de Vicence (liv. II, ch. iv) et Azzoguidi (n. 34).

2. *Lib. miracul.*, c. iv, n. 35. — D'après Azévêdo, le thaumaturge prédit au condottière qu'il périrait misérablement, à l'âge de soixante-cinq ans. (*Taumat. portogh.*, l. II, c. xiv.)

lude « du rôle politique que devait jouer la milice des Frères-Mineurs, contemporaine des républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des oppresseurs, dont elle n'avait ni peur, ni besoin ? (1) »

Ennemi de l'oppression, nul ne l'était plus que saint Antoine. Nul ne dénonçait avec plus de hardiesse, du haut de la chaire, l'hypocrisie et la déloyauté de Frédéric II. « Nul ne flétrissait avec plus de vigueur la scélératesse et les forfaits d'Ezzélino (2). » Chose remarquable ! Le tyran ne cherchait pas à se venger, comme il l'eût fait pour tout autre. A quoi attribuer une patience qui n'entraînait pas dans ses habitudes, sinon au souvenir de la scène de Vérone et du rayon divin qu'il avait aperçu au front du disciple de saint François ? Cependant, toujours soupçonneux, il voulut mettre à l'épreuve son désintéressement et sa loyauté, et lui tendit un piège. Il lui envoya une ambassade chargée de riches présents, et donna à ses sbires les instructions suivantes : « Portez ces cadeaux au Fr. Antoine. S'il accepte, vous l'égorgeriez séance tenante ; s'il refuse avec indignation, vous reviendrez sans lui avoir fait aucun mal. » Les séides du condottière observèrent scrupuleusement la consigne. Ils dirent au Bienheureux, en s'inclinant profondément devant lui : « C'est votre fils Ezzélino qui nous a députés vers vous. Il se recommande instamment à vos prières, et vous conjure d'agréer les présents que nous vous offrons, comme un gage de son dévouement. — Non, non, répondit le Saint avec indignation, je ne veux pas de vos trésors, qui sont les fruits de la rapine et les dépouilles du peuple ! Ces trésors périront, et vous avec eux. Sortez, sortez d'ici, et ne souillez pas de votre présence une maison sainte et consacrée ! » Ils s'éloignè-

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, Préface, p. 3.

2. *Lib. miracul.*, c. iv, n. 36.

rent couverts de confusion, et retournèrent rendre compte à leur maître de ce qui s'était passé. « C'est bien, répliqua froidement Ezzélino. Antoine est vraiment un homme de Dieu. Laissez-le tranquille ; qu'il dise de moi ce qu'il voudra ! (1) »

Le témoignage rendu à la magnanimité de caractère de notre héros était sincère sans doute ; mais le tyran n'alla pas plus loin dans la voie du retour. Ses visées ambitieuses, la violence de ses passions indomptées et l'influence néfaste du César allemand le relancèrent dans sa vie d'aventures, et nous le retrouverons bientôt aux prises avec cette ville de Padoue qu'il avait fait le serment de subjuguier ou de livrer aux flammes.

Après l'entrevue de Vérone, l'ange de la paix, le vainqueur d'Ezzélino, était rentré immédiatement à Padoue. Quel fut l'accueil que lui fit la vieille cité ? On le devine aisément. Deux ans auparavant, elle avait acclamé l'orateur entraînant, le moine aux vertus éminentes, le thaumaturge à l'inépuisable charité. Que fut-ce donc à son retour de Vérone, lorsqu'elle salua en lui le libérateur de la patrie ? Aussi y eut-il une immense explosion de joie dans la ville et aux environs, lorsqu'on apprit que, cédant aux instances de l'évêque Jacques Conrad, il allait prêcher pour la seconde fois le Carême à Padoue. Pour lui, allant d'un bien à un autre bien, il abandonna sans regret les fleurs de la littérature pour la moisson des âmes ; car il voyait que la moisson était mûre, et il savait que ses jours étaient comptés.

Depuis le 5 février 1231, jusqu'au jour de la Pentecôte, il occupa les chaires de Padoue, au milieu de succès incroyables, de prodiges sans nombre et d'un enthousiasme qui allait grandissant, à mesure que ses forces

1. *Lib. miracul.*, c. iv, n. 36.

diminuaient. Dans cette seconde station, il récolta les épis qui lui avaient échappé dans la première et lia des gerbes nombreuses, serrées, qu'il présenta au Roi immortel des siècles (1).

Comme saint François, comme tous les Saints, il sentit le besoin, après tant de travaux, de se retremper dans la solitude et de secouer les grains de sable qui s'attachent facilement à la robe du prédicateur. Il écrivit au Supérieur de la Province, pour réclamer cette faveur, cacheta sa lettre, la laissa sur la table, et pria le Père Gardien du couvent de lui indiquer le moyen de la faire parvenir à sa destination. Quand il remonta dans sa cellule, l'épître avait disparu. Il la chercha vainement ; mais quelques jours après, il n'en recevait pas moins une lettre du Provincial qui était précisément une réponse, et une réponse affirmative à sa demande. « Il est raisonnable de croire, ajoute le narrateur, que les anges avaient porté la missive du Bienheureux, pour donner satisfaction à ses pieux désirs et prouver, par leur intervention directe, que ses désirs étaient agréables à Dieu (2). »

En conséquence, le thaumaturge alla trouver un de ses amis les plus dévoués, don Tiso, ce seigneur de Castel-Fonté et de Campo-Sam-Piéro à qui il avait rendu son petit-fils, retenu en ôtage dans les geôles de Véronne. Touché par les discours de l'apôtre pendant la station qua dragésimale de 1231, le gentilhomme avait déposé l'épée pour entrer dans la milice spirituelle du Tiers-Ordre de la pénitence. Lorsque saint Antoine lui fit part de ses desseins, il se montra tout heureux de pouvoir lui témoigner sa reconnaissance et mit ses vastes domaines à sa disposition. Ils se rendirent ensemble

1. Ange de Vicence, liv. II, ch. vi.

2. *Lib. miracul.*, c. III, n. 18.

à Campo-Sam-Piéro, à deux milles environ de Padoue. En parcourant un bosquet qui appartenait à don Tiso, le Bienheureux aperçut, dans la profondeur du bois, un noyer gigantesque, à la ramure vigoureuse, à l'ombrage épais. Cet arbre captiva son attention. Il s'y construisit une cellule faite des branches entrelacées, et s'y fixa avec les Frères Luc Belludi et Roger (1).

Campo-Sam-Piéro rappelle une des scènes les plus touchantes de ses dernières années. C'était le 30 mai, « quinze jours avant sa mort », dit expressément la Chronique. Des sommets de la colline qui domine Padoue, il contemplait la ville avec sa forêt de blanches coupoles, ses palais de marbre, ses jardins embaumés et sa vaste plaine couverte de moissons jaunissantes et de vignes en fleur. Tout à coup il fut transporté des splendeurs du monde visible à celles du monde invisible, et eut une extase où lui furent révélés le jour de sa mort et les glorieuses destinées de la cité qui posséderait ses ossements. Dans le feu des ravissements divins, il bénit Padoue, la patrie de son cœur, comme saint François mourant avait béni Assise et s'écria : « Sois bénie, ô Padoue, pour la beauté de ton site ! Sois bénie pour la richesse de ta campagne ! Sois bénie aussi pour la couronne d'honneur que le ciel te prépare en ce moment ! (2) »

Son compagnon de voyage entendit ces paroles, mais sans en comprendre le sens prophétique ni toute la portée. Le nœud du mystère ne lui fut dévoilé qu'après le glorieux trépas du thaumaturge.

Ce moment approche : bientôt le contemplatif de Campo-Sam-Piéro descendra de sa cellule aérienne, son

1. Jean de Peckam, p. I, ch. xiv; et *Lib. miracul.*, c. iv, n. 37.

2. *Exultans in spiritu extollebat... Magno honore decorandam prædixit.* (Jean de Peckam, p. I, ch. xiii.)

dernier abri ici-bas, pour mourir entre les bras de ses Frères. Mais avant que ce cœur ait cessé de battre, arrêtons-nous un instant pour considérer une dernière fois ce doux visage, irradié des feux du ciel, et les beautés d'une âme pétrie de lumière et d'amour.

Arrière les pensées profanes ! C'est à genoux que Fra Angelico peignait ses madones. C'est à genoux qu'il faut contempler les Saints.

---

## CHAPITRE XX

### LA VERTU DOMINANTE DU SAINT

Murillo, en reproduisant sur la toile la scène de Châteauneuf, nous a retracé le portrait traditionnel du thaumaturge portugais. Le Saint est à genoux, la Bible étendue devant lui, les yeux fixés sur l'Enfant Jésus, qui lui apparaît au sein d'une éblouissante clarté. Le visage, assez replet (1), a gardé quelque chose des charmes de la jeunesse. Le regard, ferme et limpide, reflète la pureté d'un cœur resté toujours jeune et le calme d'une âme qui n'a pas connu les orages de la vie, d'une âme qui n'a jamais aimé que Dieu ou par rapport à Dieu, d'une âme angélique en un mot.

Ame angélique ! C'est l'expression de saint Bonaventure. Le docteur séraphique ne peut contenir les élans de son admiration, et il ne craint pas de déclarer que le diadème de saint Antoine se compose de tous les diamants de la grâce, de toutes les perfections éparses dans les autres élus. « Il a, dit-il, la science des anges, la foi des patriarches, les vues supérieures des prophètes, le zèle des apôtres, la pureté des vierges, l'austérité des confesseurs, l'héroïsme des martyrs (2). » — « C'est un vase d'élection, un aigle pour la doctrine, un thaumaturge incomparable », s'écrie à son tour le savant ar-

1. *Naturali corpulentia.* (*Acta SS., Vit. anon.*, c. III.)

2. *Bonav., S. II de S. Ant.*

chevêque de Florence, saint Antonin (1) ; « une violette d'humilité, un lys de chasteté, une rose de charité divine », répond la liturgie franciscaine. Ces éloges n'ont rien d'exagéré. Toutes les grandeurs surnaturelles resplendissent, en effet, au front du fils de Thérèse Tavéra ; et quand on parcourt sa vie, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de sa douceur exquise ou des brûlantes ardeurs de sa charité, de l'empire universel qu'il exerce sur les éléments ou de son esprit d'abnégation et d'humilité.

Pendant, comme tous les Saints, il a sa qualité dominante, sa vertu caractéristique et distinctive. Elle brille à toutes les pages de son histoire : c'est le zèle, un zèle supérieur à tous les motifs humains comme à tous les obstacles, le zèle des apôtres. A vingt-six ans, à l'âge où les autres ne font que se préparer aux luttes de l'avenir, il est prêt. Pendant le cours de dix années, il prêche sans repos, sans relâche, sur les côtes ensoleillées de la Provence, sur les cimes neigeuses des monts d'Auvergne, dans les plaines immenses de la Lombardie, en face d'Ezzéline et des Cathares aussi bien que devant les auditoires chrétiens. Il use ses pieds nus sur les chemins hérissés et brûlants, et va, d'un pas que rien n'arrête, où l'envoie l'obéissance, avec un front d'airain contre l'injustice, avec un cœur plein de tendresse pour le pécheur repentant. Quel est donc le tourment qui l'agite ? Quel est donc le feu divin qui le dévore ? Ce feu divin, c'est le zèle des âmes. Il entend une voix qui sort des plaies du Rédempteur, une voix mystérieuse qui retentit nuit et jour à ses oreilles et lui crie : « *Da mihi animas* : Donne-moi des âmes ! » Des âmes ! Ah ! Il sait qu'elles sont la vraie richesse de la terre, plus précieuses que

1. *Hist.*, p. III, tit. 24.

les diamants, plus brillantes que les étoiles. Il sait que le Fils de l'homme est monté sur le Calvaire pour les racheter, qu'il en est jaloux, et qu'elles sont la seule obole que nous puissions jeter dans le sein de Dieu. « *Silit animas* : Il a faim et soif des âmes ! » Et de là cette infatigable ardeur que Dieu récompense, tantôt par des torrents de félicité intime, tantôt par d'éclatantes conversions, dont nous avons rapporté quelques exemples.

Ce n'est point dans les livres des philosophes qu'il a puisé ses ardeurs séraphiques, pas plus que sa profonde connaissance du cœur humain. C'est au pied de la croix, dans la contemplation du mystère des anéantissements divins, à l'autel, en buvant à la coupe eucharistique. C'est aussi dans la dévotion au Cœur de Jésus, à ce Cœur sur lequel, comme saint Jean, il a reposé et qu'il chante dans une sorte d'hymne retentissante comme l'*Hosanna* des Chérubins. « Notre autel d'or, c'est le Cœur du Christ. Là est l'encens qui monte vers le ciel ; là sont les parfums suaves qui embaument la terre. — La méditation des souffrances extérieures de Jésus-Christ, ajoute-t-il, est sainte et méritoire sans doute ; mais si nous voulons trouver de l'or pur, il nous faut aller à l'autel intérieur, au Cœur même de Jésus, et étudier les richesses de son amour. Nous devons conclure aussi que les pratiques extérieures les plus louables n'ont de valeur que par l'esprit qui les inspire et la piété qui les anime (1). »

Saint Antoine de Padoue ne mérite pas moins que saint François d'Assise d'être appelé « le favori du Sacré-Cœur (2) ». Il en est le fervent adorateur ; il se fait l'imi-

1. *Altare aureum est charitas in corde Christi.* (P. J. de la Haye, *S. de cœna Domini*, p. 417.) Traduction du R. P. Henri. (*Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 62.)

2. Expression de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

tateur assidu de son humilité et l'infatigable propagateur de son culte. On ne sera donc pas étonné de la vision qu'eut à son sujet, trois siècles plus tard, la vénérable Jeanne-Marie de la Croix.

« Au jour de la fête de saint Antoine, nous dit-elle, étant en oraison, je vis l'âme de ce Bienheureux portée par les anges aux pieds du Christ. Notre-Seigneur ouvrait toute grande la plaie de son Cœur ; et ce Cœur tout rayonnant de lumière attirait et absorbait en quelque sorte l'âme de saint Antoine, comme la lumière du soleil absorbe toute autre clarté. Dans le Cœur de Jésus, l'âme du Saint m'apparaissait comme une pierre précieuse, étincelante, qui en remplissait toute la cavité. Le jeu varié de ses couleurs me représentait les vertus du Saint ; elles brillaient d'un éclat merveilleux dans l'océan de lumière du Cœur de Jésus, à l'honneur du Christ, à la gloire du Saint lui-même. Jésus prit ensuite cette perle dans son Cœur, et il la donna au Père céleste, qui la fit admirer aux anges et aux Saints (1). »

La vénérable Jeanne-Marie a vu saint Antoine, cette perle de pureté, couronné et glorifié là-haut. Elle se complait dans la peinture du spectacle ineffable qui a ravi ses yeux. Pour nous, nous pensons qu'il est préférable et plus instructif de montrer le Saint dans les luttes de la vie, homme comme nous, soumis aux défaillances de la nature et courbant un instant le front sous le poids des amertumes et des désolations intérieures. Qu'il ait passé, lui aussi, par les angoisses du jardin du Gethsémani, c'est ce que laisse supposer une réflexion jetée comme au hasard dans une de ses homélies et qui ressemble à une note plaintive. Il gémit, mais aussitôt il relève la tête et répète tout haut, pour s'exci-

1. *Le Sacré-Cœur*, par le R. P. Henri, p. 69.

ter à la persévérance dans le bon combat, ce cri d'espérance du prophète Isaïe : « *Elevare, consurge, Jerusalem.* Debout, ô mon âme ! Reprends courage ! Élève-toi au-dessus des appétits de la chair ; élève-toi au-dessus des séductions du monde. Prends dès maintenant ton essor vers le séjour de la lumière sans ombre et des joies sans mélange : et à l'heure de la mort, tu seras remplie de confiance. Les anges et les Saints accourront au-devant de toi pour te féliciter, tandis que les voluptueux seront couverts de confusion et dépouillés de tout honneur, semblables au chêne frappé de la foudre et destiné au feu (1). »

L'intrépide messenger de la bonne nouvelle, l'apôtre qui entraînait les peuples à sa suite, a terminé sa tâche. Il va mourir ; mais quelle mort ! Dans la force de l'âge et la pleine possession de ses facultés, en face du ciel entr'ouvert ! Les anges et les Saints vont accourir au-devant de lui, et le Roi même des anges et des Saints va poser sur son front la couronne des élus.

1. De la Haye, *s. in. dom. 1 adv.*, p. 3.

---

## CHAPITRE XXI

### MORT ET CANONISATION

(1231-1232)

Le 13 juin vers midi, au moment où le Bienheureux prenait son repas avec ses Frères, il s'affaissa et se sentit défaillir. Ses compagnons le soutinrent de leurs bras et l'étendirent sur un lit de sarments. Mais lui, averti par ce signal que sa dernière heure allait sonner, manifesta le désir d'être transporté à Padoue, au monastère des Mineurs, pour mourir entouré de ses Frères et aidé du secours de leurs prières. On l'emporta, en effet, sur un char ; mais tel était son épuisement qu'arrivés aux portes de la ville, en face de l'Arcella, monastère des Clarisses, ses compagnons lui conseillèrent de ne pas aller plus loin et de s'arrêter dans ce lieu, où il trouverait plus facilement le calme et le repos. Le malade y consentit, et il descendit à l'hospice où résidaient trois ou quatre Franciscains, aumôniers et guides spirituels des filles de sainte Claire.

Dès qu'il eut repris un peu de forces, il se confessa avec de profonds sentiments d'humilité et reçut l'absolution de ses fautes. Puis rempli d'une allégresse dont son entourage ne devinait pas le motif, il entonna d'une voix claire et harmonieuse son hymne favorite : « *O gloriosa domina* : Salut, ô glorieuse souveraine ! Salut, ô

Vierge élevée par-dessus les astres ! Salut, ô mère de mon Sauveur ! » Ses yeux demeuraient fixés sur un objet invisible qui captivait toute son attention. « Que voyez-vous ? lui demandèrent ses compagnons étonnés. — Je vois mon Dieu », répondit-il. Le divin Rédempteur était venu au-devant de lui, pour lui annoncer que l'hiver des épreuves était passé et que le paradis, avec ses ineffables délices et son printemps éternel, allait s'ouvrir pour lui (1).

Pendant les Frères songèrent à lui conférer le sacrement qui enlève les dernières taches de l'âme, l'extrême-onction. Il faut être si pur pour paraître devant Dieu ! « Je possède cette onction au-dedans de moi-même, répondit le mourant, elle ne m'est pas nécessaire ; mais il est bon pourtant de la recevoir. » Pendant qu'on répandait l'huile sainte sur ses mains, il récitait avec ses Frères les prières et les psaumes de la pénitence. Il resta ensuite près d'une demi-heure dans un colloque intime avec le Ciel, expira doucement, et son âme, affranchie des liens de la chair, s'envola dans le sein de Dieu. Il semblait dormir ; ses membres étaient flexibles, et son visage reposé, « effleuré par un doux sourire », ajoute Sicco Polentone, était celui d'un prédestiné (2).

C'était un vendredi, le 13 juin 1231, un peu avant la tombée de la nuit. Le Bienheureux avait trente-six ans (3).

Le merveilleux qui couronne toute sa vie, jette encore un plus vif éclat sur son lit de mort et sur sa tombe. A peine avait-il rendu le dernier soupir que des groupes

1. Jean de Peckam, p. II, ch. 1 : *Video Dominum meum*.

2. Jean de Peckam, p. II, ch. 1. — *Aspectu hilaris ac jucundus* (Sicco Polentone, Horoy, t. VI, p. 489).

3. Peckam, p. II, ch. 11 ; — Azzoguidi, n. 34.

d'enfants parcouraient la ville de Padoue en criant : « Le Saint est mort ! Saint Antoine est mort ! (1). »

En même temps, il apparaissait à son pieux et saint ami, l'abbé de Verceil, Thomas Gallo, et lui disait : « J'ai laissé ma monture à Padoue ; je m'en vais à la patrie ! » L'abbé souffrait d'un mal de gorge. L'homme de Dieu le toucha, le guérit et disparut (2).

Ses reliques étaient un trésor dont les Clarisses et les Mineurs, les faubourgs et le podestat de Padoue se disputaient la possession. Le Saint qui avait apaisé tant de querelles, finit par calmer également celle-ci. La cérémonie des funérailles eut lieu dans la matinée du mardi qui suivit sa mort (le 17 juin). Elle fut imposante. Le podestat et les plus illustres citoyens de Padoue portaient le cercueil sur leurs épaules. Le clergé, l'Université, les confréries, tout Padoue était là. L'évêque, don Conrad, présidait. Il avait tenu à donner ce témoignage d'honneur et de gratitude à celui qui avait transformé son diocèse. Le cortège s'avavançait lentement, en raison de la foule, au chant des psaumes et des hymnes sacrées, au milieu des guérisons et de phénomènes surnaturels qui changeaient le deuil en une ovation triomphale (3). Les aveugles, les sourds, les paralytiques, imploraient le secours de leur inoubliable missionnaire, et « tous ceux qui touchaient sa châsse, dit la Chronique, étaient immédiatement délivrés de leurs infirmités (4) ».

Don Conrad célébra pontificalement la messe dans la chapelle des Franciscaïns, et accompagna jusqu'à sa dernière demeure la dépouille de l'ami qu'il pleurait (5).

1. Peckam, *loc. cit.*

2. *Lib. miracul.*, c. v, n. 38.

3. Jean de Peckam, p. II, ch. VIII.

4. *Die eadem... Infirmus quicumque arcam tetigerat, mox se liberatum gaudebat.* (Peckam, p. II, ch. IX.)

5. Jean de Peckam, p. II, ch. VIII.

La tombe de l'apôtre portugais était à peine fermée, qu'elle devenait un centre de pèlerinage, un foyer d'opérations miraculeuses si multipliées, que l'évêque songea immédiatement à solliciter du Saint-Siège les honneurs de la canonisation. Ce ne fut pas une médiocre consolation pour Grégoire IX, au milieu des épreuves dont son cœur était abreuvé, d'entendre le récit de vertus héroïques et de prodiges éclatants qui ressuscitaient toutes les merveilles de l'Église primitive. Il ordonna de commencer, sans plus de délai, les informations juridiques, et institua à cet effet deux Commissions pontificales : l'une à Padoue, composée de don Conrad et de deux Dominicains, Jourdain Fozzati et Jean de Vincence ; l'autre à Rome, dont faisait partie un cardinal français, Jean d'Abbeville, moine de Cluny, successivement abbé de Saint-Pierre d'Abbeville, archevêque de Besançon et évêque de Sabine.

Au bout de six mois, l'enquête était terminée ; et, par une exception peut-être unique dans l'histoire, moins d'un an après la mort du serviteur de Dieu, au milieu des fêtes de la Pentecôte, le 30 mai 1232, le docteur infailible, alors à Spolète, promulguait solennellement le décret de canonisation. « Ayant pu apprécier par Nous-Même la vie merveilleuse et sainte du bienheureux Antoine, *ce grand thaumaturge de l'Église universelle*, et ne voulant pas qu'il soit privé des hommages de la terre, lorsque le Ciel lui-même l'environne de gloire, en vertu de la plénitude de l'autorité apostolique, et après avoir pris conseil de Nos frères les cardinaux, Nous avons jugé à propos de l'inscrire au catalogue des Saints (1). »

Il entonna ensuite le *Te Deum*, puis l'antienne *O doctor optime*, saluant ainsi publiquement, dans le nouvel

1. Bulle *Cum dicat*. (*Acta SS.*, p. 214.)

élu, le docteur éminent, le défenseur de la divinité du Verbe incarné, le vengeur de la Présence réelle, l'apôtre des prérogatives de Marie, non moins que le thaumaturge et le saint. Cependant notre Bienheureux n'a point l'auréole des docteurs ; l'Église n'a point jugé à propos, jusqu'à ce jour, de lui décerner ce titre glorieux.

Autre merveille. A l'heure où se célébraient les fêtes de Spolète, un courant d'irrésistible allégresse mettait également toute la ville de Lisbonne en mouvement. Les cloches sonnaient d'elles-mêmes et faisaient monter jusqu'aux nues leurs joyeux carillons ; les habitants s'interrogeaient et se manifestaient les uns aux autres une joie dont ils ne pouvaient s'expliquer la cause. Ce ne fut qu'un ou deux mois après, qu'ils eurent la clef du mystère. Par une coïncidence où le doigt de Dieu est visible, les cloches de Lisbonne s'étaient ébranlées en même temps que celles de Spolète, pour fêter le thaumaturge portugais (1).

L'apothéose et les ovations de Spolète se répercutèrent par tout l'univers, excitant un enthousiasme indicible partout où avait passé le grand missionnaire, à Toulouse, à Limoges, à Ferrare, à Bologne. Deux villes pourtant surpassèrent toutes les autres et se surpassèrent elles-mêmes dans l'expression à la fois religieuse et patriotique de leurs hommages, celle qui lui a donné le jour, et celle qui garde ses ossements, Lisbonne et Padoue.

D'abord Padoue, qui put terminer les préparatifs à temps pour célébrer les fêtes de la canonisation le 13 juin 1232, un an, jour pour jour, après la mort du thaumaturge. Elles furent splendides, supérieures à toute description. Les habitants ne se possédaient pas

1. *Lib. miracul.*, c. v, n. 40.

de joie. C'étaient des fils acclamant leur père, des captifs remerciant leur libérateur. Dans l'enceinte de l'église, décorée du l'image du Saint, des milliers de voix chantaient :

Cieux et terre, océans immenses,  
Et vous toutes, créatures de l'univers, bénissez le Seigneur,  
Qui en multipliant les miracles d'Antoine,  
Accroît dans les esprits l'espérance de la vie future (1).

Au dehors, à travers les rues tapissées de tentures, de verdure et de fleurs, pleine effusion et mille transports d'allégresse. On s'arrêtait, on se félicitait mutuellement. Ce n'était pas seulement de l'enthousiasme, c'était la délirante ivresse d'une reconnaissance et d'un amour incapables de se satisfaire ; et dès le lendemain de ces fêtes, le sénat projetait d'ériger en l'honneur du saint thaumaturge un monument digne d'abriter ses ossements bénis.

Mêmes splendeurs à Lisbonne. Le descendant de Godefroy de Bouillon n'était-il pas le Saint de Lisbonne, avant d'être le Saint de Padoue ? Mais, sur la terre natale, la présence de la famille imprima à l'explosion des sentiments un cachet plus intime et plus pénétrant. Car, par un privilège rare dans la vie des Saints, tous les proches du Bienheureux purent assister à ce triomphe : ses deux sœurs, dona Feliciano et dona Maria ; peut-être son père, quoique la Chronique ne le nomme pas en cette circonstance ; à coup sûr sa mère, dona Thérèse Tavéra. Heureuse mère, qui pouvait compter son fils parmi ses protecteurs du ciel, et voyait tout un peuple lui rendre à genoux les honneurs divins ! Heureuse famille, si visiblement bénie de Dieu ! Godefroy de Bouillon, la fleur des chevaliers, dut tressaillir dans sa tombe,

1. Hymn. Liturg. francisc.

reconnaitre son sang dans la fleur des chevaliers de la pénitence et applaudir aux hommages que les rives du Tage lui rendaient.

La gloire du fils avait rejailli sur le front de la mère, pour réjouir sa vieillesse. Elle la suivit au-delà même de la tombe. Sur le marbre de son sépulcre, on grava une épitaphe plus éloquente dans son laconisme que les panégyriques les plus élogieux :

*Hic jacet mater S. Antonii :*

CI-GIT LA MÈRE DE SAINT ANTOINE (1).

La mère d'un Saint! Honneur à ses cendres!

Des parents du Bienheureux, les Chroniques nous reportent à sa première famille spirituelle, aux chanoines de Saint-Augustin. Ils s'étaient montrés fort irrités de son départ, et n'avaient pas craint de manifester à haute voix leur mécontentement. Mais ne leur avait-il pas dit, en les quittant : « Lorsque vous apprendrez que je suis devenu un saint, vous en bénirez le Seigneur. » Son mot d'adieu était une prophétie. Dès qu'il fut placé sur les autels, le vent de la discorde se calma subitement, et les chanoines rivalisèrent de zèle avec les Franciscains pour chanter les louanges de leur ancien collègue. Depuis cette époque, un lien sacré et jamais rompu, le lien d'une fraternelle et réciproque amitié, unit les deux familles religieuses, et cette union se traduit par un usage touchant, six fois séculaire. Chaque

1. *Acta SS., vita anon.*, c. 1, n. b. — « Il est certain que dona Tavéra survécut à son fils », nous écrit le R. P. Henri de Grèzes, qui motivera plus tard son sentiment dans une étude magistrale sur saint Antoine de Padoue. — Le corps de dona Tavéra fut transporté, en 1453, par l'ordre de don Juan, évêque de Lisel, dans la chapelle du monastère de Saint-Vincent, où il a été récemment découvert par un éminent archéologue portugais. L'inscription est gravée en caractères gothiques.

année, le 13 juin, un chanoine de Sainte-Croix de Coïmbre monte à Saint-Antoine d'Olivarès, prononce le panégyrique du Bienheureux et préside tous les exercices du couvent, pour rappeler aux jeunes générations que de Sainte-Croix est sorti un des plus beaux génies du moyen âge, une des lumières de l'Ordre séraphique.

En France, le culte de saint Antoine de Padoue ne s'épanouissait pas avec moins de magnificence qu'en Portugal et en Italie. Il y a quatre lieux, entre tous, qui méritent d'être visités, parce que la foi de nos pères y a laissé une empreinte ou plus profonde ou plus visible. Ce sont les grottes de Brive, avec les villes d'Apt, de Cuges et de Bourges.

D'abord les grottes de Brive. Elles devinrent, immédiatement après la canonisation du Saint, un lieu de pèlerinage renommé dans tout le Midi. Ce pèlerinage, deux fois interrompu par la violence des persécutions, en 1565 par les calvinistes, en 93 par les septembriseurs, a été réintégré de nos jours par Mgr Berteaud, et les enfants de saint François sont rentrés en possession de la colline sanctifiée par les larmes et les prières du thaumaturge. L'illustre évêque de Tulle prononçait, à cette occasion, le 3 août 1874, une brillante allocution que nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici.

« Sur ce rocher solitaire, s'écriait-il, des foules nombreuses venaient s'agenouiller et prier. Je viens aujourd'hui, moi l'évêque de ce diocèse, reprendre possession, au nom de l'Église, de ce sanctuaire vénéré, de cette céleste colline. Oui, possession, ce qui veut dire dans le sens étymologique du mot *session de pied*, *sessio pedis*. C'est ainsi que les Romains prenaient possession de leurs nouvelles conquêtes. Mais ce n'est pas seulement par les pieds que je prends possession de ce lieu béni, c'est par le cœur, c'est par la tête! Je me rappelle

l'exemple du Prince des Apôtres, qui fut crucifié la tête en bas, et ce ne fut pas sans raison. C'est par la tête, c'est-à-dire par l'intelligence, qu'il voulait prendre possession de Rome et du monde. Eh bien ! Ces lieux ont été témoins des soupirs embrasés d'un amant passionné du Christ, d'un diseur harmonieux qui chantait si bien les Écritures, que Grégoire IX le surnomma l'*Arche du Testament*. Ses commentaires sur les pages divines sont comme une cithare d'or, comme une lyre harmonieuse, qui redit les hymnes les plus magnifiques à la gloire du Verbe incarné. L'Enfant Jésus, de son doigt gracieux et éloquent, avait touché sa lèvre et lui faisait prononcer des syllabes d'or.

« Ce chantre superbe, on l'a surnommé Antoine de Padoue... Il est venu au pays des Lémovices ; il a parcouru ces vallons verdoyants et ces plaines diaprées, il a prié dans cette grotte délicieuse, encore embaumée de son séjour, il s'est désaltéré à cette source limpide qui semble refléter la pureté de son âme.

« Allons, enfants de saint François ! vous avez acquis aujourd'hui droit de cité dans ces lieux habités autrefois par l'incomparable thaumaturge votre frère ; vous avez droit de cité dans cette ville de Brive et dans tout mon diocèse. Répandez-vous dans toute notre France. Chantez le Christ avec une bouche d'or ; que votre éloquence soit suave et persuasive. N'oubliez pas cependant de fustiger l'erreur avec des verges de fer. Dieu hait le mensonge d'une haine parfaite. Il déteste ce qu'il n'a point fait et ce qu'il n'a pu faire. *Perfecto odio oderam illos*. Avec l'erreur, point de transaction. Aujourd'hui les hommes ont affirmé un *verbe mauvais* : *Firmaverunt sibi sermonem nequam*. S'ils nous laissent chanter le Christ entre l'église et la sacristie, ils n'en veulent point dans la vie sociale, comme si, arrivés au seuil de la vie publi-

que, nous devons rougir des prérogatives glorieuses que l'Incarnation nous a méritées, jeter nos royales couronnes et désavouer nos titres splendides de créments du Christ, de dieux par participation ! Pour vous, louez-le partout, superexaltez-le toujours ; vous imiterez ainsi l'immortel docteur franciscain, Duns Scot, dont l'Enfant Jésus avait aussi touché les lèvres harmonieuses, et qui écrivait en tête de son magnifique commentaire sur l'un des livres des sentences : « *In commendando Christum, malo excellere quam deficere.* Quand il s'agit de chanter le Christ, je préfère, si c'était possible, dépasser mon but que de ne pas l'atteindre (1). »

« Chantez le Christ ; louez-le partout. » Il y a vingt ans que Mgr Berteaud lançait ce sublime appel à tous les échos de la Corrèze. L'appel a été entendu. « La solitude a germé ; elle a fleuri comme le lis (2). » Les multitudes y sont venues ; elles ont fait entendre tour à tour d'ardentes supplications et des chants de triomphe, acclamé le Dieu des Francs, Celui qui est la vie et la résurrection des peuples, et baisé avec respect la trace des pas de son fidèle serviteur saint Antoine de Padoue.

Les grottes de Brive parlaient avec plus d'éloquence de la sainteté et des bienfaits de l'apôtre franciscain ; mais son culte n'était pas limité à l'étroit vallon de la Corrèze. On le retrouve un peu partout, revêtant les formes les plus diverses, selon le caractère et les besoins des populations. Les archives de l'ancien diocèse d'Apt nous fournissent, sous ce rapport, des données aussi lumineuses qu'intéressantes.

C'était l'usage en Vaucluse, et probablement ailleurs, d'invoquer saint Antoine de Padoue pour bénir les blés

1. *Saint Antoine de Padoue*, par M. l'abbé Bounelye (Brive, 1876), p. 233.

2. *Is.*, xxxv.

de semence et obtenir une abondante récolte. Un autre usage, également répandu parmi les familles catholiques de cette région, consistait à lui consacrer leurs enfants. Les parents qui voulaient ainsi placer un enfant sous le patronage du Bienheureux, donnaient à un établissement de charité une mesure de froment égale au poids même du petit consacré, qui était censé faire la bonne œuvre et devait en retirer le profit spirituel. Les évêques d'Apt ne craignaient pas de sanctionner de leur autorité ces dévotions confiantes et naïves, d'approuver des prières spéciales et d'ériger de la sorte, à l'honneur du puissant thaumaturge, à côté des monuments de pierre et des autels de marbre, un monument liturgique qui n'était pas sans valeur. Un savant de nos jours a découvert dans un bréviaire aptésien du xiv<sup>e</sup> siècle les formules de bénédiction usitées dans ces deux cas (1). Nous les insérons dans cette histoire, à raison de leur antiquité et du témoignage qu'elles rendent des pratiques religieuses de ce temps.

#### BÉNÉDICTION DU BLÉ DE SEMENCE

« Bénissez, Seigneur, cette semence, et par les mérites de notre bienheureux Père saint Antoine daignez la multiplier et la faire fructifier au centuple, en la préservant de la foudre et de la tempête. Vous qui vivez dans les siècles des siècles. *Amen.* »

« Et que la bénédiction de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit descende sur cette semence. *Amen.* »

#### BENEDICTIO AD PONDUS PUERI

#### BÉNÉDICTION DU BLÉ AU POIDS DE L'ENFANT

« Seigneur Jésus-Christ, par l'intercession des mérites

1. *Annales de la Société littéraire d'Apt*, 1874.

et des prières de notre très glorieux Père saint Antoine, nous demandons humblement à votre miséricorde que vous vouliez bien garder de tout mal, herpès, peste, épidémie, mortalité et fièvre dangereuse, votre serviteur ici présent, qui, en votre nom et en l'honneur de notre bienheureux Père Antoine, met dans cette balance une quantité de froment égale au poids de son corps, pour le soulagement des pauvres infirmes qui gisent dans votre hôpital. Veuillez le conserver de longues années et permettre qu'il arrive jusqu'au soir de la vie; et par les mérites et suffrages du Saint que nous invoquons, daignez le faire parvenir jusqu'à votre saint et éternel héritage, le garder et le préserver de tous ses ennemis. Vous qui, étant Dieu, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. *Amen.* »

Après Brive et Apt, saluons en passant Cuges et Bourges. Cuges, petite ville des Bouches-du-Rhône, offre à notre vénération la plus importante relique de saint Antoine qui soit hors de Padoue, son crâne : précieux trésor qu'elle tient de la libéralité de ce cardinal Guy de Montfort qui, tombé gravement malade dans cette localité et miraculeusement guéri par l'intercession de notre Bienheureux, voulut laisser aux habitants un gage de sa reconnaissance pour leur soins pressés (1). Bourges, la ville du miracle eucharistique de 1225, s'honore à juste titre d'avoir possédé dans ses murs le thaumaturge dont elle a tant de fois éprouvé le crédit auprès de Dieu. Le clergé de Saint-Pierre-le-Guillard entretient et développe avec zèle la dévotion à saint Antoine. Il veille aussi avec un soin jaloux sur le dépôt sacré confié à sa garde : trois belles reliques du Saint, des plus notables qu'il y ait en France, après celles de

1. Voir *La grande Relique de saint Antoine*, par M. l'abbé Arnaud.

Cuges. Les Franciscains, qui ont une résidence à Bourges, viennent en aide au clergé séculier (car Saint-Pierre sert aujourd'hui d'église paroissiale), et l'antique sanctuaire de Simon de Sully redevient comme autrefois, à l'époque de la fête du thaumaturge, le rendez-vous des pèlerins.

« Le Très-Haut se plaît à exalter les humbles. » Cette maxime de l'Évangile ne trouve-t-elle pas ici une de ses plus saisissantes applications? Vivant, le descendant des Fruéla et des comtes de Bouillon fuit les grandeurs et les dignités, auxquelles sa naissance lui donnait un facile accès; mort, il est abreuvé de gloire et d'honneurs.

Lisbonne lui dédie un monument qui est l'orgueil de la cité (1); Notre-Dame del Pilar lui érige une statue qui le représente en habit de clerc; Padoue et Naples le choisissent pour leur patron; le Portugal l'invoque comme le protecteur spécial du royaume, le patron des écoles et le modèle de la jeunesse chrétienne. Le Brésil va plus loin encore dans les hommages officiels qu'il lui rend. Il lui confère le glorieux titre de généralissime de ses armées de terre et de mer, avec tous les privilèges afférents à ce titre : les insignes du commandement, le bâton et l'écharpe brodée, les honneurs militaires et même le traitement. Dans les processions,

1. Le sanctuaire actuel est une restauration relativement récente. Le palais des Bouillon et la chambre, transformée en oratoire, où naquit le Saint, furent en effet presque entièrement détruits par le tremblement de terre et l'incendie qui dévastèrent Lisbonne dans la néfaste journée du 1<sup>er</sup> novembre 1755. La piété des fidèles rebâtit alors un temple plus beau que le premier. Ses murs sont pavoisés d'ex-voto et ornés de remarquables peintures, dues au pinceau de Pierre Alexandre (1787). — Sur la porte de la chambre on lit l'inscription suivante :

*Nascitur hac parva, ut tradunt, Antonius sede,  
Quem cæli nobis abstulit alma domus.*

quand passe la statue de saint Antoine, les soldats lui présentent les armes, et la musique sonne une marche spéciale. Chaque année, le trésor public verse au supérieur des Franciscains, pour l'entretien de l'église du grand thaumaturge, une somme assez ronde. Le peuple compte beaucoup, dans les diverses guerres qu'il entreprend, sur la protection de son invisible généralissime (1).

Pendant que les nations célèbrent à l'envi les bienfaits de leur céleste protecteur, les cloîtres franciscains des deux mondes vénèrent plus particulièrement en lui le moine idéal, l'ange de pureté, l'apôtre infatigable.

De tous côtés, c'est un concert unanime de louanges auquel toutes les générations veulent prendre part. Le ciel lui-même y joint sa note harmonieuse, les grâces et les miracles semés à profusion. C'est l'accomplissement de la promesse de l'Évangile : « *Qui se humiliat exaltabitur* : Celui qui s'abaisse sera élevé. »

Redire tous ces prodiges est impossible. Contentons-nous d'en cueillir quelques-uns, pour en former une corbeille odorante que nous irons déposer, en signe de vénération, devant l'autel du Saint.

1. De nos jours, la République brésilienne, après avoir un moment interrompu ces antiques et religieuses traditions, les a fidèlement reprises. (*L'Écho de saint François et de saint Antoine de Padoue*, n° d'octobre 1894.)

## CHAPITRE XXII

### CORBEILLE DE FLEURS

Premières fleurs célestes : cinq résurrections d'enfants.

Aux environs de Padoue, une jeune fille nommée Eurélia, étant tombée par mégarde dans une flaque d'eau fangeuse, s'y était noyée. Sa mère, désolée, fit vœu d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Antoine, et à l'instant, en présence de plusieurs témoins, la jeune fille recouvra la vie.

Même miracle à Comaglio, près de Ferrare. Un enfant qui s'était noyé dans un lac, revint à la vie, dès que son père eut invoqué le thaumaturge de Padoue (1).

A Padoue même, autre résurrection d'enfant, mais avec un détail qu'il nous plait de relever. Tout près du sanctuaire que la ville bâtissait en l'honneur du Bienheureux, un joli bébé de vingt mois, que sa mère appelait avec amour Thomasino, s'était noyé dans un bassin. La mère (et c'est le premier exemple de ce genre de dévotion) promit à saint Antoine, s'il lui rendait son enfant, de donner aux pauvres une mesure de froment égale au poids de son fils. La prière fut entendue, et le petit Thomasino, sorti des ombres de la mort, tourna ses beaux yeux, où étaient rentrées la vie et la lumière,

1. Ces deux résurrections font partie du procès de canonisation. (Jean de Peckam, p. II, n. 45 et 46.)

vers l'auteur de ses jours, en présence des Franciscains et des ouvriers accourus (1).

Dans la Marche de Trévis, un pauvre bûcheron était penché sur le cadavre de son fils unique et ne pouvait se décider à l'ensevelir dans un linceul. « Non, non, répondit-il à ses amis, saint Antoine que j'ai pris pour mon intercesseur auprès de Dieu, saint Antoine pour qui j'ai toujours eu la plus tendre dévotion, ne se montrera pas insensible à la douleur d'un père ! » Il attendit trois jours, en dépit des railleries de quelques-uns de ses proches, qui ne partageaient pas sa confiance. Sa prière humble et persévérante perça les nues, et sur le soir du troisième jour, l'adolescent se releva plein de vie et de force, à la grande joie du père et à la stupéfaction des assistants, qui rendaient gloire à Dieu et à son serviteur, saint Antoine (2).

Du haut du ciel, le fils de Thérèse Tavéra n'oubliait pas sa famille. Son neveu, un enfant de cinq ans nommé Apparitio (3), fils de dona Féliciana, faisait une promenade sur mer avec ses parents. La barque était trop légère ; elle chavira, fit naufrage, et Apparitio, trop jeune pour pouvoir se sauver à la nage avec les autres, fut submergé par les flots. Trois heures après, les marins ne rapportaient plus qu'un cadavre. On parlait déjà de l'enterrer ; la mère s'y opposa énergiquement. « Non, s'écria-t-elle, vous ne l'enterrez pas, ou vous m'enterrez avec lui ! » Puis elle adressa au Bienheureux cette touchante prière : « Mon frère, tu compatis à toutes les douleurs, même à celles des étrangers. Ne serais-tu donc

1. *Lib. miracul.*, c. vii, n. 63.

2. R. P. Hilaire. *Saint Antoine de Padoue*, p. 95. — Azzoguidi, p. LVIII.

3. Apparitio, abréviation pour Apparition de saint Michel. C'est l'usage, en Espagne et en Portugal, de donner aux enfants le nom des fêtes des Saints.

insensible que pour ta sœur? Oh! Sois-moi secourable, je t'en supplie; rends-moi mon fils! En retour, je le consacrerai au service des autels, et il entrera dans ton Ordre. » Ses vœux furent exaucés. L'enfant, ressuscité et sans aucune lésion, sourit à sa mère, accomplit plus tard le vœu de celle-ci et se sanctifia sous la bure franciscaine (1).

Dona Maria, chanoinesse de Saint-Michel, éprouva également la bienfaisante intervention du frère dont elle avait peut-être regretté le départ de Coïmbre. A l'heure de sa mort (1240), il lui apparut, la fortifia dans la lutte suprême et lui annonça que là-haut le chœur des vierges attendait son âme (2).

Des rives du Tage, la Chronique nous transporte de nouveau à Padoue. En 1246, l'antique cité était assiégée par le farouche Ezzélino, qui avait juré de venger dans le sang le refus des magistrats de reconnaître son autorité. Il s'empara de la ville (1249), et lui imposa un podestat de son choix, son propre neveu, Ansedisio Guidotti, qui, marchant sur les traces du tyran, commit toutes sortes d'atrocités et fit décapiter sur la place publique un descendant de don Tiso, Guillaume de Campo-Sam-Piéro, un jeune homme de vingt-six ans, coupable de n'être pas gibelin (14 août 1251)! La terreur régnait dans Padoue. Dans leur détresse, les habitants en appelèrent à leurs deux meilleurs défenseurs, le Souverain Pontife et saint Antoine. Ni l'un ni l'autre ne leur firent défaut. Alexandre IV proclama la croisade contre le Néron de la Vénétié; et à sa voix, les républiques voisines, Bologne, Venise, Ferrare, Mantoue, prirent la croix avec un véritable enthousiasme (1256).

Les croisés, guidés par Philippe Fontana, archevêque

1. *Ibid.*, c. v, n. 41.

2. *Ibid.*, c. v, n. c.

de Ravenne et légat du Saint-Siège, vinrent camper sous les murs de Padoue. A leur tête étaient Boniface, marquis d'Este, et Tiso Novello, parent de la victime du 14 août. L'ange tutélaire dont ils avaient imploré l'assistance, saint Antoine, ne tarda pas à venir à leur secours. Une nuit, il apparut au Gardien des Mineurs, Frère Barthélemy, agenouillé sur son tombeau, et lui annonça qu'à l'octave de sa fête, la ville serait délivrée. La prédiction s'accomplit au jour fixé, le 19 juin 1256. Alors le nouveau podestat et le sénat de Padoue, se faisant l'organe de la reconnaissance publique, décrétèrent que leur céleste libérateur serait le premier patron de la cité, qu'on lui offrirait une statue d'or représentant la ville, avec une redevance annuelle pour l'achèvement de son sanctuaire, et que chaque année, l'anniversaire de la délivrance, le 20 juin, serait une fête à la fois religieuse et nationale. Trois ans après, toujours dans la même pensée de confiance et de gratitude, ils firent peindre les armes du Saint sur le caroccio de Padoue (1).

Padoue a le culte des souvenirs, et depuis cette époque le 20 juin est pour elle, quoiqu'avec moins d'éclat, ce qu'est le 8 mai pour Orléans, la ville privilégiée de Jeanne d'Arc.

Quant au Néron de la Vénétie, Ezzélinò, « furieux de l'échec infligé à ses armes et de la perte d'une place aussi importante que Padoue, il se rabattit sur les terres de la Lombardie, les ravagea pendant le cours de trois années et périt misérablement à Soncino (1259), à l'âge de soixante-cinq ans, ainsi que le thaumaturge le lui avait annoncé (2) ».

1. *Ibid.*, c. VII, n. 68. — Cf. *Il Santo di Padova*, rivista scientifica, t. I, p. 156. — Le caroccio (char militaire) était l'emblème de l'indépendance des républiques italiennes.

2. Azévédo, *Vita del taumaturgo*, l. II, c. XIV.

L'année 1263 nous offre un spectacle plus consolant. On exhuma les ossements du thaumaturge, pour les transférer dans le sanctuaire bâti en son honneur. Le 7 avril (1), saint Bonaventure, alors Général de l'Ordre, accouru de Rome pour présider la cérémonie, ouvrit la tombe. Le corps était en cendres ; la langue seule était intacte, fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant. En présence d'un phénomène si extraordinaire, le Docteur séraphique ne put contenir son émotion. Il prit la langue dans ses mains, et s'écria, en la baisant avec respect : « O langue bénie, qui n'as cessé de louer Dieu et d'enseigner aux autres à le bénir, c'est maintenant qu'on voit clairement combien tu étais précieuse à ses yeux ! (2) » Puis il la remit aux magistrats, qui la reçurent sur un plateau d'or.

En 1617, une dame de Bologne, sans enfants, apprenant les innombrables bienfaits du thaumaturge de Padoue, le supplia d'avoir aussi pitié d'elle et de mettre fin à la longue épreuve de sa stérilité. Une nuit, dans un songe mystérieux, le Saint lui apparut et lui dit : « Va, neuf mardis de suite, visiter la chapelle des Mineurs ; fais-y la sainte communion et tes désirs seront exaucés. » Elle suivit les prescriptions du Bienheureux, et celui-ci, de son côté, se montra fidèle à sa promesse. Mais, ô douloureuse surprise ! quand l'enfant vint au monde, elle n'eut sous les yeux qu'une masse informe, qu'un petit être monstrueux. Le thaumaturge ne l'avait-il donc exaucée, que pour ajouter à l'épreuve une cruelle déception ? Elle ne le crut pas. Pleine de cette foi qui transporte les montagnes, elle ordonna de porter le nouveau-né sur l'autel de saint Antoine. Dès que le petit monstre eut touché l'autel, il fut transformé sous l'ac-

1. *Il Santo di Padova*, t. I, p. 219.

2. *Lib. miracul.*, Appendix, n. 73.

tion d'un doigt invisible, en un poupon plein de grâce et de beauté, à la stupéfaction de tous et à la grande joie de la mère (1). C'est à la suite de cette vision et de ce miracle que s'introduisit dans l'Église la dévotion aux neuf mardis, en l'honneur de saint Antoine (2).

Plus tard on porta au nombre de treize, en souvenir du jour de sa mort (13 juin), les mardis consacrés à sa mémoire.

En 1729, Antoine Dante, marchand à Oviédo, capitale de l'ancienne province des Asturies, en Espagne, était parti pour l'Amérique du Sud. La plus grande partie de l'année, il résidait à Lima (Pérou), où le retenaient ses affaires. Sa femme, Françoise, lui avait écrit plusieurs fois sans jamais recevoir de réponse; ce qui l'inquiétait vivement. Sous cette impression, elle se rendit un jour à l'église Saint-François d'Oviédo, qui possède une grande statue de saint Antoine. Dans sa naïve confiance, elle dépose entre les mains de la statue une nouvelle lettre adressée à son mari. « Saint Antoine, je vous en prie, disait-elle, faites que ma lettre lui parvienne et que j'en aie, sous peu, une réponse. » Le lendemain, elle retourna faire la même prière. Mais en jetant les yeux sur la statue du Saint, elle voit qu'il tient en main une lettre... Croyant que c'était celle qu'elle lui avait confiée la veille, elle se prend à gémir et à se plaindre tout haut : « Saint Antoine, pourquoi garder pour vous une lettre que j'écris à mon mari, au lieu de la lui faire parvenir, comme je vous l'avais demandé ? Ah ! vous ne m'avez pas exaucée, vous ne m'avez pas consolée dans ma tristesse. » Le Père Sacristain avait entendu ses

1. *Lib. miracul., Analecta*, n. 129.

2. Cette neuvaine se célèbre annuellement avec une grande solennité au village des Hauts-Buttés (Ardennes), et se clôture par la fête du Bienheureux (13 juin).

plaintes, sans y rien comprendre ; il s'approche d'elle et lui demande le sujet de sa peine.

La femme lui raconte toute l'affaire. Le Père qui, en effet, avait remarqué, non sans étonnement, que la statue tenait en main une lettre, l'encourage à la prendre elle-même, lui avouant qu'il avait essayé de le faire, mais qu'il n'avait pas réussi. Elle obéit, et sans la moindre peine elle détache la lettre. Au même moment, les manches de la statue laissent échapper trois cents pièces d'or qui viennent tomber à ses pieds. Le sacristain s'empresse de faire part au couvent du fait merveilleux. Aussitôt tous les religieux viennent entourer l'autel de saint Antoine. En leur présence, la lettre est décachetée. On y lisait :

« MA CHÈRE ÉPOUSE,

« Depuis quelque temps, j'étais ici, à Lima, fort en peine de ne recevoir aucune nouvelle de votre part. Enfin votre lettre est venue m'apporter la joie. C'est un Père de l'Ordre de saint François qui me l'a remise. Vous vous plaignez que je laisse vos lettres sans réponse. Je vous assure que je n'en ai reçu aucune ; je vous croyais morte ! Aussi ai-je été on ne peut plus heureux à l'arrivée de votre dernière. Je vous réponds par le même religieux, et vous envoie trois cents écus d'or qui suffiront pour votre entretien, jusqu'à mon prochain retour. Dans l'espoir d'être bientôt auprès de vous, je prie Dieu pour vous, me recommande à mon cher patron saint Antoine, et désire ardemment que vous continuiez à m'envoyer de vos nouvelles.

« Votre très affectionné,

« Antoine DANTE.

« Lima, le 23 juillet 1729. »

Cette lettre, écrite en langue espagnole, est conservée à Oviédo (1).

Au siècle suivant, c'étaient la ville natale et le berceau même de notre héros, qui, lors du tremblement de terre et de l'incendie de 1755, étaient favorisés de sa visite. Dans les fouilles, écrit Ribadénéira (2), on retrouva intact sous les décombres l'autel du Bienheureux avec ses étoffes d'or et de soie, et au pied de l'autel un jeune homme miraculeusement préservé, miraculeusement nourri pendant trois jours. Toute la ville attribua ces prodiges au thaumaturge portugais.

Un de nos amis, publiciste distingué, M. Charles d'Héricault, a tiré de ses archives familiales l'anecdote suivante, dont sa loyauté nous garantit l'authenticité.

« Une belle nuit — c'était en 1803 — ma mère avait cinq ans ; son berceau était à côté du lit où couchaient ses parents. Elle fut réveillée brusquement par un cri. Qu'arrivait-il ? Les voleurs ? Non.

« Le tableau était tombé sur le lit, avait réveillé en sursaut son père et sa mère. Ils se levèrent brusquement, allumèrent une chandelle à la veilleuse et regardèrent le cadre.

« N'est-ce pas, dit ma grand'mère, un anneau de la petite chaîne par où le cadre est suspendu, qui s'est cassé ?

— Non, la chaîne est intacte et solide ; mais peut-être le clou recourbé, où l'on accroche le tableau, a-t-il cédé ou s'est-il retourné ? »

« Non, le clou était à sa place, il n'avait pas bougé. Le tableau n'avait pu se détacher seul ; car il fallait un effort pour que la chaîne se dégageât de ce clou recourbé où elle était suspendue.

1. *L'Écho de saint Antoine de Padoue*. Saint Antoine facteur de poste, n° de février 1895.

2. *Vies des Saints*, 13 juin.

« C'est un avertissement que nous donne saint Antoine », dit gravement mon grand-père.

« Ma grand'mère se signa pour recevoir pieusement ce bienfait ; car ils avaient l'âme si pure, la foi si ardente et la dévotion tellement filiale, qu'ils ne doutèrent pas de la bonté de Dieu. C'est à elle qu'ils pensèrent, non pas à leur humilité.

« Saint Antoine nous avertit, dit mon grand-père, après un instant de réflexion, que le feu est à la maison. »

« Ma grand'mère resta à côté de l'enfant que le brusque réveil disposait à une musique désordonnée. Mon grand-père se mit en chemin sans lumière. Il visita les chambres l'une après l'autre. Elles n'étaient pas nombreuses. Rien. Il rentra dans la chambre à coucher pour se mieux couvrir. Il fallait traverser une petite cour, *grande comme un tablier*, pour aller à la cuisine et au bûcher. Rien encore dans la cuisine. Mais quelques fagots commençaient à flamber dans le bûcher !

« On devine si le bon saint Antoine de Padoue fut fêté de neuvaines, de cierges et de messes d'actions de grâces. Il paraît que la maison voisine renfermait des matières inflammables.

« Tel est le récit de mon grand-père et de ma grand-mère (1). »

Voici encore une fleur mystique, des plus fraîches, des plus parfumées. C'est la main d'une mère qui va la cueillir et la porter sur l'autel du Saint. Le fait se passe à Rome, en 1830. Un enfant de six ans, jouant aux bords d'une fenêtre, tombe du troisième étage dans le vide. « Saint Antoine, saint Antoine, priez pour nous ! » s'écrie la mère en le voyant tomber. Elle descend dans la rue, relève l'enfant qu'elle croyait retrouver mort ou tout

1. *La Vérité*, n° du 16 mars 1894.

meurtri. Pas une goutte de sang ! Pas une blessure ! « Un moine, murmure le petit enfant, m'a reçu dans ses bras et posé doucement à terre. » Elle le conduit à l'Ara-Cœli, pour rendre grâce à son libérateur. L'enfant, apercevant un tableau, s'écrie : « Le voilà, le moine qui m'a sauvé ! » Ce moine était bien l'aimable saint Antoine de Padoue (1).

Enfin, tout récemment, — le 26 février 1894, — c'était le tour d'une pauvre paysanne de Lamona, Maria Fachini. Atteinte depuis sept ans d'une irrémédiable carie de l'épine dorsale, elle se faisait transporter, au milieu de difficultés inouïes, jusqu'à Padoue, s'agenouillait sur le tombeau du thaumaturge et se relevait complètement guérie (2).

Autant notre Bienheureux se montre prompt à récompenser la foi des pèlerins, autant il châtie sévèrement le blasphème et l'insulte. En voici deux mémorables exemples.

Une bande d'hérétiques vint à Padoue pour décrier les miracles du Saint. L'un d'eux, se mettant sur les yeux un bandeau tout ensanglanté, feignit d'avoir perdu la vue. A genoux près de la chässe du Saint, il implorait miséricorde et criait aux passants : « Priez pour moi, parce qu'on m'a crevé les yeux ! » Au bout d'une heure, il s'écria tout à coup : « Le Saint m'a guéri ! » Comédie sacrilège ! Ses compagnons accourent, enlèvent le bandeau en ricanant, et se préparent déjà à proclamer que tous les miracles sont faux comme celui-ci. Mais, ô surprise ! voici que les deux yeux se détachent avec le bandeau ! L'insulteur était vraiment aveugle. En présence

1. Luigi Lenti, *Anno Antoniano*, t. II, p. 16. — Les Bollandistes citent plusieurs faits analogues. (N. 70, 79, 82, 89 et 91.)

2. *Écho de saint François et de saint Antoine*, numéro d'octobre 1893. Lamona appartient à la province de Bellune (Italie).

d'un châtement si manifeste, ces impies réfléchirent sérieusement, avouèrent publiquement leur criminelle supercherie, et implorèrent la clémence du Saint, cette fois avec sincérité. Le thaumaturge eut pitié d'eux, et rendit au coupable l'organe de la vue, à tous le don et les lumières de la foi (1).

Voici l'autre exemple. Un pauvre lépreux se faisait transporter au sanctuaire du thaumaturge. Il rencontra en chemin un soldat sans foi ni loi qui lui dit brutalement : « Misérable ! Où vas-tu ? Que ta lèpre passe sur moi, si jamais saint Antoine réussit à te guérir ! » Le lépreux, quoique peiné par cette grossière apostrophe, ne se laissa cependant pas détourner de son pieux pèlerinage. Sa prière n'en fut même que plus fervente ; elle fut exaucée. Saint Antoine lui apparut et lui dit : « Lève-toi, te voilà guéri. Mais va trouver le soldat qui s'est moqué de ma puissance et porte-lui tes cliquettes ; car déjà la lèpre le dévore. » Le miraculé obéit. Le coupable qui était, en effet, atteint de l'infection de la lèpre, rentra en lui-même, fit amende honorable à saint Antoine et fut à son tour radicalement guéri (2).

Presque toujours faveurs insignes, quelquefois châtements, les miracles abondent dans l'histoire du héros portugais. Ceux qui pleurent, ceux qui souffrent ne se lassent pas de recourir à son intercession ; et le thaumaturge ne se lasse pas de les exaucer, sans jamais épuiser le trésor de ses largesses. Aussi est-ce un dicton répandu par toute l'Italie, qu'il est la providence des familles éprouvées et qu'on peut obtenir par son intercession toutes les grâces qu'on n'obtiendrait pas autrement sans miracle. Ces milliers de prodiges, accomplis depuis six siècles sous toutes les latitudes,

1. *Lib. miracul.*, c. v, n. 44.

2. *Ibid.*, c. v, n. 45.

sont couronnés par un privilège plus merveilleux encore et qui lui est spécial, celui de faire retrouver les objets perdus : privilège permanent, universel et dûment constaté par les graves Bollandistes. Ici, les faits sont innombrables ; qu'il nous suffise d'en citer deux ou trois, choisis parmi les plus récents.

Une dame de Paris nous écrivait, dans les premiers jours du mois de janvier 1895 :

« Permettez-moi de vous rappeler, avec un souvenir d'autrefois, une des faveurs de saint Antoine.

« C'était à Etretat. J'étais assise sur la plage, à côté de nombreux amis qui causaient gaiement. Les baigneurs profitaient de la belle saison et de la pleine mer, pour se lancer hardiment au milieu des vagues.

« Une jeune fille, récemment fiancée, me confie, avant de prendre son bain, une bague précieuse, qui faisait partie de sa corbeille de noces. Je prends le bijou et me le passe au doigt par dessus mon gant ; mais bientôt distraite par la conversation animée de mes voisins, j'enlève mon gant, sans songer à la bague, et celle-ci tombe et roule dans les galets. Quelle n'est pas ma stupeur, lorsque je m'aperçois de sa disparition ! Et quel n'est pas, à cette nouvelle, le chagrin de la jeune fille ! Les baigneurs, mis au courant de l'affaire, s'intéressent à notre malheur. Ils se jettent à la mer et en sondent les profondeurs ; mais les recherches sont vaines. Le soleil disparaît à l'horizon ; la nuit approche ; je rentre au logis, le cœur triste et désolé, comme vous le devinez. Avant de prendre un peu de repos, un nom béni me revient à la mémoire, comme un rayon de lumière et d'espérance, le nom de saint Antoine de Padoue. Le thaumaturge n'était pas alors en vogue comme aujourd'hui ; mais je n'en avais pas moins confiance dans sa bonté, et son culte était pour moi un héri-

tage de famille. J'implore le secours du Bienheureux qui fait retrouver les objets perdus, et m'endors avec le pressentiment d'être exaucée.

« Le lendemain, de grand matin, je cours sur la plage encore déserte et m'assieds au même endroit que la veille. Tout à coup, baissant les yeux, j'aperçois près de moi le diamant, dont les feux brillaient aux premiers rayons de l'aurore. Je crois à un rêve, je me penche pour m'assurer que je ne suis pas le jouet d'une illusion. Non, ce n'était point un rêve. C'était bien réellement la bague précieuse, que me rendait saint Antoine de Padoue. Je revins triomphante à la maison, et débordante fut la joie de ma jeune amie. Les années se sont écoulées depuis ; mais je ne puis penser à cette matinée sans ressentir la même vive et profonde émotion (1). »

Le premier trait n'est-il pas gracieux ? Le second, dû à la plume alerte de M. Charles d'Héricault, a quelque chose de plus saisissant encore.

« Un jour du mois de décembre 1870, écrit-il, ma mère me dit d'un air lugubre :

« On m'a volé cinq billets de banque de 100 francs. »

« Cinq cents francs, c'était une somme considérable, en ce moment, et le plus gros de notre sacoche actuelle. Nous étions sûrs des filles du fermier qui venaient donner un coup de main à notre cuisinière. La voleuse devait être notre cuisinière.

« On n'avait pas le choix alors. Nous l'avions prise légèrement. Avec un peu plus de précautions, nous eussions su que ses parents avaient mauvaise renommée. Toutefois depuis quatre mois nous n'avions pas eu à nous plaindre d'elle. Après avoir hésité longtemps à la soupçonner, ma mère profita du moment où elle allait

1. *Annales franciscaines*, numéro de février 1895.

faire quelques courses, pour visiter à fond sa chambre et tout le reste de la maison. Le logis était petit, mais vieux, et il y avait une foule de coins obscurs, des pièces inoccupées, des greniers remplis de ces mille objets inutiles que nos ancêtres gardaient avec un soin... trop prévoyant.

« On ne trouva rien. Nous n'avons pas l'instinct policier. L'idée ne nous vint pas que Victoire pouvait garder sur elle ces cinq morceaux de papier. D'ailleurs ma mère, par charité chrétienne, n'eût pas voulu insulter, en la faisant déshabiller, une fille peut-être honnête, qui, en tout cas, nous servait honnêtement depuis plusieurs mois.

« Sans m'en rien dire — car je professais, un peu gallicanement alors, qu'il ne fallait pas tourmenter les Saints pour les misères temporelles — elle se décida à faire une neuvaine à saint Antoine de Padoue. Je me doutais de quelque chose, il me semblait que le portrait n'était plus exactement à sa place dans l'alcôve maternelle et que la peinture avait été nettoyée ; mais je gardai mes observations pour moi.

« Victoire ne sortait qu'une fois chaque mois. Le dernier dimanche, elle allait passer la journée entière dans sa famille. Le jour de sortie approchait. Evidemment, si l'argent n'était pas retrouvé avant cette sortie et qu'elle l'eût pris, il était envolé pour toujours.

« Le vendredi qui précédait le dimanche fatal, ma mère fit encore une recherche complète, tout particulièrement dans une chambre vide occupée par ma bonne petite sœur, avant son mariage. Elle visita, pour la vingtième fois, un chiffonnier qui y était et le vida complètement. En m'embrassant ce soir-là, elle me dit : « Je n'ai plus d'espoir. J'ai tout remué. J'ai de plus la certitude qu'elle ne porte pas ces billets sur elle. A plusieurs reprises je l'ai tâté sans en avoir l'air. Elle n'a

« pas de poches à son jupon. C'est une vraie ruine. »

« Je fus assez bon fils pour ne pas sourire.

« Le lendemain, je fus réveillé en sursaut par la chère mère. Elle était tremblante.

« Lève-toi, me dit-elle à mi-voix, viens avec moi. »

« Je sautai sur mon revolver.

« Non, continua-t-elle souriant ; c'est que je n'ai pas le courage d'aller seule. Si j'étais trompée, je serais capable de me trouver mal. »

« Je m'assis sur mon lit en me frottant les yeux et en la regardant avec étonnement, à travers les brumes de l'aube grise. Elle n'avait pas voulu allumer.

« Voilà ce qu'il y a, me dit-elle. Tu sais que les Brou-tin (1) sont sous la protection spéciale de saint Antoine de Padoue, j'ignore pourquoi ; mais papa, son père et ses grands-pères en étaient convaincus, et ils en citaient des preuves nombreuses. J'ai donc fait une neuvaine à saint Antoine. Je ne t'en ai pas parlé, parce que tu as des idées sottes à ce sujet.

« C'était hier le dernier jour. J'ai redoublé de ferveur, mais je n'avais plus d'espérance. Cette nuit, j'ai rêvé que je voyais saint Antoine de Padoue exactement comme il est peint sur le tableau. Seulement, sa figure était vivante et souriante. Il ne fit pas le moindre geste ; et pourtant, il me montra quelque chose que je ne vis pas, et disparut. J'aurais dû être enfiévrée. J'étais fort calme. Une seconde fois, je le vis, et sans qu'il remuât davantage, je vis qu'il me montrait encore quelque chose, et ce quelque chose était le chiffonnier de Fina. Il disparut encore. Une troisième fois — il n'y a qu'un instant — je le revis. Cette fois, le bras qui porte le lis s'était dégagé du corps, et c'est encore

1. Parents, du côté maternel, de M. d'Héricault.

« le chiffonnier qu'il me désignait. Les lèvres du Saint  
 « ne s'ouvraient pas, mais j'entendis qu'il me disait :  
 « *C'est là.* » Je comprenais bien qu'il m'indiquait que  
 « les billets étaient là, dans le tiroir du haut. Je lui  
 « répondis, sans aucun étonnement ni frayeur : « Mais,  
 « mon bon saint Antoine, c'est impossible. Hier soir,  
 « avant de me coucher, j'ai encore visité le meuble tout  
 « entier et je n'y ai pas laissé une épingle. »

« Il me regarda doucement et persistant à me montrer  
 « le tiroir, il répéta : « C'est là, c'est là. »

« Je me suis réveillée, et je suis venue te trouver.  
 « J'espère, je n'ose pas espérer, et si j'étais trompée,  
 « cela me porterait un coup. »

« J'avoue que j'étais ému. Ma mère me répétait : *C'est là*, d'un ton si différent de sa voix ordinaire ! C'est ce qui me frappait le plus. Toutefois, j'essayai d'apaiser en riant la petite fièvre qu'elle paraissait avoir et à laquelle j'attribuais son rêve, ses rêves plutôt, car cette répétition me frappait également.

« Comment veux-tu que ce soit, lui-dis-je en passant  
 « ma robe de chambre. Il n'y avait rien hier soir. Cela  
 « ne pousse pas comme des champignons.

« Mais je vis que le plus fin esprit n'aurait aucun succès. Je m'avançai, suivi de la chère femme. Quand je fus près du chiffonnier, elle me saisit le bras :

« Je ne saurais te dire comme je suis émue, me dit-elle. Attends un instant. Non, va, saint Antoine ne peut pas me tromper. »

« J'ouvris le tiroir. Le paquet des cinq billets y était, entouré d'un ruban qui ressemblait fort, dit ma mère, aux jarretières des paysannes.

« Elle me sauta au cou en sanglotant.

« Je savais bien que saint Antoine n'eût pas voulu  
 « nous tromper! »

« Nous, c'étaient tous les Broutin de la terre.

« Elle s'était agenouillée et remerciait le Saint avec ferveur, moins heureuse de l'argent retrouvé que de la protection accordée si miraculeusement. C'est là ce qui frappa enfin ma *frivole* cervelle (cet adjectif appartient à la chère mère), et je m'agenouillai à côté d'elle.

« Nous ne dimes rien. Le soir, — je revois encore cette courte et expressive scène, — Victoire, après avoir servi le souper, monta à sa chambre. Nous n'étions pas sans curiosité. Tout à coup nous entendimes un grand bruit. La servante redescendait l'escalier à pas lourds. Elle ouvrit brusquement la porte de la salle à manger et elle se tint debout dans l'encadrement. Jamais je n'oublierai cette physionomie, et jamais je ne la comprendrai ; j'y ai pensé mille fois, j'y pense encore, je ne puis me l'expliquer. Elle avait une pose de statue. Elle était raide, pâle, mais pâle comme la neige ; elle nous regardait les lèvres serrées, avec des yeux tout ronds, tout grands, tout blancs, tout fixes. Que disaient-ils ? C'est cela que je ne puis définir. Ils disaient avant tout l'étonnement, un étonnement écrasant ; puis, la colère, comme si nous l'avions volée ; puis la *penauderie*, comme si nous l'avions attrapée ; puis l'attente d'un coup terrible, comme si elle venait nous livrer sa tête ; et beaucoup d'autres nuances que je ne pus comprendre. Encore une fois, jamais je n'oublierai cette rigidité, cette pâleur, ce mélange de torpeur et de folie. « Vous pouvez aller « demain chez vos parents et y rester », dit tranquillement ma mère.

« Elle garda encore un instant son attitude marmoreenne. Puis elle eut l'air de vouloir se jeter sur nous pour *reprendre son bien*. Enfin, elle tourna sur elle-même comme une toupie. Elle continua de descendre l'escalier, ouvrit la porte de la cuisine et sortit.

« Il gelait à pierre fendre. Ses parents habitaient à trois lieues du Brunquet ; elle était tête nue et court-vêtue. Mais nous voyons, aujourd'hui, qu'il y a des privilèges pour les voleurs. Elle arriva chez elle et ne fut même pas enrhumée ; aussi favorisée que tant d'autres, non de son sexe, mais de son espèce, qui ont pêché dans l'eau trouble du Panama sans même éternuer.

« Elle raconta plus tard, sous le sceau du plus grand secret, à une amie intime, comment les billets étaient venus là. Elle les avait cachés pendant huit jours sous une tuile du toit. Devant partir le lendemain, et craignant qu'on ne la surveillât au moment du départ, ayant vu de plus que madame avait fait une dernière revue dans le chiffonnier, et concluant justement qu'elle n'y viendrait plus regarder, elle avait descendu là la liasse, afin de la saisir au passage, sans bruit, avant de partir.

« Le calcul était bon, si saint Antoine de Padoue n'avait eu des faveurs spéciales pour les Broutin.

« Ce n'est pas le seul bienfait que nous devons à saint Antoine de Padoue.

« Ch. DE RICAULT D'HÉRICHAULT (1). »

Il est à remarquer qu'il y a toujours, entre les prières qui partent de la terre et les secours qui viennent du ciel, une de ces merveilleuses coïncidences qui décèlent manifestement la présence, voilée à nos yeux mortels, d'une cause supérieure, intelligente et libre. A Paris, une dame ne peut retrouver un testament duquel dépendent sa fortune et son avenir. A peine ses lèvres ont-elles formulé une promesse de pain aux pauvres de saint Antoine, qu'elle aperçoit, au milieu d'une liasse de papiers, le parchemin jauni qui va rame-

1. *La Vérité*. numéro du 16 mars 1894.

ner l'aisance et la joie au foyer. Ailleurs, c'est un billet de banque, une montre, un bijou, retrouvés contre toute espérance, ou bien encore une catastrophe financière évitée, un péril conjuré, les horreurs du désespoir subitement écartées, on ne sait par quelle main invisible. Tous les jours, de nouveaux traits s'ajoutent aux anciens et viennent confirmer la croyance antique que saint Antoine a reçu d'en haut le privilège spécial et permanent de faire retrouver les objets perdus.

Ainsi le disciple privilégié de saint François est toujours apôtre, même après sa mort. Du fond de sa tombe, il rend encore témoignage à la vérité, il remue toujours les populations, et la parole de Grégoire IX, pour être vieille de dix siècles, n'a rien perdu de son actualité. « Le surnaturel qui fleurit sur la tombe des élus, dit-il, est encore une prédication. Par là, Dieu confond la malice des hérétiques, confirme la vérité du dogme catholique, réveille la foi prête à s'éteindre et ramène les chrétiens égarés, les Juifs et même les païens, aux pieds de Celui qui est la voie, la vérité et la vie (1). »

Favorisés entre tous, les habitants de Padoue se sont montrés reconnaissants entre tous. La vénération des aïeux s'est transmise d'âge en âge comme un héritage sacré. L'héritage est intact. Le culte du Saint y est toujours populaire, plein de cette fraîcheur et de cette vitalité que l'Église communique à tout ce qu'elle touche.

« Padoue, a dit le savant Ozanam, Padoue est, comme Assise, un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Sans doute cette cité savante n'a oublié ni son fondateur Anténor, ni Tite-Live, qu'elle vit naître, ni son Université, vieille de six cents ans. Mais ce qui semble dater d'hier, ce qui

1. Bulle *Cum dicat*. (*Acta SS.*, 13 juin, p. 215.)

fait l'orgueil du peuple, c'est le souvenir de saint Antoine, le disciple bien-aimé de saint François (1). »

Le puissant thaumaturge est vraiment le Saint de Padoue. Là, tout parle de lui, les monuments et les hommes ; tout conduit à son sanctuaire, tout chante ses gloires, tout reedit, sous une forme ou sous l'autre, l'inscription gravée au-dessus de sa châsse :

*A saint Antoine, confesseur,  
La République de Padoue.*

Sa basilique est un des joyaux de l'Italie. Édifiée, croit-on, sur les plans de Nicolas de Pise, mélange d'art ogival et d'art byzantin, avec son dôme, ses coupoles ajourées et ses élégants campaniles, elle produit un effet saisissant. Chef-d'œuvre d'architecture auquel ont travaillé tous les siècles, elle renferme toutes sortes de richesses artistiques : des bas-reliefs de Donatello, des statues de bronze de César Franco, des fresques du Titien. L'autel du Saint, en marbre de Carrare, n'a pas d'égal dans toute la péninsule. Œuvres de génie, œuvres admirables, mais bien pâles, si on les compare au trésor qui les a inspirées ! Le dôme lui-même nous en avertit, et sur ses parois on lit le vers suivant :

*Gaude, felix Padua,  
Quæ thesaurum possides.  
Réjouis-toi, heureuse Padoue,  
De posséder un tel trésor !*

Le trésor de la vieille cité, ce sont les reliques du Saint, cette langue qui n'a cessé de louer Dieu, ces mains qui ne se sont étendues que pour bénir, ce corps purifié par la pénitence et transfiguré par l'amour qui parfois exhale une odeur céleste, gage de sa résurrection glorieuse (2).

1. *Les Poètes franciscains*, ch. III.

2. En 1894, un voleur n'a pas craint de porter une main sacrilège sur la châsse. Le corps a été retrouvé sous la ramée, dans un bois voisin de Padoue ; mais la tunique, brochée d'or et garnie de perles fines, avait disparu.

## CHAPITRE XXIII

### LE PAIN DE SAINT ANTOINE

L'Italie, le Portugal, l'Espagne, le Brésil, la Belgique, honorent à l'envi l'illustre thaumaturge de Padoue. Dans ces différentes contrées, son culte n'a pas connu de déclin. Il en est pas de même en France, ce pays des révolutions politiques. Dans la sanglante orgie de 93, ses autels furent profanés et détruits. Depuis 1802, ils furent longtemps laissés dans l'ombre : il y avait tant de ruines à relever ! Ce n'est que de nos jours, au déclin de ce xix<sup>e</sup> siècle si troublé et comme l'annonce d'une aube radieuse pour le siècle suivant, que son culte s'épanouit de nouveau au soleil et reconquiert son ancienne popularité.

Le mouvement est parti d'un modeste oratoire de Toulon, pour s'étendre en un clin d'œil à toute la France. Pourquoi Dieu a-t-il choisi Toulon pour en faire le théâtre de ses faveurs ? C'est le secret de sa miséricorde. Ne cherchons point à le lui ravir ; efforçons-nous plutôt de mériter ses bienfaits. A Dieu toute gloire ! A saint Antoine de Padoue toute reconnaissance !

Une jeune fille de Toulon, Mlle Louise Bouffier, avait eu la pensée de se consacrer à Dieu sous la bure des Carmélites. Obligée d'y renoncer pour soutenir ses parents, elle s'en dédommagea en employant tous ses moments de loisir à l'Œuvre des Missions étrangères. Une

faveur obtenue par l'intercession de saint Antoine éveilla dans son cœur un profond sentiment de reconnaissance. La statue du thaumaturge fut, ce jour-là même, érigée dans un angle de l'arrière-boutique de la Toulonnaise et présida dès lors aux labeurs de la petite ruche ouvrière. Ce fut l'origine de grâces sans nombre et de merveilles qui éveillèrent l'attention publique. Celle qui rêvait d'être une fille de sainte Thérèse, est ainsi devenue la propagatrice du culte de saint Antoine. C'est une autre vocation non moins belle. Mais laissons-la nous redire elle-même, dans sa langue naïve et imagée, les commencements et les rapides progrès d'une dévotion si opportune, si réconfortante.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Vous désirez savoir comment la dévotion à saint Antoine de Padoue a pris naissance dans notre ville de Toulon. Elle s'est développée comme toutes les œuvres du bon Dieu, sans bruit, sans fracas et dans l'obscurité. Il y a environ quatre ans, je n'avais aucune connaissance de la dévotion à saint Antoine de Padoue, si ce n'est que j'avais entendu dire, vaguement, qu'il faisait, en le priant, retrouver les objets perdus.

« Un matin, je ne pus ouvrir mon magasin ; la serrure à secret se trouvait cassée. J'envoie un ouvrier serrurier, qui porte un grand paquet de clefs et travaille environ pendant une heure ; à bout de patience, il me dit : « Je vais chercher les outils nécessaires pour enfoncer la porte ; il est impossible de l'ouvrir autrement. » Pendant son absence, inspirée par le bon Dieu, je me dis : si tu promettais un peu de pain à saint Antoine pour ses pauvres, peut-être te ferait-il ouvrir la porte sans la briser. Sur ce moment l'ouvrier revient, amenant un compagnon. Je leur dis : « Messieurs, accordez-moi, je

« vous prie une satisfaction ; je viens de promettre du  
« pain à saint Antoine de Padoue pour ses pauvres, veuil-  
« lez, au lieu d'enfoncer ma porte, essayer encore une fois  
« de l'ouvrir ; peut-être ce Saint viendra-t-il à notre se-  
« cours. » Ils acceptent, et voilà que la première clef  
qu'on introduit dans la serrure brisée, ouvre sans la  
moindre résistance et semble être la clef même de la  
porte. Inutile de vous dépeindre la stupéfaction de tout  
ce monde ; elle fut générale. A partir de ce jour, toutes  
mes pieuses amies prièrent avec moi le bon Saint, et la  
plus petite de nos peines fut communiquée à saint An-  
toine de Padoue, avec promesse de pain pour ses pauvres.

« Nous sommes dans l'admiration des grâces qu'il  
nous obtient. Une de mes amies intimes, témoin de ces  
prodiges, lui fit promesse instantanément d'un kilo de  
pain tous les jours de sa vie, s'il lui accordait, pour un  
membre de sa famille, la disparition d'un défaut qui la  
faisait gémir depuis vingt-trois ans ; la grâce fut bientôt  
accordée, et ce défaut n'a plus reparu. En reconnais-  
sance elle acheta une petite statue de saint Antoine de  
Padoue dont elle me fit présent, et nous l'installâmes  
dans une toute petite pièce obscure, où il faut une grande  
lampe pour y voir. C'est mon arrière-magasin. Eh bien !  
le croiriez-vous, mon Révérend Père ? Toute la journée  
cette petite chambre obscure est remplie de monde qui  
prie, et avec quelle ferveur extraordinaire ! Non seule-  
ment tout le monde prie, mais on dirait que chacun est  
payé pour faire connaître et répandre cette dévotion.

« C'est le soldat, l'officier, le commandant de marine  
qui, partant pour un long voyage, viennent faire pro-  
messe à saint Antoine de 5 francs de pain par mois, s'il  
ne leur arrive aucun mal pendant tout le voyage. C'est  
une mère qui demande la guérison de son enfant, ou le  
succès d'un examen ; c'est une famille qui demande la

conversion d'une âme chère qui va mourir, et ne veut pas recevoir le prêtre ; c'est une domestique sans place, ou une ouvrière qui demande du travail, et toutes ces demandes sont accompagnées d'une promesse de pain si elles sont exaucées.

« Ce qui surtout a donné le plus de développement à cette chère dévotion, c'est un article ironique que le journal impie de notre ville a inséré dans ses colonnes ; cet article était à mon adresse et me dénonçait au public comme coupable d'entretenir la superstition dans notre ville... Je me suis réjouie en le lisant, et ce que j'avais prévu est arrivé ; d'un petit mal Dieu a tiré un grand bien. Il est si puissant et si bon ! (1) »

Trois mois après, elle écrivait au rédacteur en chef des *Annales franciscaines* :

« Saint Antoine de Padoue nous comble de plus en plus de ses faveurs. Il semble prendre plaisir à être invoqué dans notre modeste oratoire, où affluent les pèlerins. Permettez-moi, pour exciter encore parmi les tertiaires la dévotion à cet aimable Saint, de vous raconter quelques-unes des manifestations de sa puissance.

« D'abord une conversion touchante. Un monsieur, presque aux portes du tombeau, refusait de se réconcilier avec Dieu. Sa fille, une âme d'élite, eut recours dans sa désolation à notre Bienheureux et lui promit, s'il convertissait son père, un bon de pain de 20 francs pour nos orphelins. La nuit suivante, le moribond se lève en sursaut, et d'une voix effrayée crie à l'infirmier : « Est-il là ? Est-il là ? » Le veilleur, comme inspiré d'en haut, lui répond : « Le prêtre ? Oui, monsieur, il est là. » Il était minuit. On court chercher un prêtre, et le moribond se

1. Lettre au R. P. Marie-Antoine, du 15 novembre 1892. (*Les grandes gloires de saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Marie-Antoine, p. 39.)

confesse avec de grands sentiments de repentir. Une heure après il expirait !

« Vers le même temps, il y a environ trois mois, j'étais mandée près d'une dame âgée, très souffrante. « Mademoiselle, me dit-elle d'une voix émue qui laissait « deviner quelque faveur surnaturelle, depuis deux ans « j'adressais de ferventes prières au grand saint Antoine « de Padoue, pour le supplier de me tirer de l'état de « misère où je vivais, percluse de rhumatismes, ne pouvant rester seule et n'ayant pas assez de ressources « pour payer une servante. Je n'ai qu'une bien maigre « rente viagère, et de plus une obligation à lots. Chaque « jour je conjurais le Saint de faire sortir mon obligation, et lui promettais en actions de grâces 200 francs « pour ses pauvres. Il m'a exaucée, non selon mes désirs, « mais bien au delà. Je viens d'hériter de 45.000 francs, « aubaine tout à fait imprévue. Et voilà pourquoi je vous « ai fait venir. » Pendant qu'elle me parlait, il y avait des larmes dans ses yeux. Son cœur débordait de reconnaissance ; sa main a été généreuse. Nos orphelins se sont réjouis.

« Ces jours derniers, on verse 35 francs pour obtenir qu'une maison à sept étages soit occupée ; et à l'instant les demandeurs se présentent, et les étages se louent.

« Un autre propriétaire possédait, aux environs de Toulon, un domaine, estimé 35.000 francs, qu'il désirait vendre. Il multipliait les frais et démarches ; nul acquéreur ne se présentait. On lui parle de mon petit oratoire. Il vient, s'agenouille aux pieds de saint Antoine, promet 50 francs de pain... Trois jours après, la propriété était vendue, dans des conditions aussi avantageuses qu'inattendues.

« Autre prodige. Vers la fin de la saison balnéaire, une dame de mes amies, très habile nageuse, se lance

au large et perd un anneau d'or garni de brillants. Immense est sa désolation, lorsqu'elle constate son malheur. Les baigneurs, toujours nombreux sur notre magnifique plage, mis au courant de l'accident, se lancent aussitôt à la recherche du précieux bijou. Ils plongent les uns après les autres au fond de la Méditerranée, mais toujours sans succès. La dame, rentrée chez elle, réfléchit, se souvient de la puissance de saint Antoine et lui fait une promesse de pain. Le lendemain, de grand matin, elle retourne sur la grève, accompagnée d'un jeune homme qui, dès le premier plongeon, découvre et rapporte la bague tant désirée. Comme la dame est très connue dans la ville, l'événement y a produit une grande impression.

« Saint Antoine bénit ceux qui tiennent leurs promesses ; mais laissez-moi vous dire qu'il punit quelquefois très rigoureusement ceux qui négligent de les accomplir. En voici un exemple. Une dame de Toulon avait promis 100 kilos de pain pour obtenir une grâce spéciale en faveur d'une personne tendrement aimée. La grâce est accordée, et l'on accourt nous l'apprendre avec de grandes démonstrations de joie. Mais la dette de la reconnaissance n'est pas acquittée. Deux mois se passent. Nous craignons un châtiment. Tout à coup on vient nous annoncer que la personne tendrement aimée est morte subitement.

« Un livre tout entier ne suffirait pas à contenir les faits miraculeux qui se produisent ici chaque jour, grâce à l'intervention de notre saint thaumaturge. Arrêtons-nous. — Mais les aumônes ? — Vous avez raison. J'ajouterai un mot sur le chiffre des aumônes ; il a ici son éloquence. En 1892, le chiffre des aumônes a été de 5.743 francs : ce qui nous a permis de donner à nos vieillards et à nos orphelins 13.788 kilos de beau pain blanc ;

car le pain ainsi procuré par le ciel et qui doit réjouir nos pauvres, peut-il être autre que du pain blanc? L'année 1893 semble vouloir être encore plus féconde en ressources comme en prodiges. Rien que dans le mois de janvier, le chiffre des aumônes a atteint 1.872 francs, et nous avons donné dans le même mois 2.680 kilos de beau pain blanc.

« Ce qui fait ma joie dans cette œuvre, c'est le cachet d'humilité qui couvre les offrandes et embaume la correspondance. Les billets de banque du riche sont mêlés au billon du pauvre et de l'ouvrier; car les donateurs cachent soigneusement leur nom, connu de Dieu seul.

« Ce qui fait la force de notre œuvre, c'est la prière, ardente et spontanée. Trois fois par jour, nos mille vieillards et orphelins élèvent les bras en croix, remercient avec effusion le grand Saint qui veille sur eux et le supplient de leur procurer encore du beau pain blanc.

« L'heureuse servante des pauvres,

« LOUISE BOUFFIER (1). »

Du beau pain blanc! Le gâteau de saint Antoine, comme l'appellent les orphelins de Toulon! « Il n'y a qu'un Dieu qui puisse inventer un moyen si gracieux de faire la charité! (2) » Tous y gagnent, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Nous avons vu des mères de famille pleurer de joie, en versant dans la corbeille de saint Antoine l'aumône promise. Comment traduire l'allégresse exubérante des orphelins ou des vieillards recueillant chaque matin la manne qui leur tombe du ciel? — Dévotion « gracieuse », dévotion providentielle, fille de l'amour et du miracle! « Ah! Si elle pouvait

1. Lettre du 25 février 1893.

2. Lettre de Mlle Bouffier, du 28 mai 1893. (*Les grandes gloires de saint Antoine*, par le R. P. Marie-Antoine, p. 52.)

s'établir dans chaque ville, elle sauverait la France, puisque la charité couvre la multitude des péchés (1). » Le vœu de la zélée propagatrice du culte de saint Antoine s'est réalisé ! A l'heure où nous imprimons ces lignes, l'œuvre du *Pain de saint Antoine* s'est implantée partout, à Paris, à Tours, à Poitiers, à Toulouse, à Bordeaux, et jusqu'au fond de la Chine, d'où un missionnaire nous écrit :

« Une de mes chrétiennes étant sortie, fut suivie, à son insu, par sa petite fille âgée de quatre ans. A son retour, la mère ne trouve plus son enfant. Désolée, elle court à sa recherche. Tout est inutile, son enfant a dû être enlevée par les païens.

« Elle me demande en grâce de célébrer quelques messes à son intention. Je venais de recevoir notre chère *Croix*, si aimée dans nos missions pour son esprit. Je conseille à cette pauvre mère de commencer une neuvaine à saint Antoine de Padoue et de lui promettre deux boisseaux de riz. Je m'unis à ses prières. Le neuvième jour, un paysan *païen* arrive de fort loin à la ville et ramène à la mère cette petite enfant, qui avait été effectivement enlevée.

« Jugez de sa joie et de sa reconnaissance ! Bon saint Antoine, mille fois merci (2) ! »

Dévotion consolante ! Partout, en dépit des railleries de la libre-pensée, elle suscite d'admirables actes de foi de la part des fidèles, d'admirables prodiges de la part du thaumaturge invoqué. Dévotion opportune, par ces temps de misère et de calamités ! Elle prélève sur les âmes de bonne volonté, un budget aussi considérable qu'il est imprévu et spontané ; 120.000 francs rien qu'à

1. Lettre de Mlle Bouffier, du 28 mai 1893. (*Les grandes gloires de saint Antoine*, par le R. P. Marie-Antoine, p. 52.)

2. *La Croix*, numéro du 26 janvier 1895.

Bordeaux, dans le cours de l'année 1894; plus de 50.000 francs à Toulon (1). Tous y trouvent leur profit. Le riche se souvient que le pauvre est son frère; les affamés sont nourris, les classes se rapprochent, s'agenouillent au pied du même autel et se relèvent unies dans un même sentiment de reconnaissance envers l'auteur de tout don parfait. Et saint Antoine résout ainsi pacifiquement, par l'exercice de la charité, le redoutable problème qui tient en échec la science de nos économistes et l'habileté de nos politiciens: la question sociale.

A côté de ces bienfaits, appréciés de tous ceux qui n'ont pas perdu le sentiment de la solidarité fraternelle, il en est d'autres qui nous font monter plus haut dans la hiérarchie des manifestations surnaturelles et où s'accroît la médiation du thaumaturge portugais. Quelques épisodes, glanés çà et là dans ces champs du divin, vont clore la liste interminable des faveurs insignes qui ont remué nos grandes villes, et ajouter une note d'actions de grâces aux concerts que les cieux et la terre font entendre en l'honneur du grand semeur de miracles.

A Fresnay-sur-Sarthe, c'est la guérison d'un de ces petits enfants qu'il affectionnait pendant sa vie, à cause de leur candeur et de leur innocence, et pour lesquels il semble avoir encore, du haut du ciel, une prédilection marquée.

« Un foyer d'honnêtes industriels de notre ville, — nous écrit une tertiaire de cette localité, — était vers la fin du mois de mars 1893 dans de cruelles angoisses. Leur plus jeune fille, Madeleine Saillant, une enfant de vingt mois, était saisie d'une maladie soudaine qui la terrassait: inflammation d'intestins, attaque de méningite

1. Voir le beau livre de M. Etienne Jouve sur l'*Arrière-boutique de Toulon*.

avec complications graves. C'était plus qu'il n'en fallait pour briser, sur sa tige, une fleur si tendre encore ! Quatre ans auparavant, dans le même mois de mars, les parents avaient perdu l'aîné de leurs enfants, Robert, petit garçon de cinq ans, emporté en quelques jours par les fièvres paludéennes. Ils craignaient le même sort pour la petite Madeleine, et voyaient déjà le deuil s'ajouter à un autre deuil, avant que la plaie ne fût fermée... Aussi n'épargnèrent-ils rien pour conjurer un tel malheur. Deux habiles médecins de l'endroit furent mandés immédiatement ; mais remèdes, soins et dévouement, tout restait infructueux, et la pauvre petite malade paraissait une victime désignée aux coups de l'ange qui n'épargne ni la jeunesse ni la beauté.

« Dans un moment de crise plus violente, la mère, perdant tout espoir du côté de la terre, fit réclamer des prières dans tous les sanctuaires vénérés, à Montmartre, à Notre-Dame des Victoires, un peu partout. La crise passa ; mais l'enfant n'en resta pas moins cinq longues semaines suspendue entre la vie et la mort. Dieu qui se plaît à glorifier ses élus, réservait au puissant thaumaturge de Padoue l'honneur de guérir la petite malade. Dès qu'on eut posé sur son berceau la médaille de saint Antoine, elle la saisit d'une main fiévreuse et la couvrit de ses baisers, comme si elle eût compris que là était le salut pour elle. En même temps, les parents invoquaient le Saint, promettant 10 francs à l'École séraphique, s'il exauçait leurs prières et leur gardait l'enfant qui faisait leur consolation. La mère pleurait, et il y a dans les larmes et dans l'amour d'une mère de quoi ébranler les montagnes. Tous ses amis unissaient leurs vœux à ses vœux, leurs larmes à ses larmes.

« C'était le 29 avril 1893. La protection de saint Antoine ne se fit pas attendre. Dans la même journée, le

délires cessait et le cours de la maladie était subitement enrayé. Quelques jours après, à la grande stupéfaction des médecins, la petite Madeleine était levée, faible encore, mais gaie, gazouillant comme on le fait à cet âge avec sa sœur, et souriant de ce frais sourire qui indique le retour à la santé. « C'est saint Antoine qui l'a guérie », me disait sa mère.

« Depuis cette époque, la petite Madeleine ajoute chaque matin, à sa prière, ce mot de reconnaissance : « Merci, saint Antoine ! » Avec elle nous redirons, nous aussi : « Gloire et merci à saint Antoine de Padoue ! » Nous l'avons invoqué, et il nous a exaucés (1). »

L'année suivante, dans les gorges des Pyrénées, une ville balnéaire, connue de tous les touristes, Cauterets, était témoin d'un prodige encore plus éclatant : la guérison soudaine de Mme la comtesse de Rousiers. « Les eaux thermales et l'air pur des montagnes sont absolument étrangers à cette faveur », déclare formellement la miraculée, — femme d'une rare distinction d'esprit et d'une piété aussi solide qu'éclairée, — qui, pour perpétuer le souvenir d'un pareil bienfait et maintenir à jamais dans sa famille le culte de saint Antoine de Padoue, a voulu laisser à son noble époux et à ses quatre enfants la relation exacte, brève, sincère, de sa guérison miraculeuse. Lisons : c'est une âme reconnaissante qui nous invite à mêler nos voix à la sienne, pour louer et remercier celui qui l'a tirée des portes du tombeau.

« La maladie qui m'a privée de l'usage de mes jambes pendant plus de cinq mois a commencé le 1<sup>er</sup> mars 1894.

« Quand j'ai été mieux et qu'on a pu me lever, on a constaté que la moelle épinière était atteinte ; c'est ce qui m'empêchait absolument de marcher et même de me

1. Lettre de Mlle Louise Taboy, du 8 décembre 1893.

tenir debout. Le 12 juin, veille de la fête de saint Antoine de Padoue, j'e commençai la neuvaine des neuf mardis, ayant grande confiance en saint Antoine de Padoue, pour lequel j'avais une dévotion particulière.

« Le dimanche 8 juillet, je reçus la visite d'une vieille paysanne qui vient me voir de temps en temps ; cette femme me dit que si j'avais la foi, je serais guérie par « *un nouveau saint, saint Antoine de Padoue* ». Je fus émue en entendant cela, car cette femme ignorait que je faisais une neuvaine à mon cher saint Antoine. La semaine qui a précédé le mardi 7 août, jour de la clôture de la neuvaine, s'est passée plus péniblement que les autres, j'étais de plus en plus incapable de me soutenir et l'espérance semblait parfois s'éteindre dans mon cœur.

« M. le curé vint me confesser le lundi dans la journée et me promit de m'apporter la sainte communion le lendemain matin. Ce même lundi, je voulais absolument, soutenue par deux personnes, faire *un pas*, et j'avais fait un effort surhumain pour y parvenir, sans le moindre succès... Mes larmes coulaient !

« La nuit suivante, je dormis peu, ne trouvant pas de position. Le mardi matin, tout était dans le même triste état ; on vint me lever, on m'assit sur un grand fauteuil devant un petit autel que ma mère avait préparé de son mieux ; je fis là les prières de ma neuvaine en attendant la visite de Notre-Seigneur. Mes larmes ne tarissaient pas... Mon Dieu arrive, je le reçois de mon mieux, croyant que je ne serais pas guérie, et lui demandant si sa volonté n'était pas de me rendre mes jambes, de me donner un peu de l'amour qu'avait pour lui saint Antoine !

« Tout à coup, mon action de grâces étant terminée et l'intention de ma communion offerte, je me sens poussée à redire en français le répons miraculeux de

saint Bonaventure, je promets trois messes et 50 francs de pain pour les pauvres de saint Antoine, puis je me dis : « Il faut pourtant que j'essaye. » Je me dresse en tremblant, je l'avoue ; je fais un pas, puis deux ; une de mes filles, qui était seule avec moi, s'écrie en devenant blanche comme un linge : « Maman, que faites-vous ? — « Mais je marche, Marie-Thérèse, tu vois bien, je marche ! » Je vais l'embrasser, je fais le tour de ma chambre, droite comme jadis, puis je me jette à genoux devant le petit autel...

« ... J'avais reçu le don de Dieu, j'étais guérie, radicalement guérie. J'ai pu ce même jour descendre seule deux étages pour aller remercier Dieu dans sa demeure. Le docteur qui me soignait, est venu constater le miracle, et en me quittant m'a dit : « Cessez tout traitement, « Madame, nous n'avons pas le droit de toucher à « l'œuvre de Dieu ! »

« *Magnificat !*

« Camille DE ROUSIERS, née D'ARTIGUES (1). »

Sur tous les points de la France éclatent chaque jour de nouvelles guérisons. Aux grottes de Brive, ce sont deux enfants perclus de tous leurs membres, qui viennent rendre grâce à leur céleste bienfaiteur (2). A Avignon, c'est le fils d'un pauvre ouvrier, que saint Antoine guérit d'une méningite très grave. Ailleurs, ce sont des enfants préservés du croup. Le thaumaturge multiplie ses faveurs à mesure qu'augmente la piété des fidèles.

N'est-ce pas le cas de répéter le *Si quæris miracula*, cette gracieuse poésie de saint Bonaventure ?

Vous cherchez des miracles ?

(Au seul nom de saint Antoine),

1. Lettre du 19 décembre 1894.

2. *Revue franciscaine*, numéros d'avril et de mai 1892.

La mort, l'erreur, les calamités,  
 Les démons, la lèpre s'enfuient ;  
 Les malades sont guéris.

La mer obéit ; les chaînes se brisent  
 La santé revient.

Jeunes gens et vieillards l'invoquent  
 Et retrouvent les objets perdus (1).

En présence de pareils prodiges, l'âme s'arrête éperdue : elle se sent en présence du surnaturel, et si elle a le bonheur de croire, elle se prosterne et adore, à l'exemple de la miraculée de Cauterets. L'historien va moins vite. Il se tient sur une sage réserve, laissant à l'autorité pontificale le soin de se prononcer sur la nature et la cause des phénomènes présentés. Qu'il y ait miracle ou non, peu nous importe ! Ce que nous tenons à constater, ce sont les merveilleux effets d'une dévotion si opportune : la reconnaissance explicite d'une Providence qui gouverne l'univers, l'espérance renaissant au cœur avec la prière, les larmes séchées, les crimes épargnés, l'opulence s'honorant elle-même par un sentiment de compassion chrétienne, les désespérés revenus à une plus saine conception du devoir et transformés par la résignation. N'y a-t-il pas, dans ces seuls résultats, de quoi faire réfléchir, de quoi émouvoir les incroyants ? Mais non, rien ne les touche. « Superstition ! Trop de merveilles ! Trop de miracles ! Le surnaturel n'existe pas ! » ripostent-ils en ricanant.

Des ricanements, de creuses déclamations, toujours des négations, jamais de preuves, voilà toute la réponse des libres-penseurs. Ils n'en ont pas d'autre. Comme on sent qu'ils ne savent pas ce que c'est que de souffrir ! Non, ce n'est pas une superstition de croire que les Saints sont nos frères et qu'ils s'intéressent à nos dou-

1. Voir à l'appendice II.

leurs ! Non, il n'y a pas trop de merveilles, il n'y en aura jamais trop, quand on est dans la peine et qu'on a besoin d'être consolé ! Or, le peuple souffre, et il a surtout besoin d'être consolé ! La libre-pensée le pousse aux extrêmes, à la négation, au désespoir farouche, au suicide ; mais elle ne le guérit pas, et alors il se retourne vers les autels, d'où lui viendra le salut. C'est le signe des temps nouveaux.

Pendant le siège de Jérusalem, des bruits mystérieux se faisaient entendre et une voix criait : « Dieu s'en va ! » Dieu s'en allait avec ses bénédictions, et la ville déicide ne tardait pas à expier le crime du Calvaire.

Français, ouvrons nos cœurs à l'espérance : Dieu nous reste avec ses grâces, avec sa toute-puissance et son amour infini, et nous savons qu'il est la résurrection et la vie, la résurrection des âmes, la vie des peuples qui ne désespèrent pas. A Toulon, comme à Lourdes, les miracles se multiplient, indéniables, éclatants. N'est-ce pas le Ciel lui-même qui, au lieu de nous frapper selon la grandeur de nos fautes, veut nous arrêter malgré nous sur la route de l'apostasie et nous arracher aux foudres de sa justice ? N'est-ce pas lui qui, par l'entremise de la sainte Vierge, de Jeanne d'Arc et de saint Antoine de Padoue, invite les catholiques à la confiance, les pécheurs au repentir, les esprits dévoyés à la recherche de la vérité ? C'est notre sentiment et le fondement de nos espérances.

Déjà nous assistons au réveil de la foi ; déjà nous voyons poindre l'aurore de jours meilleurs. « Des foules de croyants sillonnent la France dans tous les sens ; elles s'en vont chanter le Christ dans les sanctuaires vénérés. C'est la foi qui renaît, et avec elle, l'espérance et la vie (1) ».

1. Mgr Berteaud, discours du 3 août 1874.

# APPENDICE

---

## NEUVAINES EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

Quelles prières convient-il d'employer en ces circonstances?

Il n'y a rien de prescrit. Une prière, la promesse d'un bon de pain, un sacrifice, n'importe quel acte de dévotion suffit, pourvu qu'il soit sincère. C'est donc simplement à titre de conseil que nous indiquons les prières suivantes. Le lecteur choisira.

Il est bon de terminer la neuvaine par la sainte communion.

### I. Hymnaire antonien.

#### AD VESPERAS

En gratulemur hodie  
Christo Regi jucundius,  
In cujus aula gloriæ  
Jam jubilat Antonius.  
Francisci Patris æmulus,  
Sic illi se contemperat,  
Ut fonte manans rivulus,  
Aguas vitæ circumferat.  
Longe lateque diffluit,  
Sitique mortis aridos

Verbo salutis imbuit,  
Dans rore sacro vividos.  
Hic stigmatum qui bajulo  
Patri natus innititur,  
Dum prædicat de titulo,  
Confixus ille cernitur.  
Sub tanto duce militans,  
Vincendo se, non vincitur;  
Duci miles cohabitans,  
Jam bello non concutitur.

Nos in campo certaminis,  
Patrum zelantes gloriam,  
Hic sub re nostri nominis,  
Vincamus ignominiam.

Præstet hoc Nati Genitor,  
Hoc Genitoris Genitus,  
Ac par utrique Conditor,  
Paraclitus hoc Spiritus. Amen.

## AD MATUTINUM

Laus Regi plena gaudio,  
Qui merces militantium  
Seipsum dat Antonio  
Militiæ stipendium.  
Antoni, vir egregie  
Qui tuæ quam præoveras,  
Hic vivens arrhas gloriæ,  
Christum videns, acceperas :  
Pro te digna, dum moreris,  
Natorum fit commotio,

Margaritæ, non funeris,  
Cujus fias possessio.  
Hujus honorem gloriæ  
Prædixeras in Padua,  
Quæ tantis in te gratiæ  
Manet donis irrigua.  
Per te Pater cum Filio,  
Consolatorque Spiritus,  
A criminis contagio  
Nos hic emundet funditus. Amen.

## AD LAUDES

Jesu, lux vera mentium,  
Nos illustra diluculo,  
Tot signis per Antonium  
Opaco fulgens sæculo.  
Hic nautis in naufragio  
Signo salutis adfuit :  
Quibus sub lucis radio  
Viæ ducatum præbuit.  
Hæreticum lux fidei  
Signo purgat, dum jacitur

Ab alto, vasis vitrei  
Fragilatas non frangitur.  
Irrisor lucis gratiæ  
Signorum languet clericus :  
Post votum surgens, gloriæ  
Sancti fit testis publicus.  
Per hunc nos, Pater luminum,  
Signes, et lux de lumine,  
Illustratoris hominum  
Cum Spiritus munimine. Amen.

\* \* \*

## II. Antiennes antoniennes.

## RÉPONS MIRACULEUX COMPOSÉ PAR SAINT BONAVENTURE

Si quæris miracula,  
Mors, error, calamitas,  
Dæmon, lepra fugiunt;  
Ægri surgunt sani.  
ꝛ. Cedunt mare, vincula;  
Membra resque perditas  
Petunt et accipiunt  
Juvenes et cani.

Pereunt pericula;  
Cessat et necessitas.  
Narrent hi qui sentiunt;  
Dicant Paduani.  
ꝛ. Cedunt mare, etc.  
Gloria Patri et Filio et Spi-  
ritui Sancto.  
ꝛ. Cedunt mare, etc.

ÿ. Ora pro nobis, beate Antoni :  
 ñ. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

## OREMUS

Ecclesiam tuam, Deus, Beati Antonii confessoris tui commemoratio votiva lætificet, ut spiritualibus semper muniatur auxiliis et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum (1).

*Traduction du Répons.*

Vous cherchez des miracles ?  
 (Au seul nom de saint Antoine),  
 La mort, l'erreur, les calamités,  
 Les démons, la lèpre s'enfuient ;  
 Les malades sont guéris.  
 La mer obéit, les chaînes se brisent,  
 La santé revient.  
 Jeunes gens et vieillards l'invoquent  
 Et retrouvent les objets perdus.  
 Les dangers s'évanouissent ;  
 Les besoins cessent.  
 Racontez-le, vous qui l'avez éprouvé ;  
 Parlez, habitants de Padoue.  
 Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

ÿ. Priez pour nous, ô bienheureux Antoine :  
 ñ. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

## ORAISON

Que votre Église, ô mon Dieu, soit réjouie par la pieuse commémoration du bienheureux Antoine, votre confesseur ; qu'elle soit continuellement aidée du secours de votre grâce, et qu'elle mérite de jouir de l'éternelle béatitude.

1. 100 jours d'indulgence chaque fois qu'on récite ce répons. Indulgence plénière (aux conditions ordinaires) chaque mois, quand on l'a récité tous les jours du mois. (Pie IX, 25 janvier 1866.)

## AUTRE ANTIENNE ÉGALEMENT COMPOSÉE PAR SAINT BONAVENTURE

O lingua benedicta, quæ  
Dominum semper benedi-  
xisti, et alios benedicere fe-  
cisti, nunc apparet quanti  
meriti extitisti apud Deum.

☩. Ora pro nobis, beate  
Antoni.

☨. Ut digni efficiamur pro-  
missionibus Christi.

## OREMUS

Da quæsumus, omnipotens  
Deus, qui facis prodigia et  
mirabilia solus, ut sicut lin-  
guam B. Antonii Confessoris  
tui post mortem incorrup-  
tam servasti, ita nos ejus  
meritis et exemplo te sem-  
per benedicere et laudare  
valeamus. Amen.

O langue bénie, qui n'as cessé de  
louer Dieu et d'enseigner aux autres  
à le bénir, c'est maintenant qu'on  
voit clairement combien tu étais pré-  
cieuse à ses yeux.

☩. Priez pour nous, ô bienheureux  
Antoine.

☨. Afin que nous devenions dignes  
des promesses de Jésus-Christ.

## ORAISON

O Dieu tout-puissant, qui seul opé-  
rez des prodiges et des merveilles,  
vous qui avez sauvé de la cor-  
ruption la langue du Bienheureux  
Antoine votre Confesseur, accordez-  
nous, nous vous en supplions, par  
ses mérites et à son exemple, la  
grâce de vous bénir et de vous louer  
toujours. Ainsi soit-il.

## AUTRE ANTIENNE ATTRIBUÉE A SAINT BONAVENTURE

O proles Hispaniæ,  
Pavor infidelium,  
Nova lux Italiæ,  
Nobile depositum  
Urbis Paduanæ :

Fer Antoni, gratiæ  
Christi patrociniū,  
Ne prolapsis, veniæ

Tempus breve creditum,  
Defluat inane. Amen.

☩. Prædicator egregie,  
ora pro nobis, Antoni  
beatissime.

☨. Ut tua interventione  
percipiamus gaudia vi-  
tæ.

O illustre enfant de l'Espagne,  
Terreur des infidèles,  
Nouvelle lumière de l'Italie,  
Noble dépôt

Confié à la ville de Padoue :

Bienheureux Antoine, obtenez-nous  
Le secours de la grâce de Jésus-Christ,  
Afin que nous ne laissions pas s'écouler  
[inutilement

Le temps qui nous est accordé  
Pour que nous puissions faire pénitence.

☩. Illustre prédicateur, très heureux  
saint Antoine, priez pour nous.

☨. Afin que, par votre intercession,  
nous arrivions au bonheur de la vic  
éternelle.

## OREMUS

Subveniat plebi tuæ,  
quæsumus, Domine, præ-  
clari confessoris tui beati  
Antonii devota et jugis  
deprecatio, quæ in præ-  
senti nos tua gratia di-  
gnos efficiat, et in futuro  
gaudia donet æterna.  
Amen.

## ORAISON

Faites, Seigneur, nous vous en sup-  
plions, que votre peuple soit secouru par  
la pieuse et continuelle intercession de  
votre illustre confesseur saint Antoine.  
Que sa protection nous rende dignes  
de votre grâce en ce monde, et des  
joies éternelles dans l'autre vie. Ainsi  
soit-il.

ANTIENNE ENTONNÉE PAR GRÉGOIRE IX LORS DE LA  
CANONISATION DU SAINT

O Doctor optime, Ecclesiæ  
sanctæ lumen, beate Antoni,  
divinæ legis amator, depre-  
care pro nobis Filium Dei.

O docteur excellent, lumière de la  
sainte Église, bienheureux Antoine,  
ami sincère de la loi divine, priez pour  
nous le Fils de Dieu.

\* \* \*

**III. Litanies de saint Antoine de Padoue, en usage dans  
l'Ordre de saint François.**

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Dieu le Père qui êtes aux cieux, ayez pitié de nous.

Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.

Sainte Mère de Dieu.

Sainte Vierge des vierges.

Saint Antoine de Padoue.

Saint Antoine, homme apostolique.

Saint Antoine, rempli de l'esprit des prophètes.

Saint Antoine, docteur sublime.

Saint Antoine, lumière de la sainte Église.

Saint Antoine, prédicateur de la grâce, priez pour nous.

Saint Antoine, trompette de la loi évangélique.

Saint Antoine, miroir de la discipline régulière.

Saint Antoine, prodige d'austérité.

Saint Antoine, vase resplendissant de pureté.

Saint Antoine, modèle de pénitence.

Saint Antoine, exemplaire d'obéissance.

Saint Antoine, amateur insigne de la pauvreté.

Saint Antoine, lis de chasteté.

Saint Antoine, rose de patience.

Saint Antoine, violette d'humilité.

Saint Antoine, perle de sainteté.

Saint Antoine, marteau des hérésies.

Saint Antoine, fervent zéléateur du culte divin.

Saint Antoine, brûlant d'une soif ardente pour le salut des âmes.

Saint Antoine, embrasé du désir du martyr.

Saint Antoine, ami et assidu imitateur de Jésus.

Saint Antoine, très dévot serviteur de l'auguste Mère de Dieu.

Saint Antoine, très saint émule du séraphique François.

Saint Antoine, célèbre entre tous les thaumaturges.

Saint Antoine, très fidèle protecteur de ceux qui mettent en vous leur espérance.

Saint Antoine, qui faites retrouver les objets perdus.

Saint Antoine, qui nourrissez les pauvres (1).

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

ÿ. Priez pour nous, ô bienheureux Antoine :

ñ. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

1. Nous avons ajouté aux Litanies les deux dernières invocations.

## ORAISON

Qu'il intercède pour nous, ô Dieu tout-puissant, cet illustre confesseur saint Antoine, que vous avez enrichi de vertus et du don des miracles. Ainsi soit-il.

\* \* \*

#### IV. Bref ou Lettre de saint Antoine de Padoue contre les tentations de désespoir.

Ecce crucem Domini; fugite, partes adversæ. Vicit leo de tribu Juda, radix David.

Alleluia, alleluia.

Voici la croix du Seigneur. Fuyez, ennemis de notre salut! Il est vainqueur, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David.

Alleluia, alleluia.

Sous le règne de Denys, roi de Portugal (1261-1325), une femme de Santarem, obsédée nuit et jour par la pensée du suicide, eut recours, pour en être délivrée, à la protection de saint Antoine. Pendant son sommeil, le Bienheureux lui remit un parchemin ou bref contenant la prière liturgique ci-dessus, et lui prescrivit de la réciter. Elle éprouva immédiatement l'efficacité de cet exorcisme, et fut délivrée des obsessions diaboliques qui auparavant ne lui laissaient pas de repos.

Sixte-Quint a fait graver ce bref sur l'obélisque du Vatican. Léon XIII a attaché à la récitation de cette prière une indulgence de 100 jours, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire (rescrit du 21 mai 1892).

\* \* \*

#### V. Hymne favorite de saint Antoine de Padoue.

1. O gloriosa virginum,  
Sublimis inter sidera,  
Qui te creavit parvulum  
Lactente nutris ubere.

1. O glorieuse Reine des vierges,  
Elevée par dessus tous les astres,  
Vous avez nourri de votre lait  
Celui qui vous a donné la vie.

- |   |  |
|---|--|
| <p>2. Quod Eva tristis abstulit,<br/>Tu reddis almo germine<br/>Intrent ut astra flebiles,<br/>Cœli recludis cardines.</p> <p>3. Tu regis alti janua,<br/>Et aula lucis fulgida.</p> <p>Vitam datam per virginem,<br/>Gentes redemptæ, plaudite.</p> <p>4. Jesu, tibi sit gloria,<br/>Qui natus es de Virgine,<br/>Cum Patre et almo Spiritu,<br/>In sempiterna sæcula.<br/>Amen.</p> | <p>2. Ce qui fut ravi par le péché d'Ève,<br/>Vous le rendez par votre divin Fils.<br/>Et pour que ceux qui pleurent<br/>Entrent au ciel, vous leur en ouvrez<br/>[les portes.</p> <p>3. Vous êtes la porte du grand Roi,<br/>Vous êtes le brillant palais de la lu-<br/>[mière éternelle.</p> <p>La vie nous est donnée par la Vierge ;<br/>Applaudissez, ô nations rachetées.</p> <p>4. Gloire à vous, ô Jésus,<br/>Qui êtes né de la Vierge.<br/>Gloire au Père et au Saint-Esprit,<br/>Dans les siècles éternels.<br/>Ainsi soit-il.</p> |
|---|--|

Voici l'hymne *O gloriosa* telle qu'on la récitait du temps de saint Antoine de Padoue.

<p>O gloriosa Domina Excelsa super sidera, Qui te creavit provide Lactasti sacro ubere. Quod Eva tristis abstulit, Tu reddis almo germine ; Intrent ut astra flebiles Cœli fenestra facta es.</p>	<p>Tu Regis alti janua Et porta lucis fulgida : Vitam datam per Virginem Gentes redemptæ plaudite. Gloria tibi, Domine, Qui natus es de Virgine, Cum Patre et almo Spiritu In sempiterna sæcula. Amen.</p>
---	--

\* \* \*

## VI. Bénédiction de saint François donnée au Frère Léon et répandue avec plénitude sur saint Antoine de Padoue.

<p>Benedicat tibi Dominus et custodiat te. Ostendat Dominus faciem suam tibi, et misereatur tui. Convertat Dominus vultum suum ad te, et det tibi pa- cem. Dominus benedicat te. Amen.</p>	<p>Que le Seigneur te bénisse et te garde. Que le Seigneur te montre sa face, et qu'il ait pitié de toi. Que le Seigneur tourne ses re- gards vers toi, et qu'il te donne sa paix. Que le Seigneur te bénisse. Ainsi soit-il.</p>
--	---

\* \* \*

**VII. Prière affectionnée par saint Antoine de Padoue.**

1. O Marie, vierge avant le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

2. O Marie, vierge dans le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

3. O Marie, vierge après le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

\* \* \*

**VIII. Prière pour obtenir une grâce ou pour retrouver un objet perdu.**

O grand saint Antoine, apôtre plein de bonté, qui avez reçu de Dieu *le privilège* de faire retrouver les objets perdus, secourez-moi en ce moment, afin que par votre assistance j'obtienne la grâce que je demande (...), et que je puisse ainsi glorifier de plus en plus le Seigneur qui opère par vous de si grandes merveilles. Ainsi soit-il!

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

Approbations et Préface. . . . .	I-XX
----------------------------------	------

## CHAPITRE PREMIER

### *Radieuse enfance (1195-1210).*

Naissance et famille du Saint. . . . .	1
Éducation première. . . . .	6
Vœu de virginité. — Maîtrise de Notre-Dame del Pilar . . .	7
Apparition diabolique. — L'appel divin. . . . .	8

## CHAPITRE II

### *Le chanoine de Saint-Augustin (1210-1220).*

A l'abbaye de Saint-Vincent. . . . .	10
A Sainte-Croix de Coïmbre . . . . .	11
Progrès dans la science et la sainteté. . . . .	13
Don Fernando est ordonné prêtre. . . . .	14
Deux beaux miracles. . . . .	14

## CHAPITRE III

### *Vocation franciscaine (1220).*

Saint François d'Assise et les Musulmans. . . . .	15
Premières relations de S. Antoine avec les Frères-Mineurs . .	18
Les cinq martyrs du Maroc. . . . .	19
Vocation franciscaine. . . . .	22
L'ermitage de Saint-Antoine d'Olivarès. . . . .	23
Départ pour le Maroc. . . . .	24

## CHAPITRE IV

### *Les épreuves (1220-1221).*

Épreuve. Retour. Tempête. . . . .	25
Chapitre général de 1221. . . . .	27
Saint-Antoine est oublié!. . . . .	28

## CHAPITRE V

*Le contemplatif de Monte-Paolo (1221-1222).*

La devise du Saint . . . . .	30
Une année dans la grotte de Monte-Paolo . . . . .	31
L'orateur se révèle . . . . .	33

## CHAPITRE VI

*Le lecteur de théologie (1223-1224).*

Le premier lecteur de théologie. — Son idéal. . . . .	35
Le père de la scène mystique. — Témoignage de l'abbé de Saint-André et du cardinal Guy de Montfort. . . . .	37
Le plus beau fleuron du Saint . . . . .	39

## CHAPITRE VII

*L'apôtre et sa mission spéciale.*

Le manichéisme albigeois. . . . .	41
L'apôtre qu'y oppose saint François. . . . .	43
L'envoyé de Dieu. . . . .	44

## CHAPITRE VIII

*Le thaumaturge (1224-1225).*

A Verceil. Résurrection d'un mort. . . . .	46
A Montpellier. Bilocation. . . . .	48
Larcin du <i>Commentaire sur les psaumes</i> . . . . .	51
Le lac Saint-Antoine . . . . .	52

## CHAPITRE IX

*A Toulouse (1225).*

Raymond VII. . . . .	53
Apostolat de saint Antoine. . . . .	54
Le mystère de l'Assomption. . . . .	57

## CHAPITRE X

*Le Gardien du Puy-en-Velay (1225-1226).*

Saint Antoine est nommé Gardien du Puy en-Velay. . . . .	60
Le notaire du Puy . . . . .	61
Prédiction faite à une mère. . . . .	62
L'évêque de Bourges . . . . .	63
Le miracle de la mule. . . . .	64

<i>Le marteau de l'hérésie.</i> . . . . .	67
Chapitre d'Arles. Apparition de saint François. . . . .	69
Saint Antoine est nommé Custode de Limoges. . . . .	70
Mort de S. François. Croisade contre les Albigeois. . . . .	71

## CHAPITRE XI

*Le Custode de Limoges (1226-1227).*

Discours à l'abbaye de Saint-Martin. . . . .	73
Le novice guéri d'une tentation. . . . .	77
Pluie suspendue . . . . .	78
Chevelure rendue. . . . .	79

## CHAPITRE XII

*Le semeur de miracles (1226-1227).*

L'estrade de Saint-Junien. . . . .	80
Le moine de Solignac souffleté par le démon. . . . .	80
Un enfant préservé. — Un enfant ressuscité. . . . .	82
La vision de Châteauneuf. . . . .	83
Les grottes de Brive . . . . .	85
La servante préservée de la pluie. . . . .	86
Fantasmagorie diabolique. . . . .	87

## CHAPITRE XIII

*Adieux à la France (1227).*

Lettre du Fr. Élie. . . . .	88
En Provence. Le vin miraculeux . . . . .	89
A Marseille. Adieux à la France. . . . .	90
La France après le traité de Poitiers . . . . .	91

## CHAPITRE XIV

*Retour en Italie (1227).*

A Rome. Don des langues. . . . .	93
Chapitre général d'Assise. . . . .	96
Saint Antoine est nommé Provincial de Bologne. . . . .	96

## CHAPITRE XV

*De Rimini à Venise (1227).*

État de l'Italie . . . . .	97
A Rimini. Discours aux poissons . . . . .	98
Le mets empoisonné . . . . .	102
Le mort de Gémona . . . . .	103

## CHAPITRE XVI

*A Padoue (1228).*

A Padoue. Carême de 1228. . . . .	105
Guérison d'un enfant. Audition miraculeuse. . . . .	107
Pécheurs avertis en songe. Le pied coupé . . . . .	108
Enthousiasme général . . . . .	109
Conversion de douze brigands . . . . .	110
Le tentateur. <i>O gloriosa domina</i> . . . . .	113
Sermons du temps . . . . .	114
La bienheureuse Hélène Enselmini . . . . .	115

## CHAPITRE XVII

*De Ferrare à Mantoue (1228-1229).*

A Ferrare. L'épouse outragée . . . . .	116
A Bologne. Sermons sur les Psaumes . . . . .	119
A Florence. Le cœur de l'avare . . . . .	120
De Verceil à Mantoue. . . . .	121

## CHAPITRE XVIII

*Chapitre général d'Assise (1230).*

Translation des reliques de saint François. . . . .	123
Chapitre général. Jean Parenti et saint Antoine . . . . .	125
A Rome. A l'Alverne. A Padoue. . . . .	126
Panégryriques des Saints. . . . .	128

## CHAPITRE XIX

*Le libérateur de Padoue (1230-1231).*

Ezzélin-le-Féroce. Saint Antoine à Vérone . . . . .	129
Carême de 1231 à Padoue. . . . .	132
L'épître portée par les Anges. . . . .	133
La cellule de Campo-Sam-Piéro . . . . .	134
Saint Antoine bénit Padoue. . . . .	134

## CHAPITRE XX

*La vertu dominante du Saint.*

Vertu caractéristique du Saint : le zèle . . . . .	136
Foyer de cette vertu . . . . .	138
Vision de la vénérable Jeanne-Marie de la Croix. . . . .	139

## CHAPITRE XXI

*Mort et canonisation (1231-1232).*

Derniers instants; glorieux trépas. . . . .	141
Le Saint apparaît à l'abbé de Verceil. . . . .	143
Obsèques solennelles . . . . .	143
Canonisation. Les cloches de Lisbonne . . . . .	144
Fêtes à Padoue; à Lisbonne . . . . .	145
Heureuse mère! . . . . .	146
Les moines de Saint-Vincent . . . . .	147
Culte de saint Antoine en France . . . . .	148
Les grottes de Brive. . . . .	148
Apt. — Cuges. — Bourges . . . . .	150
Honneurs universels . . . . .	153

## CHAPITRE XXII

*Corbeille de fleurs.*

Cinq résurrections d'enfants. — Un neveu de saint Antoine. . . . .	155
Dona Maria, sœur du thaumaturge. . . . .	157
Ezzélino; délivrance de Padoue. . . . .	157
La langue du Bienheureux . . . . .	159
Origine de la dévotion aux neuf mardis. . . . .	159
Saint Antoine, facteur de poste . . . . .	160
Lisbonne : jeune homme préservé . . . . .	162
Madame d'Héricault . . . . .	162
Enfant tombé d'un 3 <sup>e</sup> étage. . . . .	163
Guérison de Maria Fachini . . . . .	164
Deux insulteurs châtiés. . . . .	164
Privilège du Saint. Bague et billets de banque retrouvés. . . . .	166
La basilique du Saint. . . . .	174

## CHAPITRE XXIII

*Le pain de saint Antoine.*

L'arrière-boutique de Toulon . . . . .	175
Le pain de saint Antoine . . . . .	177
A Fresnay-sur-Sarthe. — A Caunterets . . . . .	183
« Dieu nous reste » . . . . .	189

## APPENDICE

---

### NEUVAINES EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUÉ

I. Hymnaire antonien. . . . .	190
II. Antiennes. . . . .	191
<i>Si quæris miracula.</i> . . . .	191
<i>O lingua benedicta</i> . . . . .	193
<i>O proles Hispaniæ</i> . . . . .	193
<i>O doctor optime.</i> . . . . .	194
III. Litanies de saint Antoine . . . . .	194
IV. Bref de saint Antoine contre les tentations de désespoir . . . . .	196
V. <i>O gloriosa virginum.</i> . . . .	196
VI. Bénédiction de saint François. . . . .	197
VII. Prière affectionnée par saint Antoine. . . . .	198
VIII. Prière pour obtenir une grâce. . . . .	198

---



## A LA MÊME LIBRAIRIE

- Cantiques et hymnes en l'honneur de saint Antoine de Padoue**,  
Paroles seules. In-18. . . . . 10 c.; le cent. . . . . 7 fr.  
Plain-chant et musique. In-18 . . . . . 40 c.
- Sainte Marguerite de Cortone**, par le R. P. LÉOPOLD DE CHÉ-  
RANCÉ. 2<sup>e</sup> édition. In-18 Jésus avec gravure. . . . . 1 fr. 75
- Histoire du vénérable serviteur de Dieu le Père Honoré de  
Paris**, des Frères-Mineurs Capucins, d'après les manuscrits  
et les auteurs contemporains, par M. l'abbé F. MAZELIN.  
Petit in-8° avec portrait . . . . . 4 fr.
- Histoire populaire de saint François d'Assise**, par le marquis  
A. DE SÉGUR, 3<sup>e</sup> édition. In-18 raisin. . . . . 1 fr. 25
- Légende des Trois Compagnons : La Vie de saint François  
d'Assise**, racontée par les Frères LÉON, ANGE et RUFIN, ses  
disciples, traduite pour la première fois du latin. Précédée  
d'une introduction par M. l'abbé HUVELIN, vicaire à Saint-  
Augustin. In-18 . . . . . 1 fr.
- Histoire des Capucines de Flandre**, écrite au XVIII<sup>e</sup> siècle. par  
une religieuse de cet ordre. 3 vol. in-8° avec 2 portr. 30 fr.
- Capucins (Les) en Franche-Comté**, par M. l'abbé J. MOREY,  
curé de Baudoncourt. In-18 Jésus . . . . . 3 fr. 75
- Capucins de Rouen (Les) pendant les pestes du XVII<sup>e</sup> siècle**,  
d'après divers documents, pour la plupart inédits, par le  
R. P. EDOUARD D'ALENÇON, archiviste général de l'Ordre des  
Frères-Mineurs Capucins. In-8° avec gravure. . . . . 1 fr. 50
- Premiers Pompiers de Paris (Les)**, ou dévouement des Capu-  
cins dans les incendies, par le R. P. EDOUARD D'ALENÇON.  
In-8° illustré. . . . . 2 fr.
- Esprit de saint François d'Assise (L')** par le P. BERNARDIN DE  
PARIS, capucin. Revu par le P. APOLLINAIRE DE VALENCE, reli-  
gieux du même ordre. 2 vol. in-18 raisin. . . . . 6 fr.
- Pensées et affections sur la Passion de Notre-Seigneur**, par  
le R. P. GAËTAN-MARIE DE BERGAME, traduites par le R. P.  
BENOIT. 3 vol. in-18 raisin. . . . . 7 fr. 50
- Pensées et affections sur les mystères et sur les fêtes** qui se  
rencontrent dans l'année, et neuvaines de Noël, de la Pente-  
côte, de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception de la  
sainte Vierge Marie, par le R. P. GAËTAN-MARIE DE BERGAME,  
capucin : traduites de l'italien. 2 vol. in-18 raisin. . . . . 4 fr.
- Poème de saint François (Le)**, par le marquis A. DE SÉGUR.  
5<sup>e</sup> édition. In-18 raisin. . . . . 1 fr. 30  
LE MÊME. Belle édition avec photographie. In-18 raisin 2 fr. 50
- Année franciscaine** ou courtes méditations sur l'Évangile à  
l'usage des Tertiaires de Saint-François. 2 vol. in 12. . . . . 8 fr.
- Étrennes sérapiques**. Petit calendrier en 12 feuillets détachés.  
(Parait chaque année). In-32 raisin. . . . . 30 c.

## ANNALES FRANCISCAINES

Pour la France, 3 fr. — Pour l'Étranger, 4 fr.

*Les abonnements sont d'un an et commencent en septembre.*







